

20 décembre 1870

Parcay-Meslay Champ de bataille



par Robert Pezzani

Introduction

On peut être étonné, à juste titre, de constater que la commune de Parçay-Meslay, bien que fort éloignée des frontières de l'Est, va se retrouver directement impliquée lors de trois guerres consécutives entre la France et l'Allemagne

- Guerre de 1870
- Guerre 1914-18
- Guerre 1939-45

Ce mémoire se consacre principalement à la guerre de 1870. Parçay-Meslay fut un champ de bataille, et, ici nous voulons le mettre en évidence, car depuis 150 ans on tend à déformer l'histoire expliquant que les combats du 20 décembre 1870 se sont déroulés à Monnaie et à Saint Symphorien, oubliant Parçay. Cette erreur est née des écrits de Casimir Chevalier positionnant un moment majeur de cette bataille entre Chizay et La Petite Arche ; très vite on ne retint que la « Petite Arche », oubliant Parçay. Il s'agit ici de corriger cette erreur et de redonner à Parçay la place qui fut la sienne en ce 20 décembre 1870, ce document tente de le faire.

C'est aussi l'occasion de souligner l'importance de ces combats, la guerre de 1870 fut une défaite pour la France, et on fera tout pour l'oublier, alors que ce conflit sera le germe des deux guerres mondiales qui suivront, de plus les Français qui participèrent dans la plaine de Parçay n'étaient pas Tourangeaux, ils venaient d'Anjou, de Gironde ... donc d'ailleurs, si bien qu'après la bataille, ils partirent emportant leur témoignage, laissant la responsabilité aux auteurs tourangeaux de raconter des faits qu'il tenaient de secondes voire troisième main, d'où une source d'erreurs et confusions. Il faut ajouter

le fait que cette journée fut considérée comme une défaite, ce qui n'encouragea pas à sa mise en valeur, alors que l'objectif de l'État-Major prussien était de venir occuper la ville de Tours : ils échouèrent : le courage et la détermination des mobilisés bloquèrent les troupes prussiennes, dans la plaine de Parçay. Ce fut donc un échec allemand, échec que ne voulurent pas reconnaître explicitement les généraux prussiens. D'où l'importance de découvrir aujourd'hui l'histoire de ces événements. Le combat est ici raconté, en s'appuyant sur des acteurs présents sur le champ de bataille, qu'ils soient Français ou Prussiens ; la cohérence de leurs récits est telle que le doute n'est pas permis.

Mais remontons un peu plus loin dans le temps ; les Prussiens étaient déjà venus à Parçay en 1815 et avaient marqué les esprits.

Les Prussiens étaient déjà à Parçay-Meslay en 1815.

Le 18 juin 1815 les troupes françaises conduites par l'Empereur Napoléon sont battues à Waterloo en Belgique. Les coalisés, Angleterre, Prusse, Russie, Autriche se précipitent pour occuper Paris. Le général prussien, Blücher, hait la France ; il souhaite détruire le pont d'Iéna, car il porte le nom d'une défaite où la Prusse

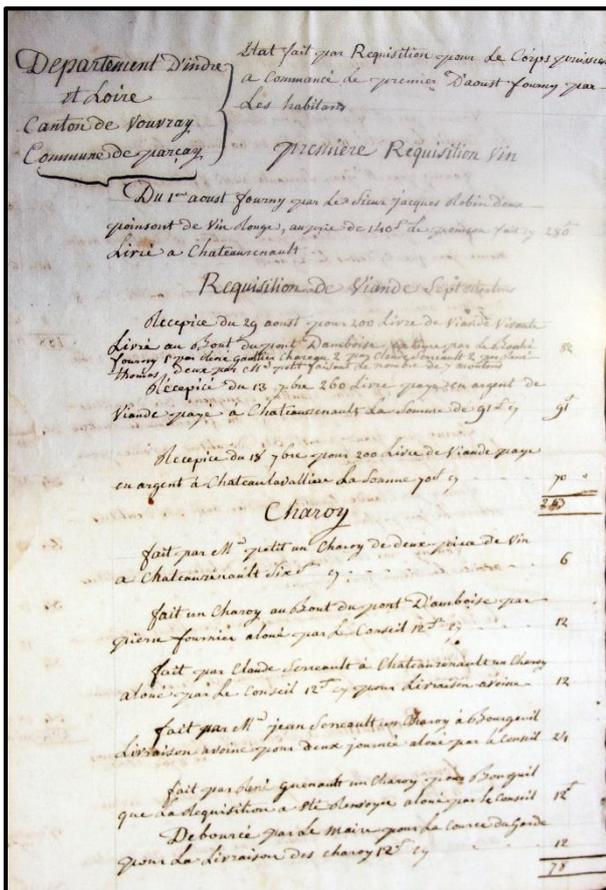


Figure 1. Extrait des déclarations de réquisitions payées par Parçay-Meslay à l'armée Prussienne en août 1815

sortit très diminuée : elle est amputée de la moitié de son territoire et de la majorité de ses places fortes (Magdebourg, Erfurt, Stettin, Graudenz, Dantzig), la plupart à l'ouest de l'Elbe. Elle perd 5 millions d'habitants et doit payer une indemnité de guerre d'un montant considérable de 120 millions de francs de l'époque. Le pont d'Iéna survécut car les alliés de Blücher refrèneront ses intentions, mais la cicatrice demeurera et la vision d'Otto von Bismarck, premier ministre de Prusse en 1870, et tenant d'une guerre franco-allemande pour fonder l'unité germanique, a d'ailleurs été résumée par la formule lapidaire : « **Sans Iéna, pas de Sedan** » En 1815, après être entrées dans Paris, les troupes prussiennes se dirigent vers le Sud car des résidus de l'armée Napoléonienne en déroute se sont réfugiés sur la rive gauche de la Loire. En route pour la déportation, Napoléon passe à Tours le 5 juillet 1815 avant de rejoindre le port de Rochefort où il doit s'embarquer pour Ste-Hélène. Le 14 juillet on apprend l'arrivée des troupes prussiennes et la municipalité de Tours cherche à se montrer rassurante vis-à-vis des vainqueurs ; on enlève les mines installées sous le pont de Tours, on éloigne les soldats français, on arrête les travaux de construction d'installation de défenses ... Le 25 juillet, un corps de prussiens investit Saint-Symphorien, le pont de pierre est choisi comme ligne de démarcation entre les deux armées. L'entretien de l'occupant est à la charge de la population locale, et les communes, dont Parçay Meslay sont victimes de réquisitions ; il faut fournir viandes, vins, avoine pour les chevaux, assurer les services du maréchal ferrant, du bourrelier... Les registres de la commune de Parçay-Meslay ont enregistré les prestations et leur coût. Les prussiens repartirent le 21 septembre « *pendant leur séjour ils se conduisirent de manière à n'occasionner aucune plainte grave, mais il n'en fut pas de même à Langeais, la Chapelle-aux-Naux, à Saint-Patrice, etc...où des troubles et des rixes meurtrières s'engagèrent entre les habitants et ces troupes étrangères qui cinquante ans plus tard, devaient revenir prendre possession de notre pays, à la suite d'une troisième invasion.* »¹ Effectivement les troupes prussiennes reviendront en 1870 puis, en 1940 l'armée allemande occupera notre région.

Le 26 septembre 1815 le Maire de Tours (le baron Deslandes) est remplacé par M.Viot Olivier, dont le premier acte public fut d'inaugurer le buste de Louis XVIII. René Legras de Sécheval, des Armuseries, était son adjoint à la mairie de Tours avant de le remplacer en tant que maire quelques années plus tard.



**Éditions Robert Pezzani
Parçay-Meslay
France**

Mars 2021

Cet ouvrage est publié sans rémunération de son auteur

¹ Extraits de l'histoire de la Ville de Tours par Eugène Giraudet. Pages 337-340

Parçay Meslay en 1870

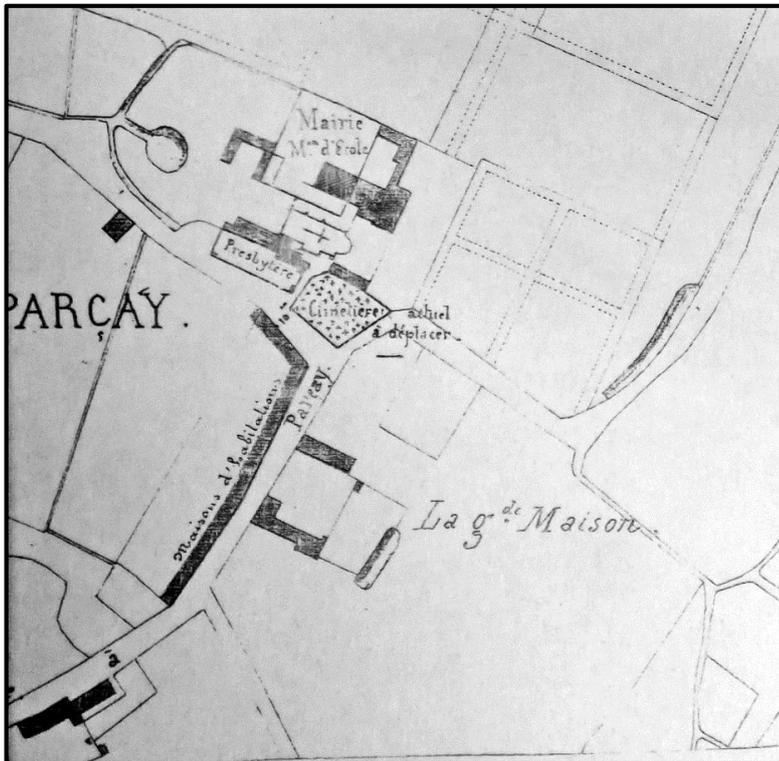


Figure 2 en 1873 le bourg de parçay se structure en face de Grand Maison, à proximité de l'église et son cimetière (ADIL 0063)

Le Parçay-Meslay de 1870 ne ressemble que de très loin à celui que nous connaissons aujourd'hui, c'était d'abord une commune rurale avec une population faible et très éparse ; Seulement 576 habitants, le bourg est au début de son développement de premières maisons apparaissent face à Grand'Maison (Mairie actuelle) et ne compte que 16 habitations pour 64 habitants. Une partie de la population se déplace de l'ancien centre de gravité du village, centre représenté par la rue de Parçay avec 12 maisons et 45 résidents. Rappelons que cette rue de Parçay (qui existe toujours) représenta durant des siècles la route principale entre Tours, Vendôme, Chartes... La création progressive de la route royale, impériale... qui deviendra la RN10, puis la RD910 finira par capter le trafic, asséchant la circulation dans Parçay. En parallèle le voisinage de l'église avec son logis seigneurial devenant le centre

administratif de la commune (Mairie, école...) attira commerces, artisans...

En effet on trouvait en 1872 dans ce bourg en émergence (source recensement de 1872)

- L'instituteur avec sa famille (Jean Cholet avec son épouse et ses deux fils)
- Un menuisier (Jean Bergeron avec sa famille et son ouvrier)
- Le Prêtre, Jules Philibert (vivant avec sa mère et sa domestique)
- Un maréchal ferrant, Louis Alexandre Bardet, avec sa mère et son apprenti
- Un maçon, Henri Brédif et son épouse
- Un tonnelier, Jean Baptiste Naveau
- Une épicerie, débit de boisson, commerce de vin en gros tenue par Pierre Duchamp et son épouse
- Un second maréchal Ferrand (Henri Bribard)
- Un sabotier, Pierre Sornas
- Jean Pinon, marchand de « rouenneries »² et épiceries
- Joseph Girard, boucher

Le nouveau bourg se structure autour d'un commerce local. Alors que la rue de Parçay conserve son caractère rural ; c'est d'ailleurs dans cette rue que réside le Maire de 1870 ; **François Serrault Bordier** (1814-1893), Son voisin **Jean Pesche** est le premier adjoint.

- Deux cultivateurs et leurs familles, Pierre Reverdy et Jean Duchamp...

² **Rouenneries.** Toile en laine ou en coton, d'abord fabriquée à Rouen, où dominant des couleurs comme le rose, le violet et le rouge et dont les dessins ou les reliefs résultent de la disposition des fils teints avant le tissage

La mairie de Parçay.

Physiquement, la mairie s'est installée depuis 1845 dans le logis seigneurial. **François Serrault** est maire depuis 1868, il succède à son père **Serrault Claude François** (1783-1769), ce dernier avait géré la commune pendant 38 ans ; suite à des problèmes de santé, la fin de son mandat avait été difficile et son fils, étant son adjoint avait dû intervenir en tant que « adjoint délégué ». La création de la troisième République le 4 septembre 1870 par Gambetta, va souvent conduire à la dissolution des conseils municipaux, le maire reste en place, confirmé dans son poste par le préfet. Il faudra attendre le mois de mai, pour de nouvelles élections, le conseil municipal ne reprendra en réalité son activité qu'au mois de juillet suivant, si bien que les registres municipaux restent muets du mois d'octobre 1870 au mois de juillet 1871. La guerre de 1870/71 n'est donc pas évoquée si ce n'est que lors du remboursement des emprunts de contributions de guerre imposées par les prussiens³.

Mais Parçay reste marqué par son histoire et le caractère de ses habitants. La première préoccupation est le travail du sol et sa valorisation, de prendre en compte les difficultés du climat, donc simplement de vivre. Les quelques bourgeois sont les propriétaires qui disposent de métayers ou fermiers et qui ne sont que temporairement sur la commune car vivant préférentiellement à Tours : avant la Révolution, les initiatives et décisions étaient prises par l'Abbaye de Marmoutier, mais maintenant tout se décide à Tours, que ce soit par la Préfecture qui contrôle et pilote la mairie, l'évêché qui définit le comportement du desservant et des fidèles, les propriétaires exploitant à distance les fermes. La désorganisation apportée par la chute du second empire, a rompu la chaîne de transmission des consignes habituelles ; la gestion municipale se met en hibernation durant cet hiver de fin 1870 : on attend passivement, en baissant la tête, la suite des événements... A cela s'ajoute la méfiance naturelle des compagne vis-à-vis des villes, et d'autant plus si la ville voisine fut le siège du gouvernement !

Les événements qui précèdent le 20 décembre 1870.



Figure 3. Otto von Bismarck (1815-1898) Il fut à la fois ministre-président du royaume de Prusse de 1862 à 1890 et chancelier de la confédération de l'Allemagne du Nord de 1867 à 1871 avant d'accéder au poste de premier chancelier du nouvel Empire allemand en 1871, poste qu'il occupe jusqu'en 1890.

Les troupes de Blücher qui avaient participé à l'écrasement de Napoléon à Waterloo en 1815 avaient pu rendre à la Prusse son rang de grande puissance européenne, perdu à Iéna en 1806. 1815 est aussi l'année de naissance de Otto von Bismarck qui n'aura de cesse de renforcer la puissance de la Prusse en réalisant autour d'elle l'unité allemande. Napoléon III, inquiet de la puissance croissante de la Prusse, piégé par les manipulations de Bismarck (dépêche d'Ems), influencé par son état-major, se lança dans un conflit avec légèreté et en paya le prix fort.

- Le 19 juillet 1870, Napoléon III, au nom de l'Empire français déclare la guerre au royaume de Prusse

- Le 2 septembre, enfermé dans Sedan, l'empereur des Français, Napoléon III capitula avec 39 généraux, 70 000 à 100 000 soldats, 419 à 650 canons, 6 000 à 10 000 chevaux, 553 pièces de campagne et de siège et 66 000 fusils. L'organisation de l'armée impériale

³ Le traité de paix de Francfort exigera le paiement par la France d'une indemnité de 5 milliards de Franc-Or

française était anéantie, le gros des unités de l'armée régulière était alors hors de combat.

- Le 4 Septembre Gambetta proclame la République depuis l'hôtel de ville de Paris.
- Les Prussiens se dirigent vers Paris qu'ils assiègent
- Le 7 Octobre Gambetta s'enfuit de Paris en ballon et vient à Tours pour organiser la défense nationale depuis la province.
- Les Prussiens, veulent empêcher cette nouvelle armée de venir briser le siège de Paris prennent la route de Tours.

Tours : Capitale de la France

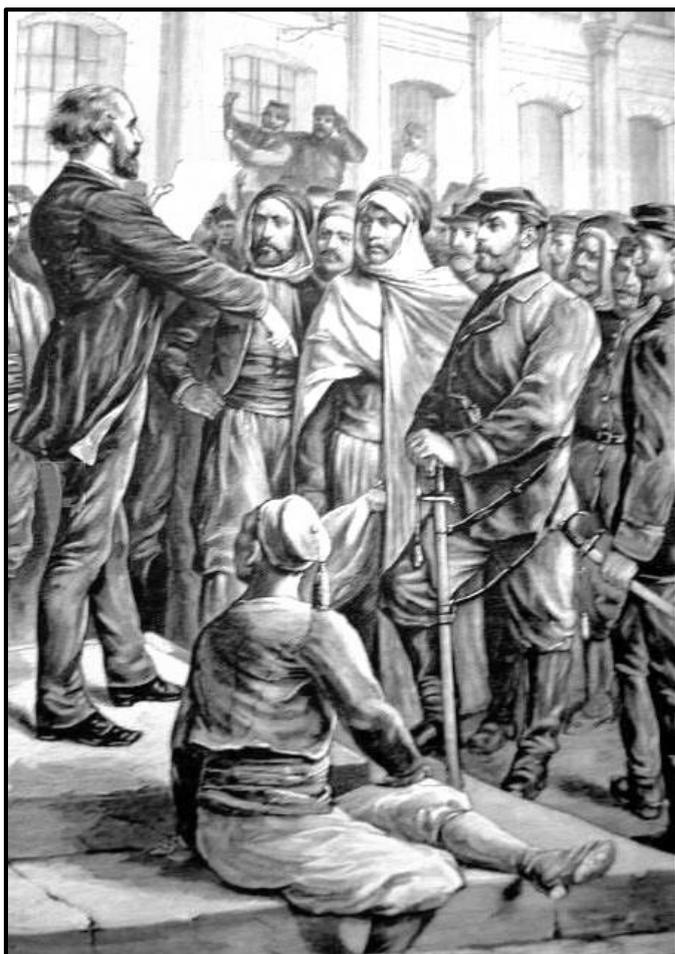


Figure 4. Depuis Tours, Gambetta va tenter d'organiser la Défense Nationale

Cette guerre de 1870 va positionner la Touraine au cœur du conflit et la sérénité tourangelle sera mise à rude épreuve lorsque Tours sera pendant quelques semaines la capitale de la France. La période est critique et difficile. Le « **Gouvernement de Défense Nationale** » craignant de se voir enfermé dans Paris sans communication avec le reste du pays, décide le 9 Septembre de constituer dans le centre de la France une Délégation ; le 13 Septembre, le Ministre de la Justice Crémieux arrive à Tours avec des « délégués spéciaux » de chaque ministre, et s'installe à l'archevêché⁴. Dès le 17, le gouvernement y expédie pour renforcer la Délégation ses deux plus vieux membres Glais-Bizoin et l'amiral Fourichon ; et, le 21 Thiers vient tenir avec ses collègues un Conseil de gouvernement.

« La confusion du Pont de Montlouis »

Au début Décembre, l'armée du Prince Frédéric-Charles accentue son avance du côté d'Orléans, Chambord, l'armée française constituée de jeunes recrues mal équipées, non aguerries, se replie vers

Tours dans le plus grand désordre : on signale que l'armée allemande arrive par la vallée du Cher les rives droite et gauche de la Loire : la Délégation part le 9 pour Bordeaux. De nombreux accrochages sont rapportés : ce ne sont en réalité que des tirs « amis » entre soldats français qui se replient dans la plus grande confusion. Croyant les prussiens sur leurs talons, on fait sauter les ponts d'Amboise⁵. Les Français décident de défendre le pont de chemin de fer de Montlouis.

Ce qui va s'y dérouler démontre l'inorganisation d'une fraction de l'armée Française. Retranchés coté Vouvray, on installe des postes de défenses, et ainsi protégé, on attend les allemands On n'a pas installé de communication avec Tours et la ville s'inquiète, l'angoisse grandit car mille

⁴ Aujourd'hui musée de Tours

⁵ On surestima tellement la charge d'explosifs, que le pont tout entier, et non simplement une arche, fut pulvérisé, tuant quelques habitants



Figure 5. Le pont de Montlouis en cour de restauration après sa destruction

rumeurs circulent ; la nuit arrive, pas de nouvelle : on décide donc, d'envoyer une escouade de cinq cavaliers. À leur arrivée, il fait nuit noire, il est difficile de reconnaître les arrivants et de réaliser que ce sont des français d'autant plus qu'on attend les Uhlans. On tire sur ces ombres, les cavaliers de l'escouade sont tués par les gardes français ! Ne reconnaissant pas leur méprise et considérant que l'armée prussienne suit ces premiers éclaireurs on fait sauter le pont de Montlouis, puis on se replie. La ville de Tours ne voyant pas revenir ses estafettes est convaincu que les allemands sont là ; on a entendu les explosions... chacun est convaincu que Montlouis est attaqué.

L'armée stationnée en ville décide de se replier vers le sud, et fait sauter le pont de Monts pour éviter d'être poursuivie... Au bout de quelques heures on constate la méprise, mais plus de possibilité pour l'armée partie au sud, de revenir rapidement vers Tours ; le pont de Monts est coupé !

La grande panique de la ville de Tour de décembre 1870

Tours, abandonné par le gouvernement, puis par le gros de l'armée est en proie à la plus vive panique. L'abbé Chevalier écrit « *La panique si peu justifiée du corps de défense se reproduisit chez un certain nombre de maires provisoires choisis par les préfetures en dehors des conseils municipaux élus. Le maire de l'un des cantons les plus important s'enfuit et envoya sa démission datée d'un canton voisin, un autre, saisi des mêmes terreurs, traversa la Cisse à la nage au milieu des rigueurs de Décembre, et alla chercher refuge sur la rive gauche de la Loire⁶. Plusieurs membres des commissions municipales disparurent au moment du danger... En présence de ces défaillances honteuses, qui livraient les populations sans défense à toutes les exigences de l'ennemi, plusieurs des anciens maires et conseillers municipaux durent reprendre la direction des affaires sans autre mandat que leur dévouement et le vœu unanime de leurs concitoyens...* » Pierre Lebled, maire de Rochecorbon, fut de

⁶ A cette date la Loire charriait des blocs de glace

ceux-là. Durant toute cette période, et les mois à venir, une autre personne fera preuve d'un courage et d'un dévouement exemplaire dont il faut souligner le mérite ; le maire de Tours, Eugène Gouïn.

Dès le 14 décembre des reconnaissances ennemies ont lieu dans la région de Souvigny, et le 19 Décembre, Château-Renault est occupé.

Le problème des sources historiques.



Figure 6. **Reynold de la Frégeolière**, fils du Comte Miltiade

Reconstruire l'histoire de ce 20 décembre 1870 est un vrai parcours de « combattant » : les écrits d'origine tourangelle sont déficients, incomplets voire erronés. Il est peu fait cas de Monnaie ou de Parçay et de ce qui s'y est passé ; la « Tribune Libérale », journal local n'en parle pratiquement pas, alors que ce journal commente largement la mort de Paul Beutheret, tué, à Tours, par un éclat d'obus allemand le 21 décembre 70. A l'inverse, « *Le Phare de la Loire* », quotidien Nantais du 23 décembre tente d'informer ses lecteurs des combats de « *Monnaie* » (sic) au nord de Tours. Les historiens tels que Casimir Chevalier, V.R.Aubin se sont inspirés des publications de l'état-major prussien pour tenter de reconstruire cette journée. Les registres de la Commune de Parçay-Meslay restent silencieux ; le 10 septembre 1870 les conseils municipaux ont été dissouts, les registres ne seront plus tenus jusqu'aux nouvelles élections de mai 1871. Par bonheur, Ingo Fellrath⁷, analysant les publications allemandes de l'époque a montré les incohérences des récits français et tenté de reconstituer les événements de cette journée ; son travail est remarquable ; il n'est pas uniquement confirmé par des sources germaniques mais corrobore les publications exhumées des Archives « Frégeolière » Il nous a

fait découvrir le travail d'archivage effectué en 1883 par Reynold de la Frégeolière, relatif à l'engagement volontaire dans la campagne de 1870-71 de son père, Miltiade. Reynold de la Frégeolière⁸ a transcrit le comportement des mobilisés de Maine et Loire sous la direction de son père, Miltiade de la Frégeolière. René de Fougerolle⁹ vient de même compléter avec précision cette source angevine et permettent de comprendre les événements de la fin de cette journée du 20 décembre

Les sources prussiennes sont beaucoup plus nombreuses et nous informent précisément sur la première partie de cette journée, jusqu'au début de la retraite des forces françaises. Le problème est que ces récits sont écrits en allemands, caractères gothiques, sans version traduite en français, et rendent leur lecture assez délicate.

- la section historique du Grand État-Major Prussien, ce texte est souvent pris par les historiens français comme récit de références.
- le médecin Carl Richter du Xe Corps de l'Armée prussienne officiant le 20 décembre 1870,
- le mémorialiste Oskar Dreher, du 9ème régiment de Uhlans décimé le 20 décembre 1870.
- L'historien¹⁰ du 78^e régiment d'infanterie de Frise Orientale

⁷ « *La guerre de 1870-1871 en Touraine, un nouvel éclairage* » édition l'Harmattan

⁸ Reynold de la Frégeolière « *Le Comte de Bernard de la Frégeolière* »

⁹ René de Fougerolle « *Devant l'ennemi* »

¹⁰ „Erinnerungen des Oltfriëflichen Infanterie- Regiments Nr. 78“ . par O . von Busse .(édition 1872)

- le récit de guerre du 9^e régiment de dragons hanoviens¹¹
- l'histoire du régiment de cuirassiers N° 3 de Prusse Orientale « Von Wrangel »¹²
- existe une compilation intéressante du Grand État-Major prussien publiée en 1911, en France par le capitaine Levanier dans la « Revue d'Infanterie » n°289 (Ministère de la Guerre).¹³

Le Xe corps d'armée prussien.

Le principal corps d'armée allemand, ayant opéré dans notre région, fut le Xe. Il faisait partie de la II^e armée sous la direction du Prince Frédéric-Charles. Son encadrement était qualifié d'« Hanovrien » car comptait dans ses rangs le plus grand nombre de Prussiens de souche à commencer par le **général Von Voigts-Rhetz**. Voigts-Rhetz participa aux batailles de Mars-la-Tour et de Gravelotte. Après Gravelotte, le Xe Corps faisait partie des troupes assiégeant Metz. Après la chute de Metz, Voigts-Rhetz et le Xe Corps sont envoyés vers la Loire, il s'agit d'empêcher l'Armée de la Loire de venir briser le siège de Paris par les forces allemandes. Von Voigts décide de lancer une partie de ses troupes de son

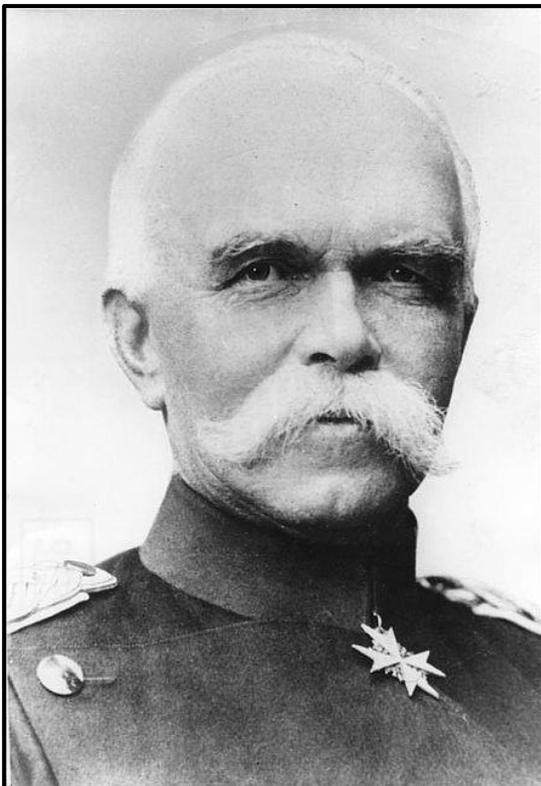


Figure 7. Le Comte Léopold Von Caprivi, futur chancelier de l'Empire Allemand

aile gauche en direction de Tours Il confie cette mission à son chef d'état-major, **le lieutenant-colonel Léopold Von Caprivi**, c'est lui qui commandait à Monnaie, Von Voigts n'arrivera qu'au soir du combat. Les unités allemandes qui ont effectivement combattu à Monnaie furent :

- 2 bataillons du 78^e régiment d'infanterie.
- 1 bataillon du 16^e régiment d'infanterie.
- 2 batteries lourdes du 10^e régiment d'artillerie de campagne
- 2 bataillon du 9^e régiment de Dragons hanoviens
- 7 pelotons du 9^e régiment de uhlands soit pratiquement 2 escadrons.

Léo Von Caprivi(1831-1899), chef de l'état-major du Xe corps d'armée en 1870, est alors considéré comme l'élève le plus talentueux de Moltke¹⁴. Lors de la guerre franco-allemande de 1870, il est confirmé à son poste de commandant du Xe corps d'armée au grade de lieutenant-colonel. Cette décision de nommer un officier si jeune à la tête d'un corps d'armée est particulièrement remarquée. Il remplit les attentes placées en lui, en contribuant plusieurs fois à la victoire : à Mars-la-Tour, lors du siège de Metz, tout comme à Beaune-la-Rolande que les commentateurs de l'époque qualifient

de « feuille de laurier dans la couronne du Xe corps ». Nommé chef de la Marine en 1883, il entre rapidement en conflit avec l'empereur Guillaume II et finit par démissionner. En 1890, il prend la succession d'Otto Von Bismarck en tant que **chancelier de l'Empire allemand** et le reste jusqu'en 1894.

¹¹ Julius Hüggelmeyer « Im Feldzuge 1870/1871 » 1906

¹² « Geschichte des Kürasser-Regiments Graf Wrangel (Ostpreussichen) N°3, par von Orlop (1893)

¹³ « Opérations du Xe Corps contre Tours ; le combat de Monnaie » on peut reprocher à ce document d'ignorer complètement les publications françaises et les forces françaises en présence, et de ne s'intéresser qu'aux prussiens, l'auteur veut démontrer l'importance de l'Infanterie sur la Cavalerie.

¹⁴ Molke ; Helmuth Karl Bernhard, comte von Moltke, (1800 – 1891), est un maréchal (Generalfeldmarschall) prussien qui a servi comme chef du Grand État-Major général de l'Armée prussienne, notamment contre la France en 1870-1871.



Figure 8 Le Général Julius Von Hartmann

Le Général Julius Von Hartmann. (1817-1878) Lorsque la guerre franco-prussienne éclate en juillet 1870, Hartmann prend le commandement de la 1^{re} division de cavalerie. Il participe aux batailles de Colombey-Nouilly et de Gravelotte puis se tient devant la forteresse de Metz jusqu'à la fin septembre. Il a pris part à la bataille de Beaune-la-Rolande le 28 novembre, a couvert l'aile gauche de l'armée lors des combats à Orléans et a ensuite été contraint de marcher vers Vendôme. Le 15 décembre, il mène des reconnaissances à Villechauve et Château-Renault. Le 19 janvier 1871, il occupe finalement Tours qu'il sera chargé de gérer durant toute l'occupation prussienne. Il le fit avec tact et fut apprécié pour la modération qu'il apportait à sa mission, cherchant à tempérer les consignes de sa hiérarchie. Après la signature à Frankfort du traité de paix, Hartmann est nommé gouverneur de Strasbourg à la fin du mois de mai 1871.

Le Régiment de Uhlans de Poméranie N°9. De toutes les troupes prussiennes qui participèrent au combat du 20 décembre 1870 au Nord de Tours, ce régiment se distingua, et mérite de ce fait une attention toute particulière.



Figure 9 Les Uhlans du régiment de Poméranie nr 9 devant la ville de Demmin



Figure 11 Le Grand-Duc de Mecklembourg-Schwerin ; Frédéric François II.



Figure 10. La Pomeranie occidentale et le Mecklenbourg-Schwerin, au bord de la Baltique

Le 4 décembre 1860, le 2nd Régiment n° 9 des Uhlans Poméranien est créé et s'installe à partir de décembre 1860, dans la nouvelle garnison de *Demmin*. C'est une petite ville hanséatique (10000 hab) de Poméranie située à plus d'une trentaine de kilomètres de la côte baltique allemande auquel elle accède par la rivière Peene. Le grand-duché voisin est le Mecklembourg-Schwerin dont le Grand-Duc Frédéric François II sera un acteur majeur de la guerre franco-allemande de 1870. Après 1945, Demmin était situé en Allemagne de l'Est.

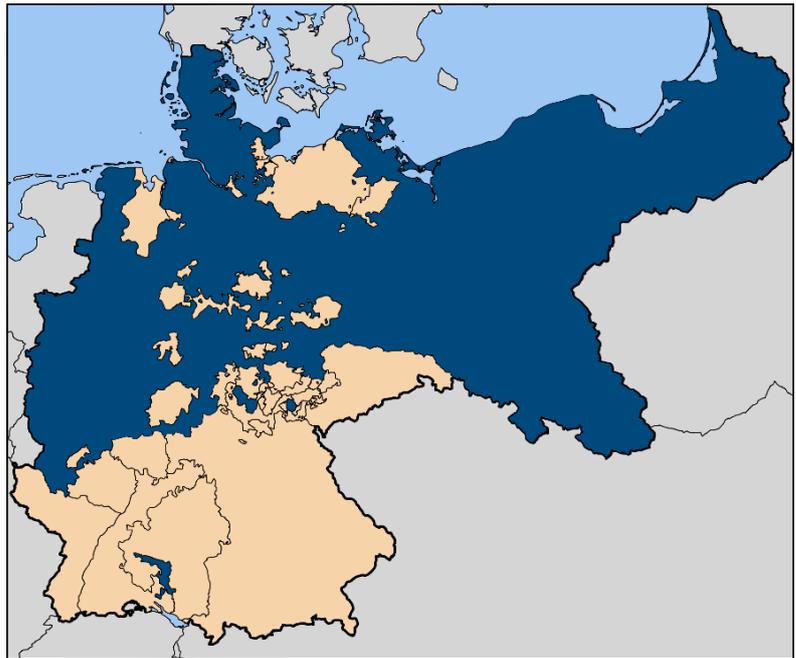


Figure 12. La Prusse en Bleu, unira autour d'elle des différents états allemands pour former à la fin de la guerre l'Empire Germanique

En raison de la couleur blanche de leur uniforme, on surnommait ces cavaliers, les « *uhlans blancs* ». "La cavalerie prussienne était beaucoup plus importante que la nôtre. Elle était en outre mieux formée, plus entraînée aux missions des reconnaissances, et ses chefs, en général jeunes et ambitieux, lui donnaient une dynamique remarquable. Les uhlans, étaient passés maîtres dans l'art de patrouiller à grande distance en avant des colonnes ; ce sont eux, « *ces terribles uhlans* » qui, comme les cosaques en 1814, ont laissé chez nos populations rançonnées le souvenir le plus vivace, et qui, dans certaines campagnes, personnifient encore l'invasion. Guillaume I qui reprochait à Thiers, reçu à Versailles fin octobre 1870, d'avoir enrôlé des Turcos et des Kabyles dans l'armée française pour combattre des chrétiens reçut cette réponse qui stupéfia tous les Allemands présents : "**Mais vous-mêmes, vous avez des uhlans...**". Mais sur le

champ de bataille, leur action est restée très limitée et les lourdes lattes¹⁵ des cuirassiers blancs ont été, dans les mêlées de cavalerie, bien plus redoutables que leurs lances. Ces journées de fin décembre 1870 le confirmeront.

On raconte encore aujourd'hui à Parçay : « Durant la guerre de 70, tout civil pris les armes à la main, toute action entreprise contre l'occupant entraînait la mort ou les représailles contre la population locale ; or, dans la vallée des Gaves, vers Voligny, les paysans tuèrent un Uhlan qui patrouillait seul, loin de ses bases ; pour ne laisser aucune trace de l'événement, on décida d'enterrer le cavalier prussien et son cheval ! » On pourrait croire à une fanfaronnade et bien les registres du Régiment de Uhlans poméraniens n°9 signalent le 22 janvier 1871, la disparition du volontaire L.Meyer lors d'une patrouille dans les environs de Monnaie. La légende a peut-être un fond de vérité !

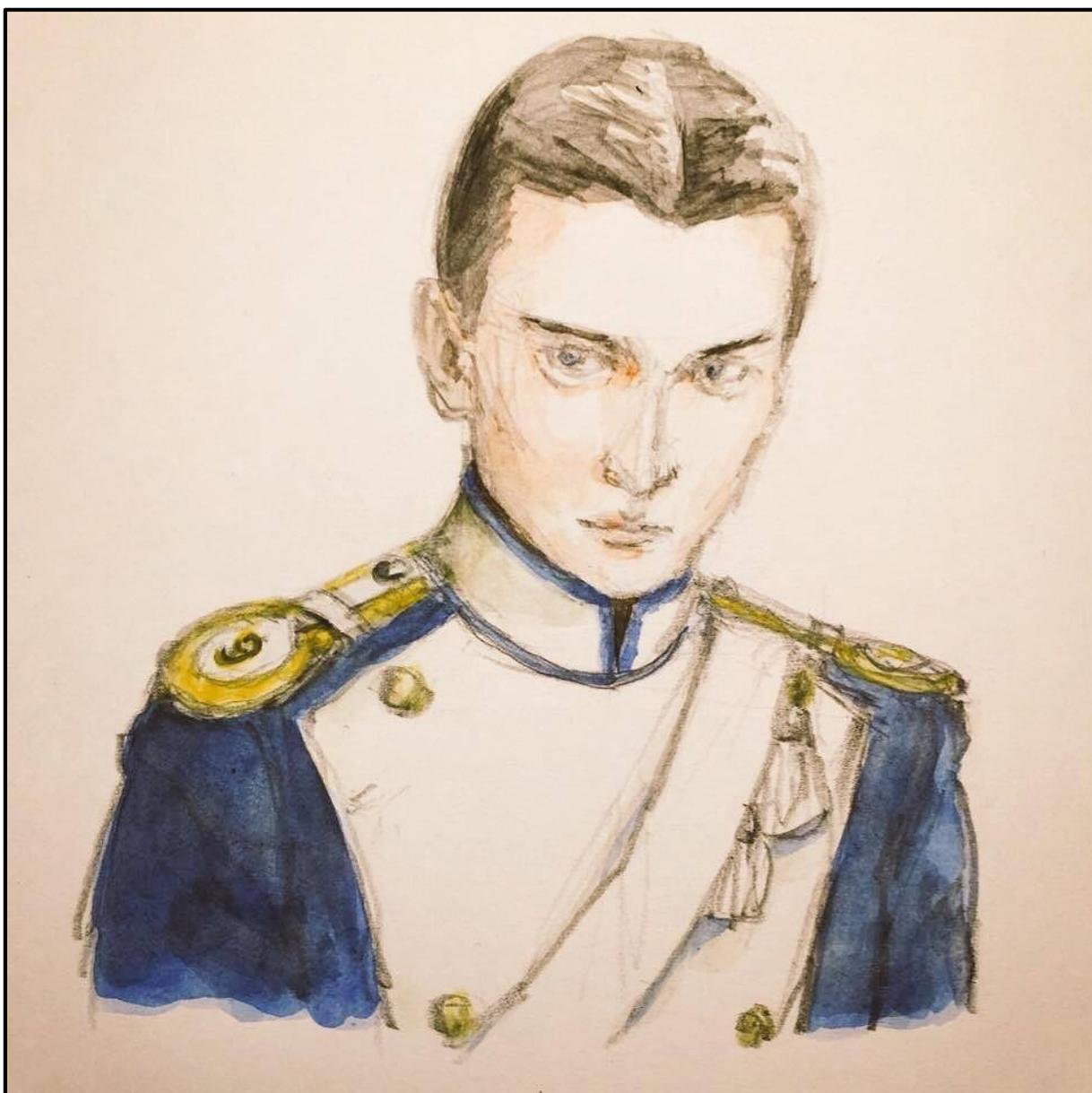


Figure 13. Portrait d'un Uhlan du régiment n°9 de Demmin dessiné par l'artiste japonaise Sakakibara Kumiko

¹⁵ Latte = sabre lourd des cuirassiers

L'armée de la Loire

L'armée de la Loire est formée en octobre 1870 par Léon Gambetta, ministre de l'Intérieur et de la Guerre du gouvernement de la Défense nationale, réfugié à Tours, pour poursuivre, après la défaite de Sedan du 2 septembre 1870, la guerre contre les Allemands. Après la défaite de Loigny et la réoccupation d'Orléans par les Allemands le 4 décembre, l'armée de la Loire se trouve séparée en deux groupes. Gambetta décide alors de réorganiser ses troupes en deux armées. , les 16e et 17e corps, commandés par le général Chanzy installé à Beaugency, deviennent alors la deuxième « armée de la Loire ».

Le général Antoine Chanzy. Antoine ou Alfred Chanzy, né le 18 mars 1823 à Nouart dans les Ardennes et mort dans la nuit du 4 au 5 janvier 1883 à Châlons-en-Champagne. Pendant la guerre franco-allemande de 1870, il se voit refuser un poste à l'armée du Rhin au début du conflit. Général de division, le 20 octobre 1870, sur intervention de Mac Mahon auprès de Gambetta, il est nommé chef du 16e corps de la première armée de la Loire puis commandant en chef de la 2^e armée de la Loire.



Figure 14. Le Général Chanzy



Figure 15 Le Général Camille Ferri-Pisani



Figure 16. Le Comte Miltiade de la Frégeolière, les 4 compagnies sont sous ses ordres. (Source Archives Frégeolière)

Le Général Camille Ferri-Pisani. Il fut Aide de camp du prince, Louis Napoléon, cousin de Napoléon III, fut ami de Georges Sand, commanda la colonne qui s'opposa aux prussiens à Monnaie. « Cette colonne était constituée de cinq mille Mobilisés de Maine et Loire, commandé par le général **Cléret-langavan**, des mobilisés de Gironde, de chasseurs d'Afrique, en tout sept mille hommes environ, avec six pièces de canon »¹⁶ de la 2^e légion de la Garde Nationale des Mobilisés de Maine et Loire, de Gironde et Seine et Marne, appuyés de quelques pièces d'artillerie et de chasseurs d'Afrique. Grâce au comte Miltiade de Lafrégeolière on dispose de quelques détails sur les mobilisés de Maine et Loire :

- On sait que la 1^{ère} brigade, aux ordres du colonel Cléret-langavant, intégrait, à l'entrée en campagne quatre compagnies constituées de 444 hommes sous le commandement du **Comte Miltiade de Bernard de la Frégeolière** : ils font partie des 2261 angevins de la 2^e légion de la Garde Nationale des Mobilisés de Maine-et-Loire ; une attention toute particulière doit être apportée à ces mobilisés de Maine-et-Loire qui vont payer un lourd tribut dans les combats du nord de Tours.

¹⁶ D'après C.Chevalier « Tours capitale » p.195



Figure 17. Le **capitaine Pierre Kilbourg**, Adjudant à l'école des Arts et Métiers d'Angers, commandait la 2nde compagnie des mobiles du Loire et Cher, lors des combats de Monnaie (source : Archives Frégeolière)

- 1^{ère} compagnie : capitaine Léon Rimbault (104 hommes)
 - 2nde compagnie : capitaine Pierre Kilbourg (109 hommes)
 - 3^e compagnie : capitaine Jean-Baptiste Gette (115 hommes)
 - 4^e compagnie : capitaine Alcide Bonnafé (113 hommes)
- la 2e brigade, commandée par le colonel Huot, commandant supérieur des mobilisés de Seine-et-Marne, composée du 4e bataillon de mobiles de la Mayenne, de deux bataillons de mobilisés de Seine-et-Marne, deux compagnies de zouaves et d'une batterie d'artillerie.

Miltiade comte de Bernard de la Frégeolière, « naquit à Varrains (Saumur), le 13 février 1808. Il fut admis à l'École Polytechnique en 1827, à l'âge de dix-neuf ans. En 1832, en signe de démission, il brise son épée, son père vint d'être inculpé pour participation aux mouvements de protestations vendéens.

En 1870, à l'âge de 62 ans, il s'enrôla comme simple volontaire dans la **Garde Nationale Sédentaire**. La Garde Nationale Mobilisée lui donnait l'occasion de marcher à l'ennemi. Il demanda une place, à son ami le Capitaine de Vaisseau en retraite, **Cléret Langavant**, commandant des mobilisés de Maine et Loire, et fut nommé, à titre provisoire, chef du 2^e bataillon, de la 2^e Légion, dit bataillon de Montrevault. »



Figure 18. Le capitaine **Théophile Grénouilleau** de Montrevault, tué ce 20 décembre 1870. (Source : Archives Frégeolière)



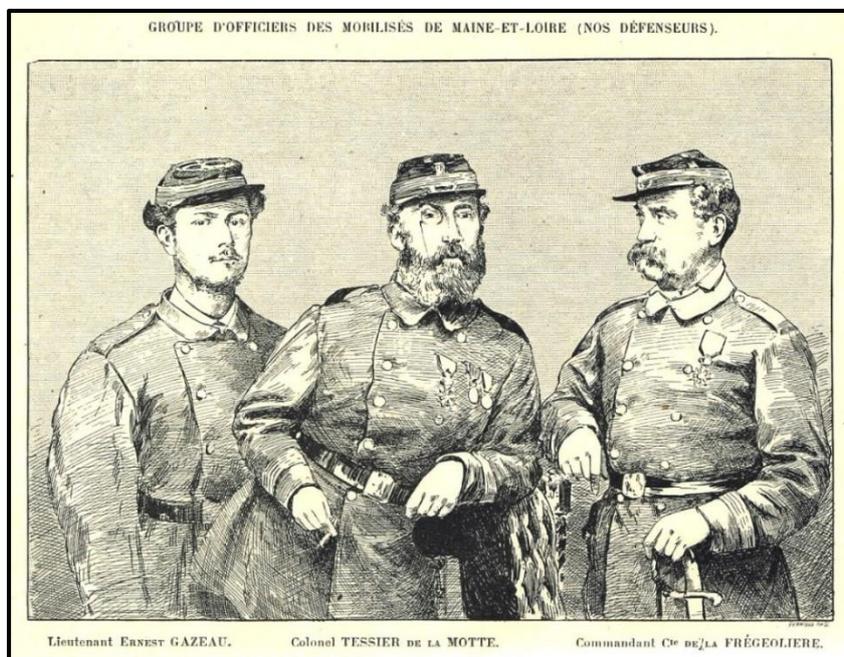
Figure 20. Le capitaine **Alcide Bonnafé** (né en 1844), menuisier, commandait la 4^e compagnie. On peut identifier sur sa casquette les initiales du Maine et Loire (Source : Archives Frégeolière)



Figure 19. **François Grénouilleau**, reprend en janvier 1871 le Capitamat de la compagnie de son frère. (Source : Archives Frégeolière)

Garde Nationale Mobile, Garde Nationale Mobilisée et francs-tireurs. (D'après C.Delage)

- **La garde nationale mobile**, a été créée par la loi Niel du 4 février 1868. Elle est constituée de tous les jeunes hommes qui ont tiré un « bon numéro » lors du recrutement militaire. C'est-à-dire ceux qui n'ont pas à faire leur service actif. La durée de service dans la garde nationale mobile est alors de 5 ans, et en cas de guerre, les hommes de la garde nationale mobile peuvent être appelés à combattre l'ennemi extérieur. C'est donc une sorte de réserve de l'armée active. Elle est d'ailleurs gérée par l'armée, de la même façon que l'armée active. La garde nationale



mobile s'organisait au niveau départemental (ex : 88^{ème} mobiles en Indre-et-Loire) et pouvait intervenir sur tout le territoire en cas de guerre.

- La garde nationale mobile a été appelée dès le 17 juillet 1870 alors que commençait à peine son organisation

- Le 10 août 1870 la mobilisation de la garde nationale mobile est étendue à tous les hommes de 25 à 35 ans, célibataires ou veufs sans enfants. Ils sont appelés à rejoindre l'armée active. On les appelle aussi les « moblots ».

- **La garde nationale « historique »** prend le nom de garde nationale sédentaire pendant la guerre de 1870. Elle est constituée de tous les hommes de plus de 20 ans. Son objectif est de former un corps de citoyens dont le rôle est d'assurer le maintien de l'ordre localement. Elle était un peu tombée en désuétude. Mais devant les besoins nécessités par la guerre franco-prussienne, elle va vite être amenée, elle aussi, à participer aux combats.

- Elle est d'abord rappelée dans toutes les communes dès le 12 août 1870.

- Puis, par décret du 29 septembre, la « **garde nationale mobilisée** » est créée. Celle-ci comprend tous les hommes de la garde nationale sédentaire qui doivent être mobilisés et rejoindre l'armée active.

Dans un premier temps, la mobilisation inclut les célibataires et veufs sans enfants de 21 à 40 ans. Le 2 novembre elle est étendue aux mariés et veufs avec enfants. Toutefois, dans les faits, seuls les célibataires et veufs sans enfants sont finalement mobilisés dans l'armée auxiliaire.

Le décret du 11 octobre 1870 organise la garde nationale mobilisée en compagnies (communes), bataillons (cantons), légions (arrondissement) et brigade (département) ; les pompiers et gardes nationaux sédentaires doivent « céder d'urgence leurs armes aux compagnies mobilisées ».

Les officiers sont élus mais choisis de préférence parmi d'anciens militaires. « *Les Mobilisés, derniers appelés des soldats de 1870-71, sont les oubliés de cette guerre avant même que celle-ci fût oubliée. Déjà les communiqués de l'État-major allemand pendant le conflit confondaient ces Mobilisés avec les gardes Mobiles.* » On continuera souvent à faire la confusion entre « Mobiles » et Mobilisés », rappelons que les mobiles font partie de l'armée régulière dans laquelle ils sont intégrés, alors que les mobilisés représentent « l'armée du peuple », constituée de boulangers, agriculteurs, tonneliers, épiciers, horlogers, tanneurs.... A la chute de Paris, ils ne voudront pas rendre les armes et initieront la Commune : ils représentent le peuple de France, comme, avant eux, les conscrits de 1792 !

Les francs-tireurs. Le gouvernement de Défense nationale tenta de mobiliser toutes les ressources de la nation, en particulier par la constitution d'unités de francs-tireurs. Selon leurs thuriféraires, leur action aurait dû permettre de mettre à mal une armée prussienne fort éloignée de ses

bases logistiques. Il s'agit de corps de volontaires, appelés corps-francs, plus ou moins organisés et plus ou moins importants qui se lèvent contre les troupes prussiennes en parallèle de « l'armée régulière ». La plupart des compagnies ont des effectifs modestes, entre 50 et 100 hommes. Ce sont des « **poignées de braves** » qui se sont spontanément armés pour défendre le pays. Le commandement allemand leur refusa la qualité de belligérant, c'est-à-dire écartant le droit de leur appliquer les conventions de guerre : donc, s'ils tombaient dans les mains de l'ennemi, ce dernier les fusillait...

Les Mobilisés de Maine et Loire

Le hasard des recherches sur internet¹⁷ a conduit à la découverte de la photo ci-dessous. La similitude avec certains mobilisés de Maine-et-Loire est surprenante et on croit reconnaître certains d'entre eux. Le second en partant de la gauche n'est-il pas le Miltiade de la Frégeolière de la figure 15 ? l'avant-dernier semble être François Grénouilleau. Il est possible que ces militaires photographiés soient ceux de la liste ci-dessous



. Cette photo est exceptionnelle, car il était très difficile de faire poser un groupe durant plusieurs minutes, sans que l'un des participants ne bouge, de plus à cette époque les photos étaient préférentiellement prises en studio. Ce cliché est finalement un magnifique hommage à ces mobilisés ; ils le méritent !

grade	Prénom et nom	âge	Commune historique
Clairon	Auguste Renou		Saint-Laurent-de-la-Plaine
Le chef	Miltiade de la Frégeolière	63	Chigné
Le capitaine	François Grénouilleau	33	Montrevault
Lieutenant	Eugène Ouvrard	29	Chaudron-en-Mauge
Sergent-Major	Stanislas Boré	26	Chaudron-en-Mauge
Sergent Major fourrier	François Fonteneau	25	Le Fief Sauvin
Sergent	René Luçon	29	Saint-Quentin-en-Mauge
Sergent	Henri Martineau	28	Saint-Pierre-Montlimart
Sergent	Alexis Gabory	26	Saint-Quentin-en-Mauge
Sergent	Louis Pineau	26	Montevault
Caporal	Jacques Luçon	28	Saint-Quentin-en-Mauge
Caporal	Jean Thuillier	26	Le Fief Sauvin
Caporal	Michel Mandin	29	Saint-Quentin-en-Mauge
Caporal	Pierre Marsault	25	Saint-Quentin-en-Mauge
Caporal	Mathurin Brossier	26	Saint-Quentin-en-Mauge

¹⁷ <https://www.laguerrede1870enimages.fr/>

Progression des forces prussiennes vers Monnaie

« Des transfuges et des prisonniers avaient signalé le départ précipité de la IIe armée sur le Mans ; des lettres de service interceptées du général Chanzy indiquaient en outre la démotivation de son armée entraînant la perte de la moitié de ses effectifs. Alors le General v. Voigts-Rhetz, commandant le Xe Corps d'armée, prit la décision de faire, sur son flanc gauche, une percée vers Tours, car il pensait ne pas y rencontrer de résistance. Avec 15 bataillons, 12 escadrons et 9 batteries, le général se dirige vers Tours le 18, alors que le reste de son corps d'armée avec quatre régiments de la 1^{ère} division de cavalerie (3^{ème} escadron de Cuirassiers, 4^{ème}, 8^{ème} et 12^{ème} escadrons de Uhlans) est laissé à Vendôme, en couverture contre les forces françaises du Mans. Des escadrons du 9^{ème} régiment de Uhlans et le 2^{ème} régiment de Cuirassiers furent désignés pour précéder la marche vers Tours. »¹⁸

. **Le récit du Médecin d'État-Major Carl Richter apporte quelques détails.** Un brouillard froid et humide nous enveloppait, nous entamions notre progression vers Tours : poussée par un vent vif du nord-est une pluie légère nous battait le visage, alors que nous traversions une plaine assez plate ou alternaient petits sillons fluviales et bois. La chaussée avait souvent été coupée de profondes tranchées que les français avaient aménagées et désertées : notre marche ne fut pas dérangée... La pluie avait détrempe les terres argileuses et lourdes ainsi que les chemins, ce qui rendait impossible les déplacements de l'artillerie, de la cavalerie comme de l'infanterie en dehors de la route principale (la chaussée). Sur les flancs de la colonne, les tirs des francs-tireurs ennemis, ralentissaient la progression de notre infanterie qui devait utiliser le moindre abri possible.

« Accompagné du 78^{ème} régiment d'infanterie et d'une batterie à pied du 10^{ème} régiment d'artillerie de campagne hanovrien, notre régiment du 9^e de Uhlans de Poméranie formait l'avant-garde et marcha le 18 de Vendôme à Château-Renault. Les éclaireurs envoyés en cet endroit ainsi qu'à Montoire et Herbault¹⁹, avaient constaté l'absence totale de l'ennemi, si bien que l'on put prendre ses quartiers à Saint-Amand²⁰ en toute tranquillité. Le 4^{ème} escadron avec un bataillon du 78^{ème} régiment d'infanterie restaient en avant garde tandis que le 1^{er} escadron couvrait le flanc droit.

Après avoir renvoyé à Vendôme 37 chevaux en mauvais état, le régiment poursuit sa progression le 19 vers Villedômer²¹, ville en toute proximité de laquelle des avant-postes d'éclaireurs prirent leurs quartiers. Comme la veille, un bataillon et le 4^{ème} escadron couvrent le flanc sud, tandis que le 2^{ème} escadron sécurisait le flanc droit.

Un peloton du 2^{ème} escadron sous les ordres du lieutenant von

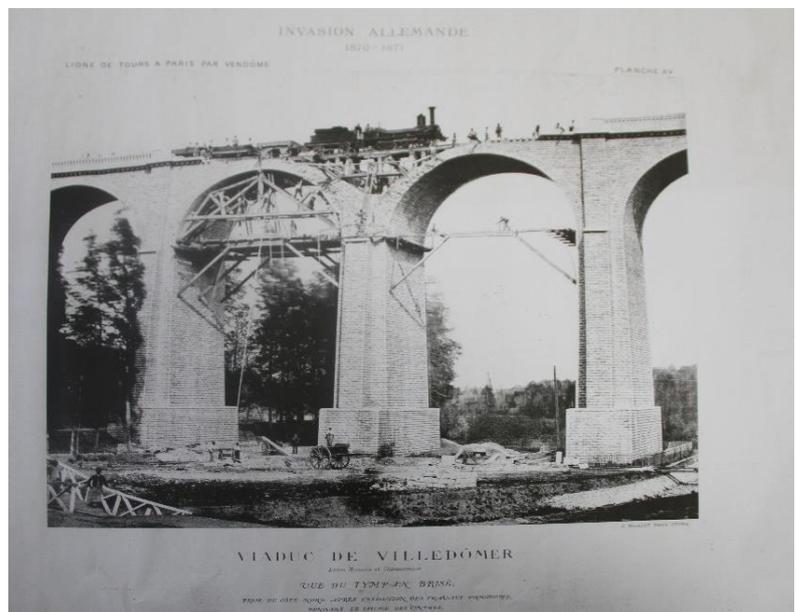


Figure 21 Viaduc de Villedômer endommagé par les prussiens en 1870. (Source Daniel Maignant)

¹⁸ Histoire du 9^e régiment de uhlands de Poméranie par O. Dreher.

¹⁹ Au sud de Vendôme, entre Blois et Château Renault

²⁰ À mi-chemin entre Vendôme et Château-Renault

²¹ Au sud de Château Renault : les prussiens firent sauter la voie de chemin de fer passant sur le viaduc (photo d'époque)

Oerster²² signala au commandant de cavalerie v. Broich, que le village de Monnaie devant lequel on se trouvait, était occupé par un escadron de la cavalerie ennemie et défendu par de l'artillerie. Pour confirmer cette nouvelle, le commandant envoya le lieutenant v. Dittmar en éclaireur accompagné d'une patrouille de 6 cavaliers. Utilisant habilement la configuration du terrain, cet officier réussit à s'approcher sans se faire remarquer à environ 300 pas d'une patrouille de cavalerie ennemie, puis dans une vive poursuite, il réussit à capturer le chef de cette patrouille, et plus tard un homme du même régiment, qu'il avait trouvé en état d'ivresse dans une ferme. À la vue de notre patrouille, l'ennemi se réfugia dans le bois voisin, se mettant ainsi à l'abri. Lorsque la patrouille rentra, elle confirma l'information du lieutenant v. Oersten. Le Français capturé, révéla qu'une armée de 10000 hommes, essentiellement des gardes mobiles²³, avec cavalerie et artillerie, était concentrée à Tours. Cette nouvelle fut immédiatement transmise au général v. Voigts-Rhetz par le lieutenant v. Dittmar. »²⁴

« Pendant la nuit, rien ne se passa au poste avancé ; ainsi, le matin du 20 décembre, date si importante pour le régiment, s'est levé le jour où il a subi les pertes les plus douloureuses, mais où il montra que dans ses rangs, il n'avait pas cultivé pour rien le vieil esprit militaire prussien.

Le détachement de l'avant-garde reçut l'ordre de partir à 7½ heures du matin, d'avancer sur Monnaie et de là de faire aussi des reconnaissances vers **Reugny, Vouvray, Tours et Cerelles** et, si possible, de détruire la ligne ferroviaire Tours-le Mans ainsi que la ligne télégraphique. Si aucune force ennemie significative n'était rencontrée, on poursuivrait la marche sur Tours. Simultanément avec l'avant-garde, la majeure partie du Xe Corps se mit en route en partance de **Château-Renaud**.

Jusqu'à **Monnaie**, le 3^{ème} escadron se trouva à l'avant-garde, puis fut envoyé avec un bataillon du 78^{ème} régiment d'infanterie sur le flanc droit vers Cerelles, afin d'y détruire la voie de chemin de fer Tours-le Mans à **Notre-Dame-d'Oé**. Dès lors, c'est le 1^{er} escadron qui assura l'avant-garde, et détacha une de ses sections sous le commandement du lieutenant von Colmar sur le flanc gauche en direction de Vouvray, et une autre section dirigée par le lieutenant Graf von Baudissin sur le flanc droit pour maintenir le contact avec le détachement envoyé à **Cerelles**.

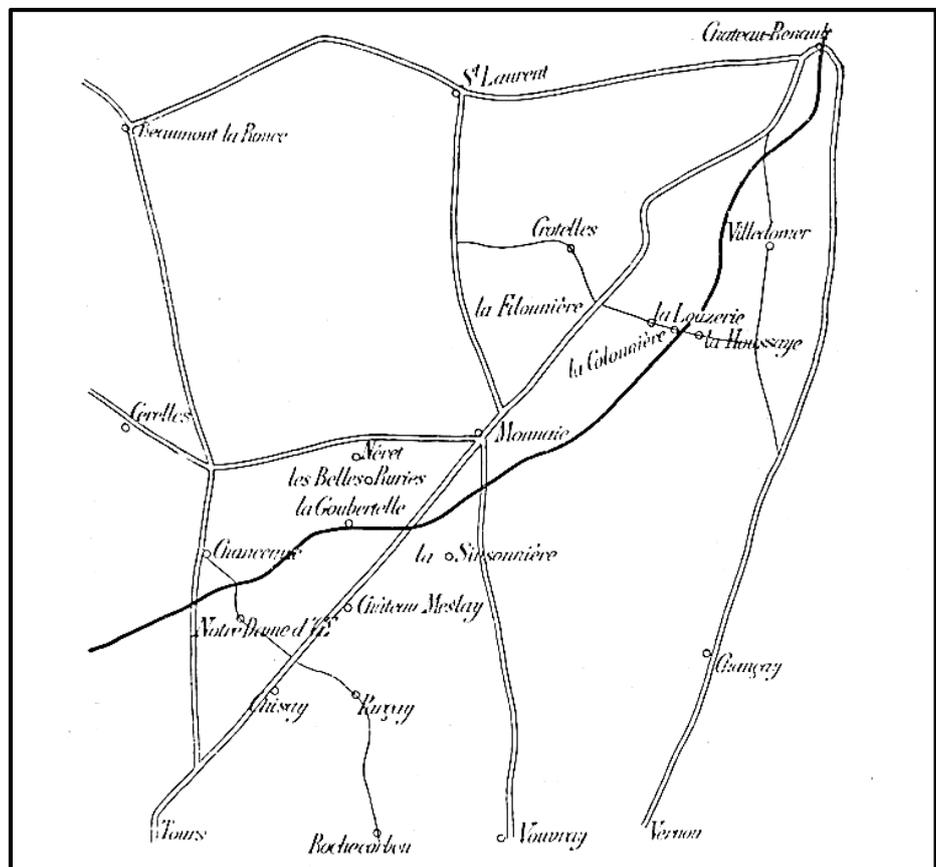


Figure 22. Carte fournie par « le combat de Monnaie » de la « Revue d'Infanterie » par le capitaine Lavanier

²² Voir plus loin « Detwig von Oertzen »

²³ Ce sont en réalité des « Mobilisés », les allemands ne font pas la différence entre mobilisés et mobiles

²⁴ Histoire du 9^e régiment de uhlans de Poméranie par O. Dreher.

Au sein du 4^{ème} escadron, le général de division Lüderitz²⁵, en sa qualité de chef de l'avant-garde, conserva avec lui le peloton du lieutenant von Erdevor. En outre, un peloton du 1^{er} escadron sous le commandement du lieutenant von Bornstaedt II protégeait les bagages tandis qu'un fort peloton du 2^{ème} escadron sous le commandement du lieutenant Beamish-Bernard avait été maintenu à Pithiviers depuis le début du mois. Au bout du compte, le régiment ne put opérer ce jour-là qu'avec sept pelotons, sachant que les pelotons envoyés en mission ne reviendraient pas avant le soir. Il restait à disposition un peloton du 1^{er} escadron, trois pelotons du 2^{ème} escadron et trois pelotons du 4^{ème} escadron.

Le régiment traversa au trot les bois au sud de Monnaie, mais lorsque le chef du régiment, le Major Graf von Wengersky²⁶ sortit du bois, il devint la cible de tirs venant de plusieurs fermes, il arrêta sa progression, et attendit l'arrivée de l'infanterie, tandis que quelques Uhlans ripostèrent avec les fusils Chassepot²⁷ qu'ils avaient su se procurer. Des deux côtés de la route, on pouvait voir de puissants détachements d'infanterie ennemie, dont certains étaient assez bien protégés par les buissons et les fermes. Bien que l'ennemi ait maintenu un feu très vif, le régiment, grâce à sa position protégée par les bois, n'eut pas de pertes ; lorsque le bataillon du 78^{ème} qui marchait en tête, se fut approché avec sa batterie et ait immédiatement engagé le combat, notre régiment se déporta vers le talus de la voie ferrée Château Renault - Tours pour couvrir le flanc gauche. Ici, nous reçurent un message du lieutenant von Colmar, informant qu'il n'a pas pu s'engager vers Vouvray, car tout le terrain entre la route de Vouvray et celle de Tours était tenu par l'infanterie ennemie. On lui demanda de revenir tout en maintenant sa surveillance.

Arrivée des forces françaises à Monnaie et début du combat

« Pour gagner Tours par Monnaie, la **Grand'Vallée** est un point stratégique qu'il était important d'occuper, en raison de la profonde dépression qu'elle présente. Des ouvrages de défenses y avaient été aménagés par l'armée française, mais ces derniers avaient été désertés probablement après les déboires de Vendôme et la décision de transférer le gros des forces françaises vers le Mans. Or ce sont les troupes prussiennes qui y arrivent les premières... Le général Pisani commandant les forces françaises et chargé de défendre l'accès Nord de Tours ignore tout cela, lorsque, le 19 décembre, il dirige ses hommes vers Notre-Dame-d'Oé, espérant occuper le lendemain la **Grand'Vallée**.

De part et autre les forces sont bien inégales. Les français alignent des effectifs bien inférieurs constitués pour l'essentiel de mobilisés de Maine-et-Loire de Gironde et de Seine-et-Marne. Il s'agit surtout de jeunes soldats n'ayant jamais vu le feu, conduits par des officiers aussi novices qu'eux, armés de fusils à baguettes, sans artilleries sérieuses.

De plus nos soldats sont alimentés irrégulièrement. On raconte que le 20 décembre le capitaine Chaboisseau a beaucoup de mal à trouver du pain à distribuer à ses hommes. Dans une maison, près de Notre-Dame-d'Oé, trouvant dans une pièce une bonne soupe fumante et une omelette, Chaboisseau s'adjuge une grande assiette de soupe. C'est à ce moment que surgissent le lieutenant Tessié de la Motte, le commandant de Maillé et quelques officiers supérieurs pour qui ce repas avait été préparé. Confus, le Capitaine Chaboisseau se laissa tout de même persuader de partager ce repas.

Au camp de Notre-Dame-d'Oé, on sait que la bataille est proche. Dans la nuit du 19 au 20 décembre, l'aumônier confesse les Mobilisés, « les pieds dans la boue ». L'agitation règne dans le camp

²⁵ **Hermann Friedrich Wilhelm Alexander von Lüderitz** (né le 1er janvier 1814 à Orpensdorf et mort le 13 novembre 1889 à Berlin) est un lieutenant général et homme politique prussien. Le 18 juin 1869 Lüderitz est nommé **commandant de la 4e brigade de cavalerie** à la suite du régiment de garde-cuirassiers. Au début de la guerre contre la France en 1870, Lüderitz reçoit le commandement de la 1re brigade de cavalerie mobile et est promu major général peu après. Il dirige sa brigade dans les batailles de Gravelotte et de Beaune-la-Rolande, ainsi que dans les batailles de Vendôme, Monnaie, Saint-Amand, Pias, Villeporcher et Château-Renault. Lüderitz participe également aux sièges de Metz et de Thionville.

²⁶ Voir plus loin « Hugo graf von Wengersky »

²⁷ **Le fusil Chassepot** était utilisé par l'armée française. Le fusil Modèle 1866 dit Chassepot du nom de son créateur Antoine Alphonse Chassepot est un fusil de l'armée française mis en service en 1866. Le Chassepot est le premier fusil à verrou réglementaire à percussion à aiguille de l'armée française à utiliser le chargement par la culasse, et non plus par la bouche. Il permet donc le tir et surtout le rechargement couché, ainsi qu'une cadence de tir accrue. Ici il s'agit donc de fusils pris à l'armée française, le fusil français étant supérieur au fusil allemand Dreyse.

et les officiers veillent bottés et revolver au côté. Certains font cuire sur des feux de bois des moutons qu'ils se sont procurés alentours.

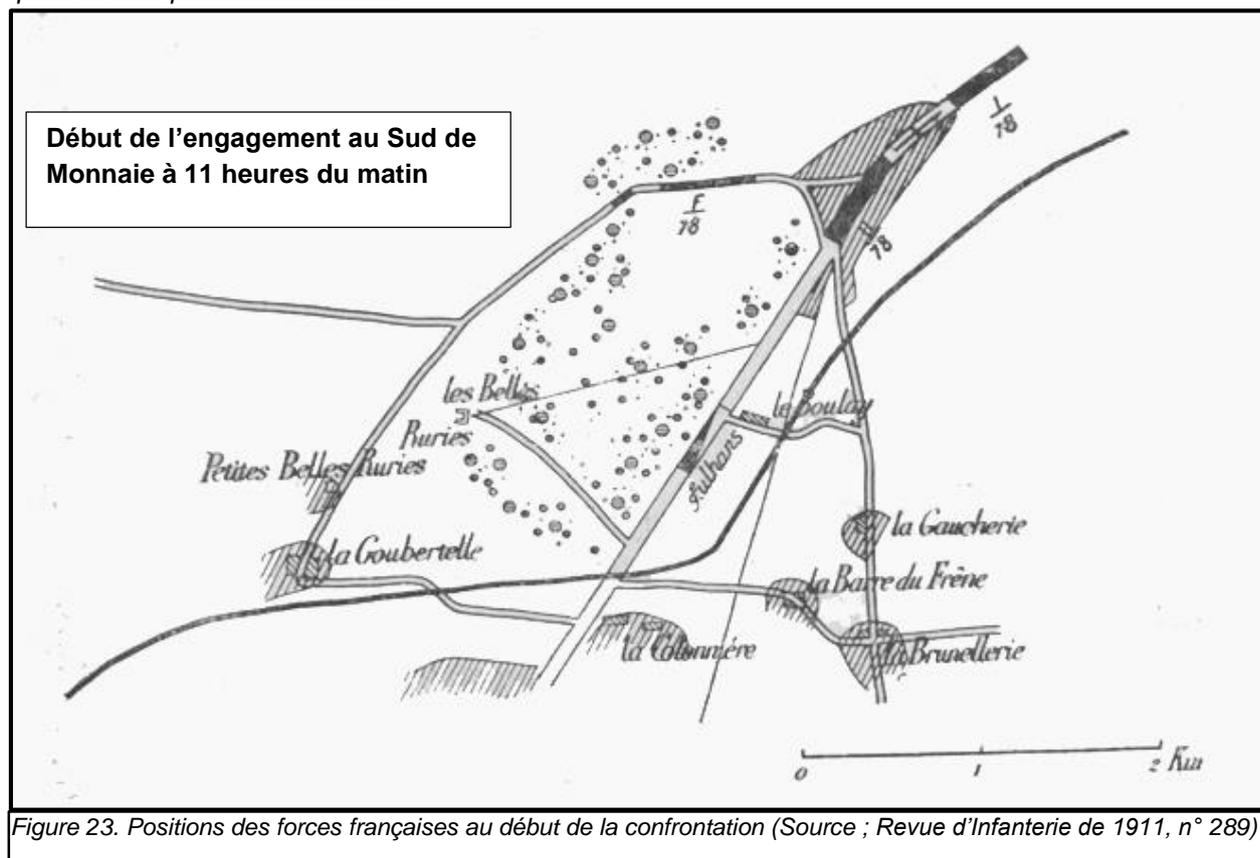


Figure 23. Positions des forces françaises au début de la confrontation (Source ; Revue d'Infanterie de 1911, n° 289)

À la pointe du jour, le mardi 20 décembre, il tombe une petite pluie fine. Vers 7 heures le colonel Cléret-Langavant est prévenu par les chasseurs d'Afrique que les allemands occupent le bourg de Monnaie. Le lieutenant-colonel Bonneville se met alors en marche avec la 3^e légion de Maine-et-Loire, suivie par le bataillon de la Gironde, la compagnie du 14^e Régiment d'infanterie et l'artillerie.

La rencontre se fait à la hauteur de **Château de Meslay**. Le commandant Moreau déploie les troupes à droite et à gauche en s'étendant jusqu'à la **Vallée** et les **Belles-Ruries**. Quatre chasseurs d'Afrique sont envoyés pour prévenir le colonel Cléret-Langavant que le contact est pris avec l'ennemi. »²⁸

« La 2^e légion [des mobilisés de Maine-et-Loire] quitta le camp de Notre Dame d'Oé vers 9 heures et gagna la route de Vendôme pour se diriger d'abord, d'après les instructions du général Cléret, sur Monnaie ; elle suivait de près l'infanterie qui escortait les pièces de montagne. Au bout d'une demi-heure on entendit gronder le canon. À la hauteur de Château Meslay²⁹, où s'installa l'ambulance, on reçut l'ordre d'appuyer la gauche de la 3^e légion, déjà engagée, de sorte à opérer un mouvement tournant et déborder la droite des prussiens, solidement établie dans le château des **Belles-Ruries**, dans les bois qui l'entouraient et dans une ferme voisine du chemin de fer. On prit alors à gauche le chemin de la Pérauderie »³⁰

« Les hommes avancent dans des champs détremés où ils enfoncent jusqu'à mi-jambe.

Mais il faut franchir la voie ferrée et le commandant de Maillé montre l'exemple en traversant à un endroit particulièrement exposé, à l'extrémité du village de **Gaubretelle**, sous un feu vif des prussiens.

Pendant 4 heures, les mobilisés réussissent à empêcher la progression des Prussiens, mais ne parviennent pas à avancer. Pourtant, les soldats se battent avec un courage héroïque. Les

²⁸ D'après Claude Delage

²⁹ A Bellevue

³⁰ D'après Reynold de la Frégeolière

bataillons de soutien se portent spontanément au secours de leurs camarades en danger, sans attendre les ordres. Dans un moment particulièrement critique, le lieutenant-colonel Tessié de la Motte a son cheval tué sous lui. « Ça commence à chauffer, colonel » lui dit un capitaine, alors qu'il se relève sans blessure. « Bah ! répond-il, ce n'est rien que cela, ça ne tue que les bêtes ! ».

Le commandant de Maillé donne l'ordre au capitaine Alfred Pineau, de porter sa compagnie à l'assaut des **Belles-Ruries**, mais sorti le premier du chemin creux où il s'était embusqué, le pauvre officier reçoit aussitôt une balle en plein front et retombe en arrière. Il est aussitôt soigné au **château de la Vallée**, transformé en ambulance ». ³¹

Les batteries prussiennes se mettent en position, intervention des Spahis français.



Figure 24 Carl Richter signale la présence de Spahis, peut-être fait il confusion avec les « Chasseurs d'Afrique » (image ci-dessus)

« Avec beaucoup de mal l'artillerie [prussienne] finit par prendre position à un endroit plutôt favorable, grâce au support de notre infanterie et quelques tirs. Cette position partiellement protégée était si avantageuse que par des tirs longs on pouvait atteindre sur leurs longueurs, ces fossés dans lesquels les français s'étaient retranchés - A peine avaient ils ouvert le feu, que soudain, comme une tornade, surgirent de nul part des essaims de **spahis** dont les uniformes fantastiques, le regard sauvage et enflammé, les visages à la peau brune encadrés de turbans blancs renforçaient leur allure belliqueuse. : ils s'approchèrent impétueusement, puis sur leur selle incurvée, s'enfuirent en désordre. Grace à leurs chevaux légers et rapides il leur avait été possible de se faufiler sans se faire remarquer et de se déplacer sur le sol détrempé. Mais, derrière la batterie en action, un détachement de dragons qui se trouvait en protection, empêcha que ces fils du désert ne puissent s'en prendre à notre artillerie. Le fait que.... notre infanterie ait eu le temps de se former en carré, les rapides spahis firent faire volteface à leurs chevaux, traversant une seconde fois notre ligne de front et disparurent à nouveau, après que, retournés sur leur selle, ils aient pu tirer avec leur long fusil quelques balles

sur les dragons qui les poursuivaient. » ³²

³¹ D'après Claude Delage

³² D'après le médecin prussien Carl Richter

Situation à 11h45 du matin

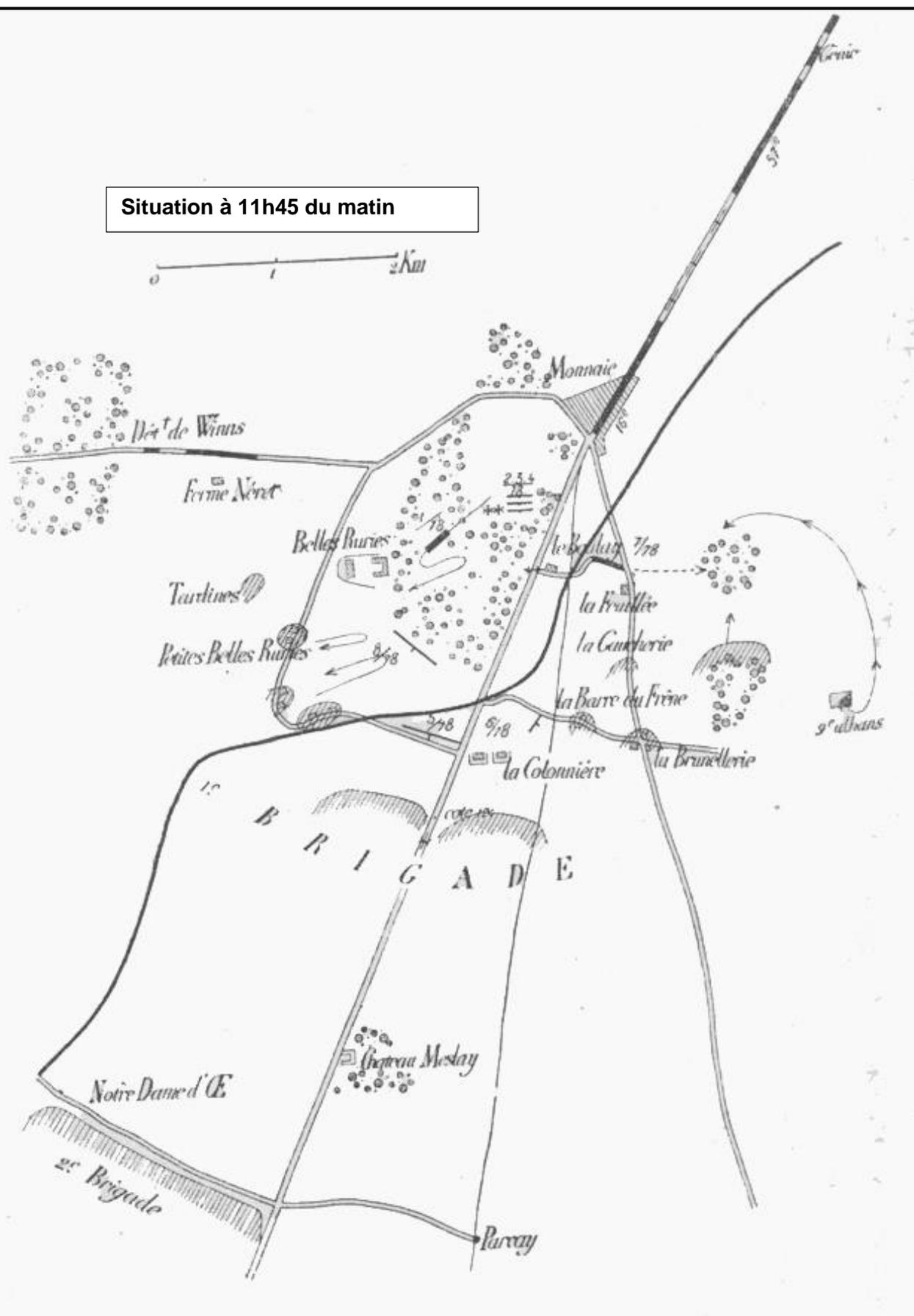


Figure 25 Situation des troupes françaises vers midi, en ce 20 déc. 1870. Les français tentent d'encercler les prussiens dans les bois des Belles-Ruries. Sans réelle artillerie ils ne pourront maintenir leurs positions (source : la Revue d'infanterie n°289 du 15 janvier 1911)

Les Uhlans interviennent en soutien de l'aile gauche prussienne dans les environs de la Sinsonnière.

« Entre-temps, l'infanterie prussienne positionnée en première ligne et retranchée à la lisière du bois, prit l'offensive à partir de sa position initiale ; il n'y avait encore aucun signe du gros des troupes de la 38ème Brigade d'infanterie et de l'artillerie du Corps d'armée. Seules 8 compagnies, 1 batterie et les 7 pelotons de notre régiment n° 9 faisaient face à un ennemi nettement supérieur ; néanmoins,

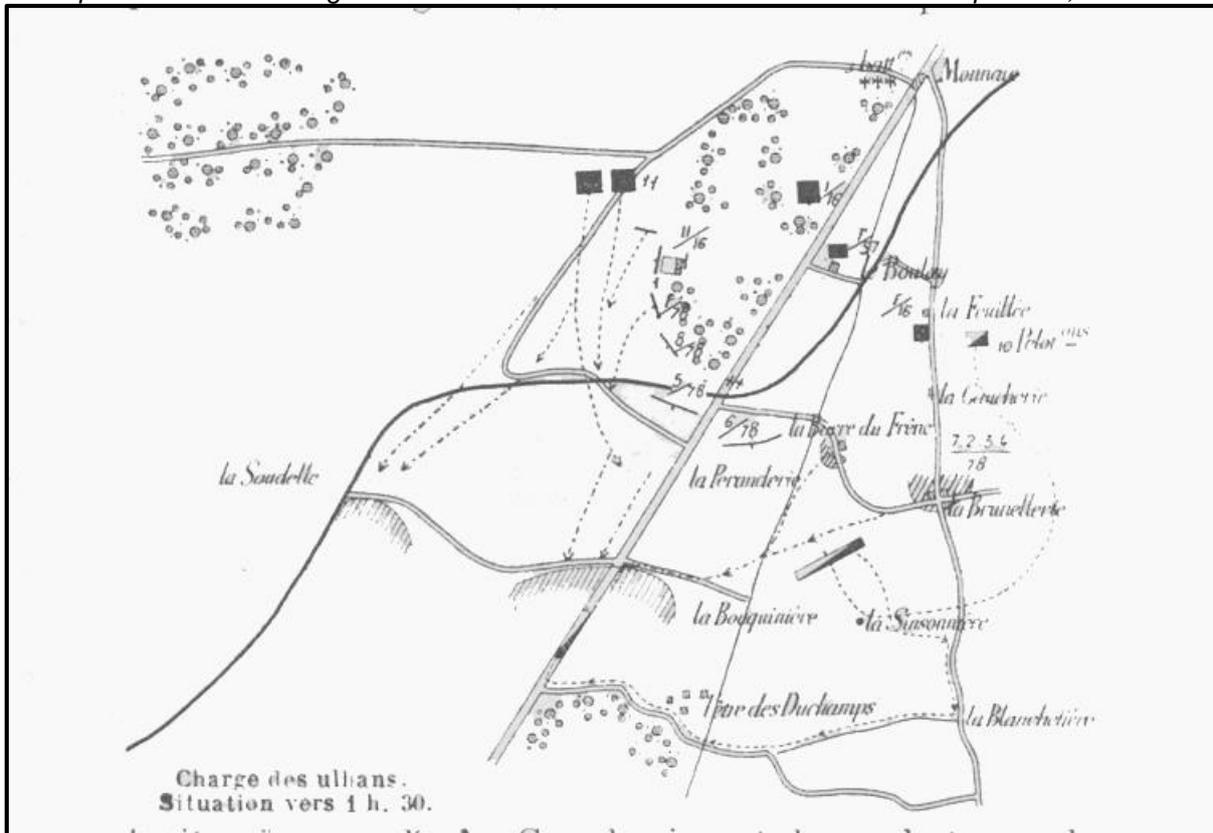


Figure 26. Positions vers 1h30. Le parcours du 9^e de Uhlans est représenté ; il traverse la Sinsonnière, la Blanchetière, l'Aire des Duchamps et remonte vers Monnaie. Les français reculent de la Brunellerie, la Pérauderie vers la RN10 et de l'aile gauche alors que les prussiens avancent (Source ; revue d'infanterie n°289)

l'attaque progressait lentement, principalement à partir des fermes voisines que l'ennemi ne voulait pas encore céder. Puis le Major Graf von Wengersky, qui avait toujours porté attention aux actions du courageux 78ème, essaya de les aider par une manœuvre (une attaque était hors de question dans la forêt densément occupée qui s'étendait au sud des fermes) : **de La Sinsonnière**, il fit avancer les pelotons du 1er et du 2ème escadron contournant les fermes dispersées de cet endroit. Le plan réussit. Les français, voyant leur retraite menacée, se retirèrent des fermes et disparurent en courant vers les bois situés au sud. Lorsque l'infanterie allemande eut atteint **La Sinsonnière**, les pelotons ont à nouveau rejoint le 4ème escadron. »³³

³³ Histoire du régiment n°9 des uhlands de Poméranie par O. Dreher.

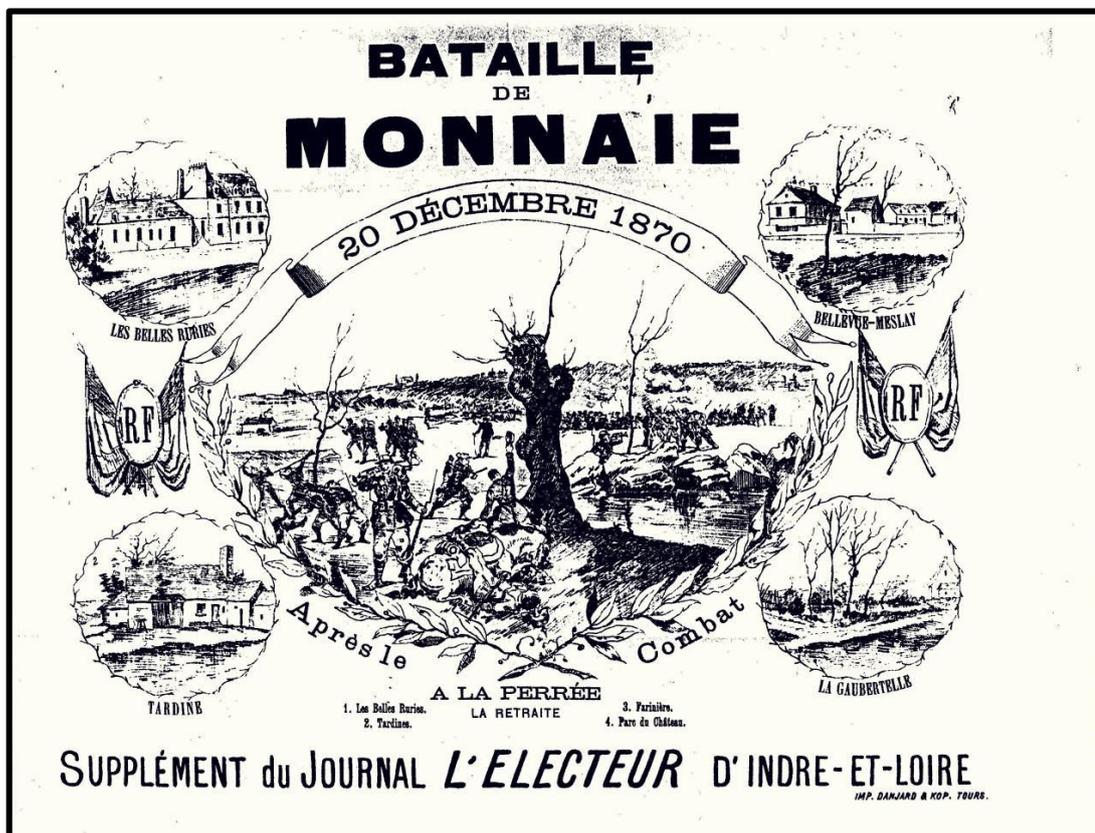
Les Mobilisés français battent en retraite

L'aile droite française est débordée, elle perd pied et bat en retraite, la désorganisation se propage vers le centre des lignes françaises, l'aile gauche résiste toujours. « *Bientôt le colonel Cléret se rend compte qu'il lui est impossible de déloger les Prussiens de leur position, d'autant plus que ces derniers commencent à recevoir des renforts de l'arrière. Il demande donc au général Pisani de faire sonner la retraite. Elle s'effectue dans un assez grand désordre, sous une pluie de balles. Les Allemands, sortis de leur position commencent à encercler les troupes françaises par les **Petites-Ruries** et **Tardines** d'une part, et la **Gaucherie** d'autre part.*

*Un certain nombre de Français sont tués ou blessés au cours de ce repli. Un mobilisé de Maine-et-Loire, séparé de ses camarades et protégé contre les balles prussiennes par une « truisse » (tronc d'un orme creux), est frappé d'une balle à la jambe, mais il continue à tirer contre l'ennemi. L'écorce vole sous les balles. De nouveau très grièvement blessé et se sachant perdu, il quitte l'arbre qui ne peut plus le défendre, regarde fixement l'ennemi qui s'avance, et tombe presque aussitôt, le corps criblé de balles. Les blessés sont évacués vers les ambulances des alentours, à **Meslay**, à **Bourdigal**, **la Vallée**, **les Belles Ruries**, **Château-Renault**...*



Figure 27. À Gaubertelle, la croix du souvenir. En arrière-plan on aperçoit le bois des Belles-Ruries dans lesquels les fantassins prussiens s'étaient retranchés. Pour les déloger il fallait franchir cet espace à découvert, ce qui se révéla impossible malgré le courage des mobilisés : beaucoup y laissèrent leur vie.



« Château Meslay » ; la première charge des uhlans.

Si le Sud de Monnaie, le Nord de la commune de Parçay, furent le théâtre du champ de bataille et de l'affrontement avec l'infanterie prussienne, la retraite des français ne fut pas de tout repos ; Ingo Fellrath s'appuyant sur les récits des soldats allemands en fait la synthèse³⁴. Ce qu'il nous rapporte est si proche des publications de La Frégeolière³⁵ qui participa au combat dans le cadre de la 2^{de} Légion de Maine et Loire que l'on peut s'y référer. Suivons le dans le déroulement de cette retraite : sachant que le secteur de Meslay fut au cœur des affrontements nous en donnons une carte tirée de la carte d'état-major de 1820-1866, donc proche de la configuration de l'époque.

L'historien du 9^e Uhlans raconte ; (voir fig.28)

« Suite aux progrès sur le flanc gauche, de notre infanterie couvrant la route de Tours, le 9^e de Uhlans poursuivit en direction de Vouvray ; mais cette route s'écartait de celle de Tours : la liaison devenait trop lâche ; le Major Graf von Wengersky décida, alors de partir au trot et de bifurquer au prochain carrefour pour rejoindre la route de Château Meslay. Cela permettait de se rapprocher, et d'exercer une pression psychologique sur l'aile droite de l'ennemi. Avec le premier peloton du 4^{ème} escadron à l'avant-garde, le régiment avait atteint le village [de l'Aistre des Duchamps] et se mit au pas pour se renseigner : on obtint rapidement les informations souhaitées. La route qu'ils suivaient croisait à angle droit la route de Tours au milieu du village [de Bellevue] ; plusieurs bataillons français, en masse serrée, au pas de course cherchaient à rejoindre Tours : une panique générale semblait y régner, aucun coup de feu n'avait été tiré sur le peloton, bien qu'il ne soit qu'à 30 pas.

Bien que le terrain ne soit pas approprié à une attaque, le Major Graf von Wengersky décida, et donna le signal de porter une charge violente, en restant sur la route afin de bousculer un ennemi en état de choc. Le Régiment partit au galop et se précipita en poussant des "hourrahs" sur des bataillons complètement surpris, qui, effrayés, ne pensaient même pas à se défendre et jetaient leurs armes. On avait coupé en deux une forte colonne en marche ; maintenant, il fallait décider si l'on devait prendre à gauche ou à droite. Sur la gauche, on voyait environ quatre bataillons retournant vers Tours, sur la droite, la colonne était plus clairsemée. Instinctivement, on prit donc cette dernière direction, coupant cette colonne de celle qui la précédait. L'ennemi retrouva ses esprits après cette bousculade, et commença alors à charger ses fusils. ».

Reynold de la Frégeolière raconte l'événement vu du côté français, les faits sont similaires et concordant, seule l'appréciation diffère :

« Tout à coup, vers 3 heures, 120 ou 130 uhlans s'élançèrent de l'Aistre des Duchamps (derrière le château de Meslay) où ils s'étaient embusqués, et débouchèrent sur la grande route. la situation devenait des plus critiques... ce fut le sang-froid et l'intrépidité du commandant de la Frégeolière qui sauvèrent la légion... Tandis que les autres bataillons, malgré les efforts de leurs commandants, secondés par le général Cléret et le Lieutenant-colonel en personne, se retiraient précipitamment vers Tours, il était parvenu en quelques instants, avec l'aide énergique de ses officiers, à arrêter trois de ses compagnies sur la grande

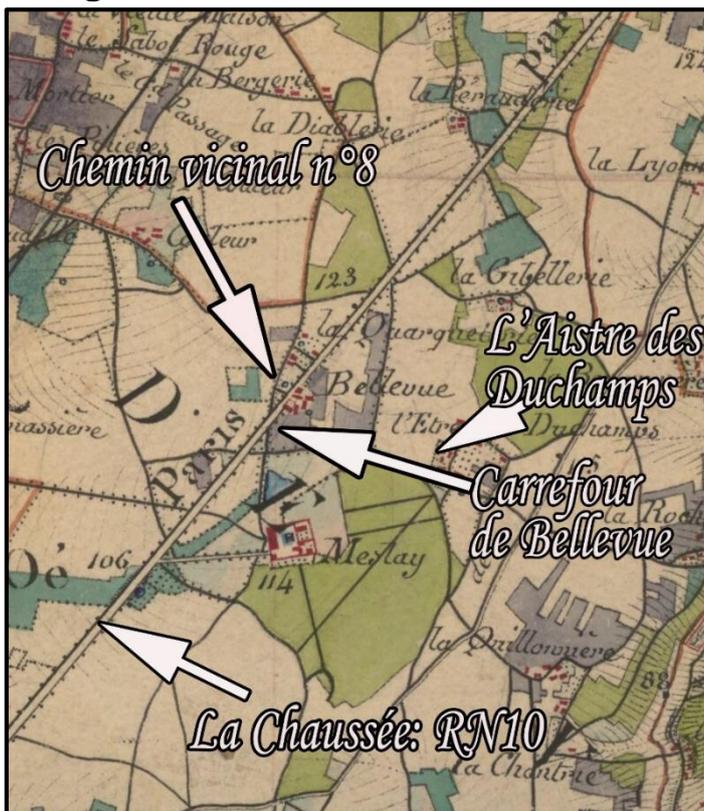


Figure 28. Les environs proches de Meslay. Les Uhlans arrivèrent du Nord, traversèrent l'Aistre des Duchamps pour rejoindre le carrefour de Bellevue afin de couper la retraite aux français ; là, il y eut affrontement et des victimes dans les deux camps.

³⁴ La Guerre 1870-1871 en Touraine. Un nouvel éclairage

³⁵ « Le Comte Bernard de la Frégeolière » publié à Angers en 1886 et « devant l'ennemi. Angers 1899 »

route, à l'embranchement de l'avenue du château de Meslay, point où elle cessait d'être balayer par les balles prussiennes : autour de ce noyau vinrent se regrouper une cinquantaine d'hommes. Surpris de trouver contre toute attente, une troupe organisée, qui leur barrait le passage, et accueillis par une vive fusillade, les uhlands renoncèrent à toute poursuite, ils tournèrent brusquement à droite et s'enfuirent à bride abattue vers Monnaie, laissant sur le terrain huit morts et cinq ou six blessés...)

René de Fougerolle³⁶ apporte quelques des détails sur ce qui s'est passé à Bellevue.

« Du côté Ouest de la route, à **Bellevue**, en face exactement du chemin de **L'Aître des Duchamps**, par lequel chargeaient les cavaliers prussiens, s'élève une petite maison, entre la route [RN10] et le chemin qui vient de la **Diablerie** (Nota : l'endroit s'appelait en réalité la **Carteterie ou Quarqueitrie**, voir figure 28 ; sur cette figure on peut voir cette maison). Le jardin de cette maison occupée en 1870 par un cantonnier, s'étend devant, dans l'angle formé par la jonction de la route et du chemin. Le chemin débouchait sur la route entre la haie du jardin et la haie du champ sur la droite. Le commandant Moreau se tenait à cheval auprès de cette dernière haie, lorsque parurent les prussiens sur la route.

Dans la maison du cantonnier, un Mobilisé de la 3^e Compagnie du 4^e Bataillon, Louis Gandon, mourant de soif buvait un verre de vin offert par le cantonnier, lorsqu'il est attiré à l'extérieur par les hourras des cavaliers prussiens... Il aperçoit un uhlan chargeant le commandant Moreau. Le danger était d'autant plus grand que le commandant Moreau s'était montré plus vaillant soldat d'infanterie qu'habile écuyer. D'une balle bien dirigée à vingt pas, Gandon, qui est un excellent tireur, abat le uhlan ; mais pendant qu'il recharge son fusil, un deuxième uhlan aborde le commandant Moreau, renverse son cheval d'un coup de lance dans le poitrail, et le blesse grièvement d'un coup de la hampe de sa lance, le commandant quoiqu'engagé sous son cheval, put d'un coup de revolver se débarrasser de son adversaire ... ».

Nota ; Le recensement de 1872 nous confirme que cette maison est habitée par le cantonnier René Ferrand (54 ans né à Monnaie), son épouse Marie Leduc (48 ans née à Monnaie), leur fille Eugénie (15



Figure 29. Le calvaire de Bellevue-Meslay ; calvaire dressé au voisinage du lieu des combats du 20 décembre 1870, peut-être en souvenir des nombreuses victimes des deux camps, il date des années 1880. Depuis, le carrefour a été totalement transformé par élargissement de la RN10, mise en place d'un rond-point, modification des voies, suppression du chemin vicinal n° 8 et des constructions de la Carqueterie en vis-à-vis de la ferme de Bellevue.

³⁶ Source « devant l'ennemi, souvenirs d'un bataillon de mobilisés de Maine-et-Loire 2^e légion, 4^e bataillon » de René de Fougerolle.



Figure 31. « Château Meslay » vu des environs du carrefour de Bellevue



Figure 32 : **Anton Albrecht Friedrich Wilhelm Von Maltzahn**, de Cummerow, ville proche de Demmin en Poméranie, Sous-Lieutenant au 2^e rég. de Uhlans #9 de Poméranie, fut gravement blessé par une balle dans la jambe gauche lors de la bataille de Château Meslay le 20 décembre 1870. Il mourut de ses blessures le 1^{er} février 1871 à l'hôpital de Blois titulaire de la Croix de fer 2^e classe.



Figure 30 : **Magnus Joachim Von Bilow**, de Gülzow, canton de Grimmen, Sergent. Au 2^e Rég. de Uhlans #9 de Poméranie, fut tué par une balle dans la tête et une balle dans la cuisse droite lors de la bataille près de Château Meslay le 20 décembre 1870.

ans). C'est probablement lui qui enterra deux prussiens le long du chemin vicinal #8, soldats dont les

dépouilles seront transférées au cimetière de Parçay-Meslay. (Voir : *Lettre du Maire de Parçay, Mr Serrault au préfet du 27 mai 1874. « Sur les cinq Allemands qui sont enterrés sur la commune de Parçay-Meslay, deux se trouvent dans la même fosse, sur le bord du chemin vicinal n°8 de Rochecorbon à Nouzilly au hameau de Bellevue*)

Ces deux prussiens étant probablement ceux décrits dans l'affrontement précédent. Pierre Kilbourg (archives La Frégeolière) confirme l'incident précédent « *A la vue des cavaliers nos soldats s'écartent, franchissent la haie en laissant passer la charge qui ne nous fait aucun mal. Seuls Messieurs Blavier et Moreau, chefs de bataillon, sont blessés par des uhlands tués tous deux par des hommes qui entouraient ces officiers supérieurs* » Mais il y eut d'autres pertes dans les deux camps si bien que les Prussiens appelèrent ces combats, en reconnaissance du nombre de Uhlans abattus ; **la bataille de Château Meslay** alors qu'en France on chercha à minimiser cette journée. A l'inverse, les prussiens victorieux cherchèrent à glorifier leurs héros, et ne minimisèrent pas leurs pertes reconnaissant que la naissance du nouveau Reich allemand a été sanglante. D'ailleurs le régiment de **Uhlans n°9 reconnu avoir eu des pertes lors de ce premier accrochage** :

« Après avoir dépassé la colonne ennemie, le Régiment s'est rapidement regroupé, non pas au son du clairon, mais sur signal, et ont pu compter nos pertes. Il manquait l'adjutant du Régiment, le lieutenant von Malzahn³⁷, qui, blessé à la jambe, mourut 6 semaines plus tard à l'hôpital de Blois. Sont tombés le vice-gendarme von Bilow³⁸, le volontaire d'un an Rossow et trois Uhlans ; quatre Uhlans ont été blessés. Toutes les pertes n'ont touché que la tête du peloton ; tous les pelotons qui suivaient n'ont pas eu de victimes, montrant le manque de précision des tirs français »³⁹

On est en droit de penser que cet accrochage et les victimes qui tombèrent à cet endroit justifiaient quelques années plus tard, l'érection d'un calvaire en mémoire de l'événement (voir fig.29), il n'existe pas de preuve formelle liant la mise en place de ce calvaire et sa croix avec le 20 décembre 1870, mais quelques parcellons gardent la mémoire de cette journée, et, sans que l'on puisse détecter ce qui repose sur la vérité ou la légende précisent que la fosse de Montmort, à une centaine de mètres du carrefour, au bord de la RN10, engloutit quelques combattants. Par contre la RN10 fut élargie dès 1880, modifiant le carrefour, le chemin vicinal 08 condamné et supprimé, la **Carqueterie** désertée, la maison du cantonnier rasée... La création du rond-point de Bellevue finit par défigurer le carrefour. On peut, comprendre que le fait que cette journée soit



Figure 33 Uhlman

considérée comme une défaite a motivé l'oubli de ces événements. En Allemagne c'est l'inverse.

Chizay ; le pire jour de l'existence du 9^e Uhlman de Poméranie ; la seconde charge des Uhlans.

Récit de O.Breher, historien du 9^e Uhlman ;

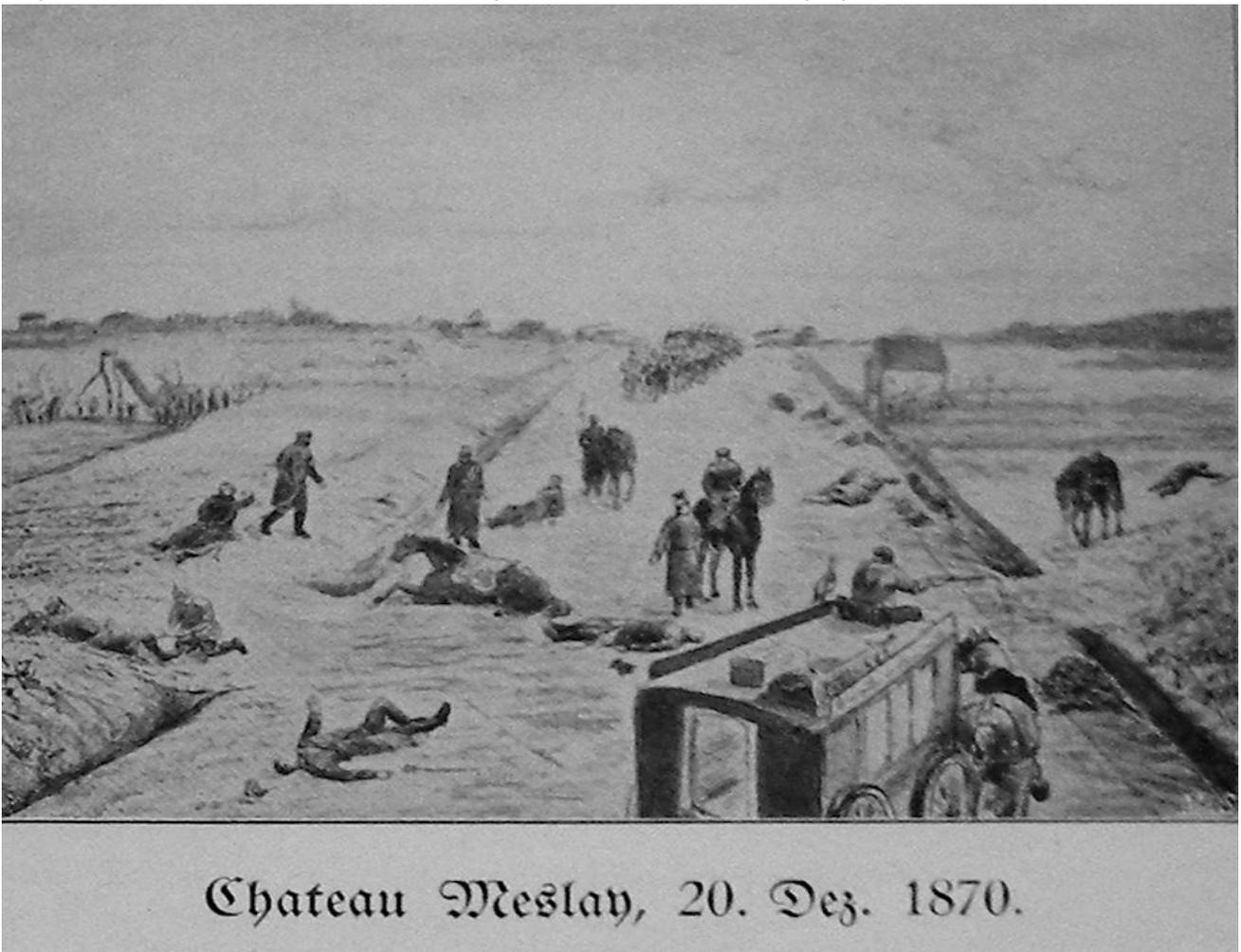
³⁷ Voir annexe « Maltzahn »

³⁸ Voir annexe « von Bilow »

³⁹ Texte de Dehrer dans sa histoire sur le Uhlans n°9

« À la suite de l'attaque précédente le régiment de Uhlans avait fait beaucoup de prisonniers blessés ou non, car craignant une répétition de l'attaque, beaucoup se cachaient derrière des maisons et des haies. Mais, après une pause d'une demi-heure, le Régiment n°9 reçut l'ordre de poursuivre l'ennemi en retraite.

Pendant ce temps, le 78^e [d'infanterie] avait continué sa poursuite de l'ennemi, mais comme l'ennemi avait pris une avance considérable, il lui fallait couvrir une large distance pour pouvoir reprendre le contact. Immédiatement au nord du village de Notre-Dame d'Oé, l'ennemi avait de nouveau pris une position d'où le comte von Wengersky décida de le chasser. Le sol détrem্পé à côté de la route interdisait toute course rapide ; par ailleurs, l'infanterie française semblait être si atteinte moralement par cette première charge menée trois de front, ce que confirmaient de nombreux prisonniers, il sembla préférable de renouveler l'opération avec la même formation. A 500 pas de l'ennemi, on sonna « **au galop !** », mais la sonnerie ne fut pas vraiment entendue et les escadrons se lancèrent progressivement créant une espace entre chacun d'eux. L'ennemi avait positionné des groupes d'infanterie de chaque côté de la route, l'escadron de tête fut accueilli par un feu nourri des français, l'obligeant à faire demi-tour, mais laissant sur la route de nombreux chevaux morts ; l'escadron suivant arriva ; les français dirigèrent leur feu sur lui et, gêné dans sa manœuvre par les cadavres des chevaux, il ne put continuer et bientôt dut faire volteface ; environ trois escadrons de notre cavalerie cherchèrent à forcer le passage. Les tirs meurtriers provoquèrent un entassement de cadavres de chevaux et bloquèrent la tête du 4^e escadron positionné en queue ; il dut faire marche arrière car il ne pouvait aller plus loin, le capitaine von Broich rassembla alors les restes hétéroclites du régiment sous le feu d'une batterie ennemie positionnée à l'ouest de Notre-Dame et qui couvrait la retraite de sa propre infanterie »



Chateau Meslay, 20. Dez. 1870.

Figure 34. Un des combattants prussiens reproduisit la vision qu'il avait gardée des échanges sur la grande route de Tours. Les lieux sont difficilement identifiables ; on peut penser que la maison représente Bellevue : au loin le 78^e d'infanterie arrive de Monnaie. L'auteur a voulu souligner les cadavres jonchant la chaussée et les fossés.

Le même événement est raconté par Reynold de la Frégeolière.

« Après la charge des uhlans à **Bellevue**, la 2^e légion poursuivit sa retraite à la suite de la 3^e. les officiers rétablissaient un peu d'ordre, mais le 2^e bataillon était le seul qui fût à peu près reformé ; il fermait la marche et sa 4^e compagnie, sous les ordres du capitaine Bonnafé, poussait devant elle environ 150 trainards. Vers 3h1/2 un caporal de cette compagnie cria tout à coup : « **les uhlans ! les uhlans !** ». C'était un demi escadron de 75 hommes qui n'était plus qu'à 400 mètres et chargeait la colonne à toute allure ; l'autre moitié de l'escadron s'était arrêté à 500 ou 600 mètres : enfin à 200 mètres en arrière on apercevait très distinctement une réserve de cavalerie⁴⁰, probablement un escadron, son chef en tête. L'ennemi comptait balayer la route et écraser les mobilisés dans la gorge qu'elle formait en ce point, où elle était encaissée d'environ 2.5m. Si l'ennemi parvenait à passer le 2^e bataillon, il ne rencontrerait devant lui, comme force organisée, qu'un escadron de chasseurs d'Afrique qui escortait la batterie d'artillerie : il était trop réduit en nombre pour présenter une résistance sérieuse ; d'ailleurs une première charge aurait été suivie d'une seconde, puis une troisième : une véritable boucherie. Le 2^e bataillon de Maine et Loire, sauva la situation, son chef commanda immédiatement : « **À droite et à gauche, ouvrez vos rangs** ». Les mobilisés gravirent de chaque côté, les talus. À peine nos hommes étaient-ils sur les crêtes, à l'abri de la charge, que les uhlans passèrent comme un ouragan, par quatre de front, le chef d'escadron en tête... Pris entre deux feux, les prussiens furent anéantis jusqu'au dernier en moins d'une minute ; à l'endroit où étaient tombés leurs premiers rangs, les cadavres formaient une véritable barricade s'élevant jusqu'à hauteur de l'encaissement. Malheureusement, quelques balles françaises s'égarèrent dans nos propres rangs et nous tuèrent dix ou douze hommes, le lieutenant Grénouilleau entre autres ». Deux douzaine de Uhlans parvinrent à franchir le barrage dressé par les Mobilisés : deux furent tués un peu plus loin, 10 blessés, les autres faits prisonniers

Le volontaire Julius Hügelmeyer⁴¹ du 9^e régiment de dragons dont deux régiments avaient failli subir le même sort, avait assisté de loin au massacre, reconnaissant que seuls 26 uhlans en échappèrent. Il



Figure 35. Cette photo publiée par le Musée du 2. Régiment Nr 9 des uhlans de Poméranie, régiment engagé dans la bataille de Meslay rappelle le croquis fait le 20 décembre 1870 et reproduit figure 77.

rencontra 4 ans plus tard un ancien lieutenant des Uhlans, survivant de cette charge meurtrière. Malgré leur amitié ils avaient du mal à évoquer ce terrible incident « *L'attaque a dû être trop terrifiante !* » concluait Hügelmeyer.

Le médecin, Ernest Below⁴² du 9^e régiment de dragon, arrivant sur le lieu du massacre, confirme ce sentiment :

« ... L'après-midi du 20 décembre, on nous

avait envoyés à l'avant pour poursuivre l'ennemi qui se retirait lentement vers le faubourg de Tours sans

⁴⁰ Il s'agit du 9^e régiment de Dragons ce que confirme Julius Hügelmeyer.

⁴¹ Julius Hügelmeyer "Im Felzuge-1870/71- Feldzugerrinerungen und Selbsterlebtes"

⁴² Ernest Below „Lehmupp!“Beichte eines Schwadrons – Arztes von 1870/71“ Berlin 1896. Cité par Ingo Fellrath

opposer une grande résistance. Lorsque nous arrivâmes à un coude de la route où une percé d'un petit tertre formait un genre de chemin creux avec des pentes raides, nous vîmes tout un escadron de uhlands étalé des deux côtés de la chaussée. Ils avaient chargé un détachement de zouaves (il s'agit plutôt des mobilisés de Maine et Loire). Ces derniers s'étaient sauvés en grimpant le talus à droite et à gauche, d'où, à bout portant, ils abattaient les uhlands incapables de les suivre à cheval. On pouvait imaginer le cavalier recevant une balle mortelle alors qu'il brandissait sa lance pour atteindre le bord supérieur du talus mais était finalement tombé de cheval contre le terreplein. Il gisait, tel son cheval, en bas, dans le fossé où son cadavre avait roulé. L'endroit était couvert d'une centaine de morts et de blessés graves. Je dus y travailler toute la nuit sous la pluie... Le sang et la cervelle de certains avaient jailli sous les coups de crosse, d'autres qui agonissaient portaient les marques de coups de talon au visage ».

Français tués par « des tirs amis »

Les coups de feu tirés par les français positionnés aux sommets des talus et ciblant les prussiens vont s'entrecroiser et atteindre ceux d'en face, sur le versant opposé ; une dizaine de soldats français seront tués par les balles perdues de leurs compatriotes. Théophile Grénoilleau fut de ceux-là. Il était du village de Montrevault (Maine-et-Loire) où il était né le 30 décembre 1840, Ce 20 décembre était la fête de son St patron : saint Théophile.

« Ne crains rien, écrivait-il en partant de Saumur à sa mère qu'il a laissée inconsolable, ne crains rien pour moi : j'ai une petite retraite ; on me trouvera toujours sur le chemin de l'honneur et de la vertu. ».⁴³ Son corps repose dans le cimetière de Saint-Symphorien, auprès des autres français tombés au même endroit.

Où exactement se déroula cet affrontement ?

Monseigneur Chevalier positionne l'incident entre la Petite-Arche et la ferme Chizay, mais très vite on résumera, à tort, cette position à la seule Petite-Arche. Aujourd'hui on a tendance à assimiler la

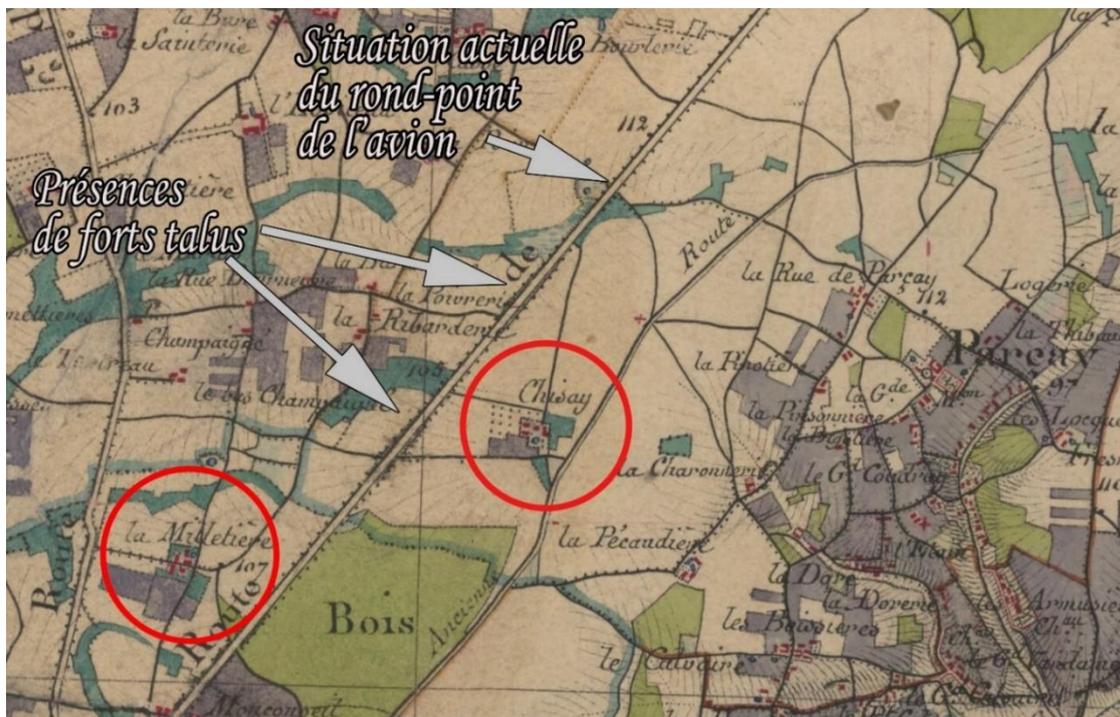


Figure 36. Fraction de la carte d'état-major au 1/20.000^e au Nord de Tours. Y est représentée la section de RN10 au voisinage de Parçay-Meslay. La ferme de Chizay (ici Chizay) ainsi que la Milletière sont soulignées d'un cercle rouge. On peut observer la présence sur la RN10 de deux zones avec des talus ; on les a repérés par des flèches. C'est, probablement à ces endroits sur la commune de Parçay, que les soldats de Maine et Loire ont accueilli les uhlands et les ont abattus. Noter que la Milletière, sur la commune de Saint-Symphorien (Tours) est en limite de Parçay-Meslay. (Limites communales en pointillés)

⁴³ « Patriotisme du clergé catholique et des ordres religieux pendant la guerre 1870/71 » par H.R. Blandeau

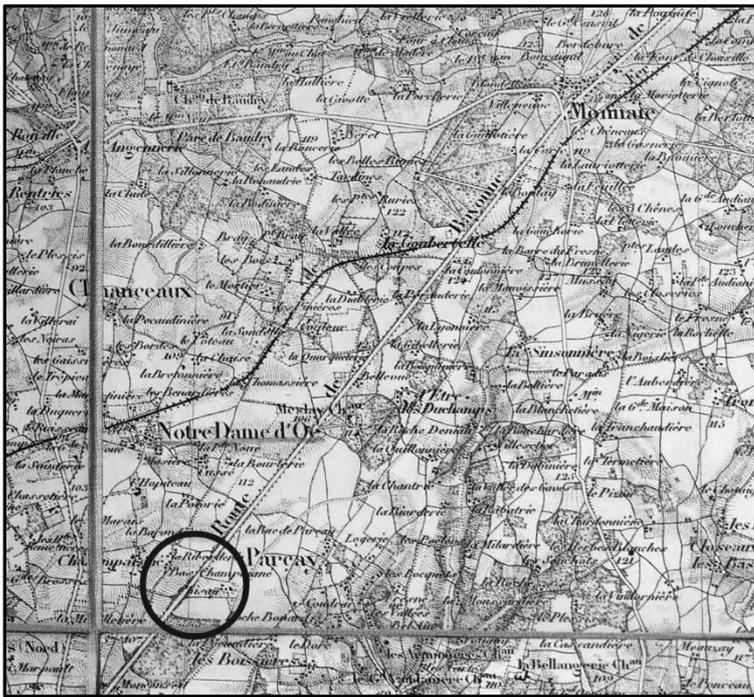


Figure 37. Cette carte d'état-major Carré n°107, permet de reconnaître « la gorge » sur la grande route où les uhlands se firent massacrer. (Source : Archives Frégeolière)

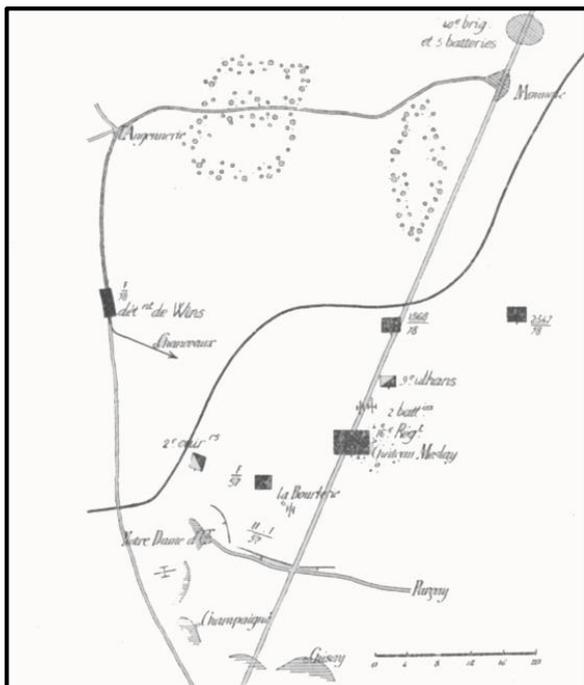


Figure 38. Carte établie à partir des comptes rendus du grand état-major prussien donnant les positions en fin des combats (source Revue d'Infanterie N° 289)

« Petite Arche » à l'espace occupé par « Auchan Petite Arche ». En 1870, la « **Petite Arche** » ou « **l'Arche des Noyers** » identifiait un hameau⁴⁴ de Saint-Symphorien situé au sud de l'embranchement entre la RN10 et la route de Langennerie. Cet endroit marquait l'entrée dans le faubourg de Saint-Symphorien, donc la fin des combats. La route était probablement bordée de noyers formant une arche de verdure. Mais les récits des participants sont suffisamment précis pour identifier exactement le lieu de l'affrontement « *entre Chizay et la petite Arche* ». La carte d'état-major au 20.000^e apporte une première réponse. Une fraction est reproduite dans la figure qui suit. On peut constater, qu'en face de la ferme de Chizay, parfaitement indiquée, on trouve sur la Nationale 10 (aujourd'hui RD910) la présence de deux portions avec un encaissement de la chaussée. C'est ici que les Mobiles, sur le sommet des talus fusillèrent les cavaliers uhlands. Notez que

nous ne sommes pas loin de la ferme de la Milletière qui est aussi citée par Fougerolle (elle est indiquée sur la carte). Lorsqu'on veut reconnaître le site aujourd'hui, l'opération est délicate car l'environnement a été transformé au cours des ans⁴⁵. ... Par contre Tessié de la Motte, dans un courrier du 14 juillet 1883, recommandait de se référer à la carte de l'État-major, Carré n°107 (1 janvier 1852), Tours, elle est plus précise et elle indique les dénivellations par les courbes de niveau du sol. La fraction nous concernant est reproduite figure 37. Effectivement le lieu décrit par Miltiade et les chroniqueurs prussiens est identifiable et se positionne à côté de Chizay et avec un peu d'attention on peut aujourd'hui le reconnaître. Mieux, le capitaine Pierre Kilbourg, dans un courrier à Reynold de la Frégeolière donne quelques détails qui confirment que l'accrochage se passa à cet endroit. Le grand Etat Major confirme (fig.38) que les prussiens ne vont pas dépasser Chizay.

Le carrefour de la Petite Arche (aujourd'hui carrefour de la Marne) n'est qu'à quelques centaines de mètres ainsi que la Milletière que certains évoquent⁴⁶. Ces endroits sont d'importance car ils se situent sur Saint-Symphorien, commune considérée depuis longtemps comme un

faubourg de la ville de Tours. A l'inverse, Parçay-Meslay n'avait en 1870 qu'environ 500 habitants

⁴⁴ 90 habitants selon Carré de Busserolle « *Mémoires de la Société archéologique de Touraine : Série in-80, Volume 27* »

⁴⁵ D'abord par un premier élargissement de la chaussée vers 1880, la création du camp d'aviation dès 1916, son agrandissement en 1940 et les décennies suivantes, par la mise en quatre voies de ce secteur, le détournement de la RN 10 pour éviter de traverser la base, l'implantation du rond-point de l'avion

⁴⁶ René de Fougerolle « *devant l'ennemi. Angers 1899* »

dispersés sur un territoire important ; la retraite des combattants évite le village, et il est surprenant de constater que les registres de la mairie, ne contiennent aucun commentaire ni signalement sur cette fin d'année 1870, comme si la guerre n'avait pas eu lieu et que rien ne s'était passé dans la commune, alors que l'on sait de sources allemandes, que plusieurs régiments prirent leur quartiers, le 20 décembre, à Bellevue, Parçay ou Meslay (dont la cave fut pillée). V.R.Aubin dans son ouvrage sur la guerre de 1870 rapporte l'épisode suivant, probablement survenu le 19 décembre ; « *des éclaireurs prussiens arrêtaient du côté de Parçay-Meslay un facteur qui faisait sa tournée et s'emparent de trois journaux qu'il portait dans sa boîte. Ce brave et modeste fonctionnaire, ayant vu venir les ennemis, avait caché dans un fossé toutes ses lettres qu'il put reprendre quand il fut remis en liberté quelques instants après* ». De même Arthur Viot dans son journal personnel de la guerre 1870 écrit : « *A Villesétier chez Mme Desmars, cent hommes à loger plus le Colonel et ses officiers. Après le dîner le Colonel déclare à Mme Desmars « **C'est une triste chose que cette guerre, mais vous verrez plus tard que c'est pour votre bien !** ». Ce même colonel interdit qu'on donne du vin blanc à ses hommes, il connaît les dangers du Vouvray !!!* ».

Fin des combats

Vers 5 heures du soir, ce qui reste des troupes françaises se présente au pont de Tours, où l'émotion est à son comble car les troupes descendent la Tranchée en masses confuses. Le général Pisani donne l'ordre de les diriger sur Langeais où elles n'arrivent qu'à 11 heures le soir, harassées et le ventre vide, avant de se replier sur Angers dans les jours qui suivent. La capitale tourangelle se trouve donc abandonnée, sans défense possible alors que l'ennemi est aux portes de la ville. On s'attend au pire...

Certains commentaires⁴⁷ prussiens sur cette journée sont sans pitié pour les français et font preuve de l'arrogance injustifiée des vainqueurs. « *Dans cette attaque au lourdes pertes, le Régiment [de Uhlans] avait affronté à deux reprises un ennemi très supérieur⁴⁸ en nombre et, malgré le désastre de la seconde charge, l'avait obligé à se replier le plus rapidement possible : car, comme en témoignèrent plus tard les prisonniers du Régiment, non seulement il évacua Tours, mais encore le soir et pendant la nuit, il se replia 20 kilomètres plus loin⁴⁹, dans la crainte constante d'être à nouveau attaqué par les "Terribles Uhlans"⁵⁰.*

Sur ordre du général Voigts-Rhetz, le régiment, après avoir récupéré ses blessés, fut ramené à Monnaie, où il resta la nuit suivante.

Un peloton du 3^{ème} escadron avait détruit conformément à l'ordre reçu la voie de chemin de fer de Notre Dame d'Oé : lorsque ce dernier ainsi qu'un peloton envoyé à Beaumont revinrent à Cerelles, ils trouvèrent ce lieu occupé par les français : prenant en compte la supériorité de l'ennemi, le détachement dut battre en retraite. On contourna l'obstacle : le volontaire Wengelsdorff, qui s'était aventuré trop près de la forêt, perdit son cheval au cours de cette opération et fut fait prisonnier.

En raison de la mort ou des blessures de nombreux officiers, une réorganisation (allemande) devint nécessaire. Le commandant de cavalerie von Broich prit le commandement du Régiment, le Premier Lieutenant von Seckendorff démissionna de son poste d'officier d'ordonnance de la 1^{ère} Division de Cavalerie et prit le commandement du 1^{er} escadron, le lieutenant v. Krause celui du 2^{ème} escadron, et le lieutenant von Endevort celui du 4^{ème} escadron. Le lieutenant von Dittmar devint adjudant de Régiment. »

Les pertes du Régiment N°9 de uhlands de Poméranie en ce 20 décembre 1870

Tout d'abord ce combat est enregistré comme étant le « combat de « **Château Meslay** » considéré comme le jour le plus sanglant de la vie de ce régiment. Les morts, blessés, disparus sont comptabilisés et identifiés que ce soient pour les hommes comme les chevaux. En résumé, on dénombra :

⁴⁷ Oskar Dreher

⁴⁸ Ce qui est faux ; les forces allemandes étaient trois fois plus importantes

⁴⁹ Vers Langeais

⁵⁰ En français dans le texte

- Tués 28 hommes dont les officiers aux commandes des 4 escadrons
- Blessés 18 hommes dont le commandant du régiment ; le Comte von Wengersky
- Disparu 1 homme
- En plus 25 avaient franchi le barrage, dont un officier ; deux furent tués, 10 blessés, les autres faits prisonniers.
- Le régiment enregistra ce jour des pertes atteignant le quart de ses effectifs (240), et avec, chose inhabituelle, combat avec plus de morts que de blessés, soit :
 - o 9 officiers
 - o 51 hommes
 - o 72 chevaux

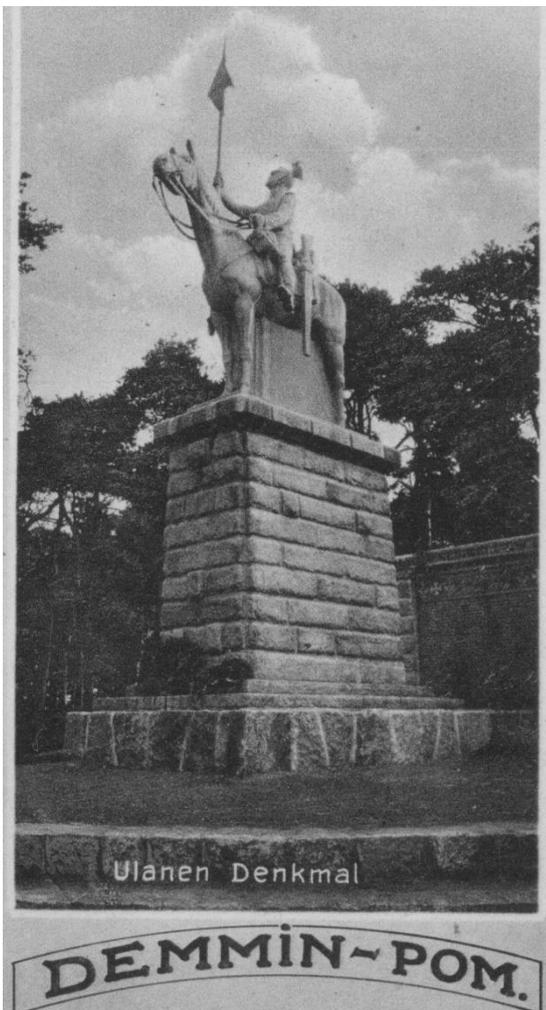
Les uhlands tués furent enterrés sur le lieu du combat à l'exception de quelques officiers qui furent rapatriés.

A monnaie ; les préoccupations du Médecin d'État-Major prussien, Carl Richter !

Le Médecin Carl Richter apporte, au milieu de ces militaires, une touche d'humanité ; cela transpire dans son récit qui laisse percevoir ses angoisses et ses craintes ; il est plus à l'aise pour décrire la nature qui l'entoure et qui l'inspire que les manœuvres sur un champ de bataille. Suivons-le :

« Le Général-Médecin nous avait quitté à Vendôme pour retourner à Blois⁵¹. Si bien que dut m'occuper du service des blessés : je devais prendre en charge ce qui se passait sur la ligne de front pour l'ensemble des troupes : il fallait que les soins soient apportés à nos chers blessés par l'équipe médicale qui avait dû s'installer, à l'écart de la route, au château de Bellevue⁵².

Alors que les français reculaient de toutes leurs positions et que nos troupes progressaient, je me dépêchais de revenir à Monnaie pour faire mon compte rendu au commandant général ; le soleil était, alors, sur le point de se coucher. J'informais le chef de l'état-major, le Lieutenant Von Caprivi que nous n'avions que 18 blessés gravement touchés et que ceux-ci devaient être transportés à Blois par convoi sanitaire, mais je restais étonné que ce dernier, malgré cette nouvelle plutôt encourageante que je venais de lui transmettre, ne se réjouisse pas et restait pensif et quelque peu contrarié. Il y a quelques minutes, il venait d'apprendre que les français s'étaient positionnés à environ un demi Mile de Monnaie, et qu'à cause d'un sol aussi meuble et détrempé par la pluie, l'infanterie comme l'artillerie allemande n'avaient pu déclencher une violente attaque. Ce fut à ce moment que les Uhlans du 9^e régiment, à l'incomparable bravoure, divisés en quatre groupes passèrent à l'attaque sur la route principale malgré les tirs croisés de l'infanterie ennemie positionnée dans les fossés mais aussi dans les champs au sol trop meuble où les chevaux s'enfonçaient profondément et le long du village⁵³ dont les abords étaient occupés par l'ennemi. En tête de son régiment, le



au 9^e : de Demmin, ce monument fut détruit et dispersé par les russes en 1945

commandant accompagné de ses auxiliaires, de son trompette, puis, derrière, en ligne, les officiers du

⁵¹ Les prussiens utilisent l'hôpital de Blois comme centre médical pour leurs blessés

⁵² Il n'y a pas confusion, avec les Belles-Ruriers où fut installée l'ambulance, il semble, comme la suite le montrera, que les prussiens vont récupérer l'ambulance installée par les français lors de leur montée vers Monnaie, elle se trouvait à proximité des derniers échanges meurtriers

⁵³ Il s'agit manifestement de Bellevue.

régiment, eux même suivis par les escadrons, tous de courageux cavaliers tentaient difficilement de progresser ; ils se précipitèrent vers le village sans prendre en compte l'effroyable fusillade des français retranchés derrière les murs et les haies. Nous apprenions un peu plus tard la terrible nouvelle : le commandant⁵⁴ du régiment, horriblement touché se trouvait parmi les blessés. Avec son cheval il s'était approché sans être blessé, (par contre son uniforme comme son casque montraient une foule de trous ronds, témoignant de la puissance de la pluie de balles qu'il avait franchie). En voulant traverser une haie son cheval s'écroula, et lui-même passant par-dessus tête atterri en vol plané au milieu des fantassins français. Ces derniers l'accueillirent à coup de crosse ; il en perdit conscience. Parmi les officiers des premiers et second escadron, peu auraient pu franchir l'endroit et subir un sort similaire, les autres auraient été abattus bien avant. Pas un seul n'aurait pu sauter par-dessus le mur ou la haie en imaginant qu'ils n'aient pas été précédemment abattus par les balles françaises, ou que leurs chevaux se soient pas écrasés contre ces obstacles. Les escadrons [français] attaquant sur la chaussée auraient eu des pertes sévères et avaient dû venir se mettre à l'abri dans le village⁵⁵, que les Uhlans, sans réelle opposition, avaient fini par prendre. Un dernier escadron intervenant dans les champs avait pu repousser les français positionnés derrière les haies en les prenant de dos et de côté.

Il y eut dans cette attaque du 9^e régiment de Uhlans 20 à 30 tués et plus de 40 blessés dont 10 officiers et un aspirant. »

Nota ; Manifestement, ce que rapporte Carl Richter de la façon dont les déboires des uhlands se sont passés, est différent des autres récits et semble mélanger ce qui s'était produit à Bellevue et Chizay, cela peut être imputable à ce que venait de rapporter l'informateur à Caprivi . Sauf le nombre de blessés et de tués semblent conformes. Mais continuons son récit :

« Je reçus l'ordre du Lieutenant Caprivi de m'occuper moi-même des blessés, m'indiquant le Château des **Belles-Ruries**, situé dans une vaste forêt, d'y loger les blessés et d'y aménager le détachement sanitaire à côté du corps d'artillerie de réserve. Encore une fois le disque d'or du soleil couchant brillait entre les nuages noirs, bordés de jaune d'or alors que je dirigeais mon cheval bai, fatigué, à la recherche du champ de bataille situé à un demi mile devant nous. Pour autant que j'observais autour de moi dans l'obscurité grandissante, nulle part on ne voyait trace du lieu des combats

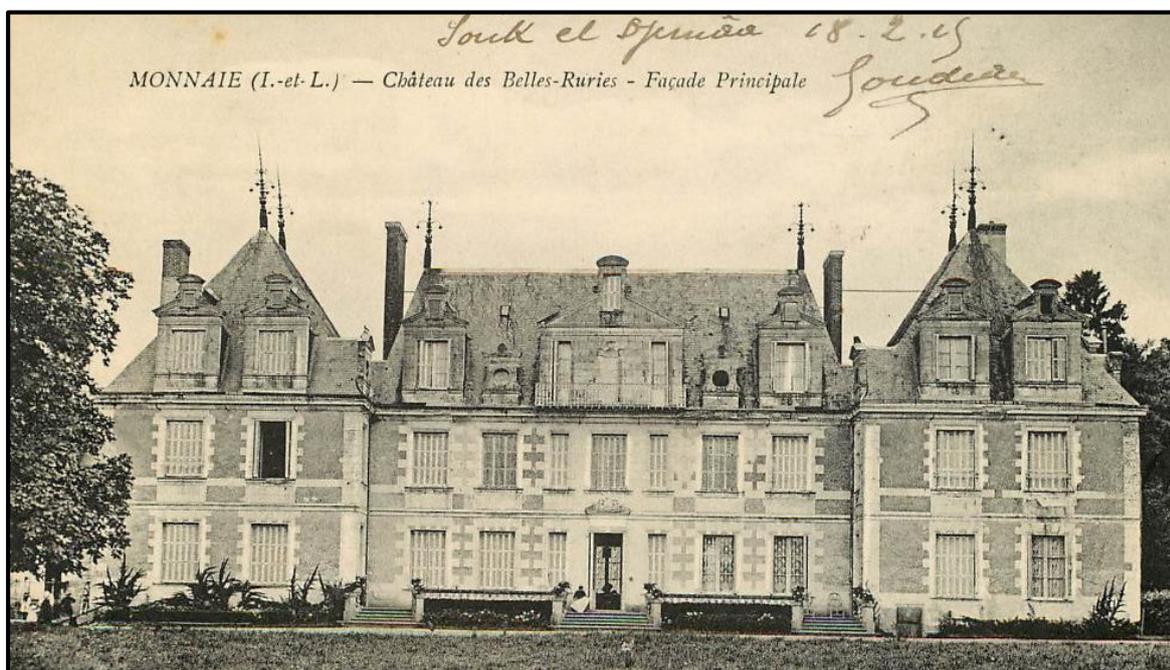


Figure 40. Le château des Belles-Ruries

qui dans l'après-midi avaient été très violents, nos lampes-tempête ne permettaient de distinguer quoi

⁵⁴ Le Major Graf Hugo Wengersky

⁵⁵ Il s'agit probablement de Bellevue

que ce soit. Morne, vide et calme, seul, l'environnement des bois, des collines, qui, ici et là, laissaient filtrer des éclats de lumière venant des maisons habitées. Seul, le bruissement du vent soufflant à nouveau dans la froide cime des arbres bordant la chaussée et le ruissellement de la pluie tombant à nouveau rompaient ici un silence hostile dans un lieu où il avait peu de temps avaient résonné les coups de feu et où le bruit de la bataille avait tué.

Dans l'obscurité, avec peine, je reconnaissais mon chemin, qui conduisait à travers l'épaisse forêt vers ce lieu à un kilomètre (1/2 Mile) aux Belles-Ruries. Je chevauchais plus profondément dans la forêt, ce qui augmentait l'obscurité, suivant le chemin dont le revêtement légèrement recouvert de feuilles était resté dur et ferme ; au-dessus certaines branches portaient encore leur ancien feuillage et formaient une voute à travers laquelle on pouvait distinguer de petits morceaux d'un ciel gris et pluvieux. Doucement monta, de loin, le bruissement du vent à travers le silence solennel de la forêt, suivi de celui des grosses gouttes d'eau, qui, tombant des rameaux frappaient le sol ou le bruissement d'un oiseau ou d'un petit animal dans les feuilles mortes. Le revolver chargé dans la poche, les mains maintenant les rênes tendues pour guider le cheval, je chevauchais à petit trot par ce soir sinistre, œil et oreille à l'affût, attentif, m'assurant de garder la bonne direction me référant au reflet terne sur la route comme au bruit sec des sabots : je m'enfonçais plus profondément dans la forêt. Brusquement mon cheval stoppa, hennit bruyamment, hocha sa tête dressée de droite à gauche, les narines largement dilatées. Regardant autour de moi, j'aperçus, juste à l'avant, entre le tronc des arbres la lueur d'une lumière, je m'approchais pour distinguer à 150, 200 pas devant moi, sur le chemin l'éclat d'une lanterne. Je saisis mon revolver, poussais mon cheval vers l'avant et à ce moment résonna un « Qui va là ? » qui m'était adressé. Le message en allemand transforma immédiatement ma tension et mon excitation en un paisible réconfort et je constatais que je me trouvais en présence de deux membres du détachement sanitaire appartenant au château. La rencontre à cet endroit m'était doublement agréable, car ici se croisaient trois chemins et je ne m'étais pas égaré. 10 minutes plus tard, salué amicalement par les collègues du détachement, j'atteignais la cour du Château où seul, l'intendant des lieux résidait.



Figure 41 Embranchement des trois chemins dans le bois des belles-Ruries, probablement là, où Carl Richter rejoignit ses acolytes, « avec la boue et la saleté au-dessus des chevilles ».

Avec la boue et la saleté au-dessus des chevilles, nous nous sommes approchés des bâtiments et sommes entrés dans l'unique pièce des communs pour y recevoir les blessés qu'on attendait ; il n'y avait qu'un ameublement simple et de peu de valeur. Les préparatifs étaient terminés depuis longtemps sans qu'on ait vu un seul blessé. Après avoir tout préparé pour recevoir les malades, nous étions disposés à prendre en commun, une petite collation, car depuis le petit déjeuner-café chez mes chers hôtes de Château-Renault je n'avais, de tout le jour mangé que très peu, ni rien bu, c'est alors que venant de la cour on entendit des bruits de sabots de chevaux et un sourd tremblement du sol comme si une troupe importante s'approchait. Lorsque nous regardâmes par le fenêtre, nous constatâmes qu'un régiment franchissait le portail d'accès, précédé par l'état-major d'un régiment d'infanterie et suivi d'une longue et sombre cohorte... C'était les 3 bataillons du régiments N°57 de Westphalie qui étaient suivis de peu par le 1^{er} bataillon du 78^e régiment de Frise Orientale : ils souhaitaient tous s'installer dans ce

grand château et ses vastes communs. Rapidement, les équipes fatiguées, affamées et sales se précipitèrent vers les grandes granges et les autres pièces des bâtiments annexes et après un court moment avaient aménagé le long des murs des tas de paille sur lesquels une partie des gens s'étendirent pour un repos réparateur, pendant qu'à différents endroits de la cour les flammes rougeoyantes s'élevaient au-dessus des tas de grosses bûches vers le ciel gris et menaçant, chargeant l'atmosphère de paillettes roses. Le long des murs, et dans les recoins des bâtiments, on avait allumé de petits feux sur lesquels les marmites bouillaient. Leur contenu devait remplir ces estomacs affamés, humecter les gosiers asséchés pour que les corps puissent retrouver un peu de chaleur et soient réconfortés. »

« Entre temps les officiers et officiels se précipitèrent vers les appartements du château et bientôt la moindre chambre fut occupée, mais des officiers erraient toujours dans les couloirs tentant de trouver une petite place pour pouvoir s'y reposer. Poussé pour accueillir de nombreux blessés, j'en avais occupé une partie significative pour environ 80 blessés, et cela conformément à l'ordre donné par l'état-major prenant en compte la dernière attaque meurtrière subie par la cavalerie. Il n'était pas question de renoncer aux quelques chambres qui nous restaient, je pensais que cela était incompatible avec la mission qui m'avait été confiée, d'autant plus, que finalement on nous apporta l'un des blessés attendus : c'était le commandant⁵⁶ du régiment de uhlans Nr 9. Cet officier offrait un spectacle déchirant. Suite à sa chute de cheval et à quelques coups de crosse avec lesquels les français l'avaient accueilli, son visage était fortement tuméfié. De larges ecchymoses, de l'épaisseur d'un doigt, le striaient : son nez avait presque la taille d'un poing. Ses lèvres, d'un rouge violacé, étaient boursoufflées, semblables à des bourrelets, ses yeux injectés de sang, presque complètement fermés par des paupières de toutes couleurs, couvertes d'œdèmes formant de petites cloques. Son crâne était marqué de bourrelets ressemblant à des saucissons ; ils provenaient de coups reçus avec le plat de sabre ou de baïonnette. »



Figure 42. « L'obscurité enveloppait le pays d'un noir de corbeau, si impénétrable qu'il ne permettait pas d'identifier ce qui se tenait à un pas... »

⁵⁶ Hugo comte von Wengersky

Nullement anéanti ou abattu par le traitement horrible et absolument douloureux qu'il avait subi de la part des Français, il raconta avec une expression de fierté et de satisfaction le déroulement de l'attaque décisive de son régiment et ne ménagea pas ses éloges envers l'excellent comportement de ses officiers et de ses hommes de troupe. Il attira notre attention sur le fait que devaient arriver non 80, mais bien 20 ou 30 hommes gravement blessés. Avec une grande détermination je devais m'en tenir au ordre du Général Commandant de ne rien perdre de l'espace réservé pour le soin des malades. Mais lorsqu'un quart d'heure fut passé, sans qu'un blessé supplémentaire soit apporté, et qu'il commença à se faire tard, on sonna l'extinction des feux (la Retraite) et je me réfugiais finalement dans la dernière chambre de l'ambulance, ayant attribué deux pièces aux médecins du détachement pour y entreposer les matériels et instruments d'opération, de bandages

Insatisfait mais soulagé que ces préparatifs soient terminés, je repartis pour Monnaie distant de ¾ de mile vers 10 heures car je devais fournir à 5 heures du matin au bureau du Médecin général l'état de situation sanitaire. Avec une force changeante la pluie ne cessait de tomber du ciel gris sombre, le vent en soufflant et hurlant chassait les gouttes d'eau qui claquaient contre les fenêtres et les murs, l'obscurité enveloppait le pays d'un noir de corbeau, si impénétrable qu'il ne permettait pas d'identifier ce qui se tenait à un pas. Je ne pouvais recourir à un collègue pour qu'il m'accompagne par un tel temps jusqu'à Monnaie, j'aurais d'ailleurs préféré être accompagné d'un palefrenier ou un soldat, ou même de prendre comme compagnon une ordonnance d'Etat Major pour traverser cette distance d'un mile à travers cette forêt. C'était une chevauchée effrayante que j'avais à faire. Jusqu'au premier croisement de chemin, je m'accompagnais de ma lanterne et ensuite je devais prendre tout droit jusqu'à la route principale. Mon revolver dans la main droite, la gauche crispée sur les rênes, je laissais libre cours à mon cheval de trouver la bonne direction. Je pouvais distinguer en dessous, le chemin, sur le côté, la limite des arbres et au-dessus la lueur du ciel entre la cime des arbres, et je laissais la liberté à l'instinct du cheval d'identifier la bonne voie. Par endroit l'obscurité était si épaisse que je ne pouvais distinguer les oreilles ou le museau de mon cheval. Au début, gardant un petit trot, mon cheval bai se mit, progressivement, à accélérer l'allure, et cela sans que je fasse quoi que ce soit : ma vue n'était pas capable d'apprécier notre vitesse, mais seule la cadence du pas du cheval donnait quelques indications. La forêt nous entourait silencieuse, l'écho des sabots et le cliquetis du sabre étaient les seuls bruits qui rompaient cette sinistre tranquillité. Puis, finalement apparut, au-devant, un halo plus clair, qui à chaque pas se mit à grossir, c'était la sortie du chemin débouchant sur la grande route. Involontairement je laissais les rênes un peu plus lâches et lançais mon cheval au galop, et alors, nous menions une course folle, nous approchant à travers l'obscurité de la sortie plus claire de la forêt et à vive allure nous atteignîmes la chaussée. Nous étions, à peine engagés, que le cheval fit un brusque et violent écart et que sur le moment je perdis mon assise et eus du mal à rester en selle. Surpris, je redressais vivement le cheval, s'appuyant sur son train arrière et l'arrêtais à côté du cadavre d'un français, gisant sur la chaussée, les bras et jambes repliés compulsivement. Je ne l'avais pas vu lors de mon aller au château des Belles-Ruries. Après avoir contourné plusieurs tranchées coupant la chaussée, à mon grand soulagement, finalement j'aperçus devant moi les premières maisons de Monnaie et quelques minutes plus tard je rejoignais mon courageux assistant qui prit en charge mon cheval et me conduisit au cantonnement du commandement général, dans lequel je pénétrais le cœur reconnaissant.

Bien qu'il devait être, à peine, entre 10h1/2 et 11 heures, il n'y avait plus d'âme qui vive dans toute la maison. Dans la salle à manger, très simplement meublée deux chandelles. Sur la table il y avait encore des assiettes avec les derniers restes du diner pris à cet endroit ; de comestible ne se trouvaient que quelques morceaux de pain avec de très modestes restes de beurre et de fromage. De plusieurs bouteilles je réussis à remplir deux verres d'un vin tout à fait buvable. Depuis le matin je n'avais rien absorbé. En effet lors de ma présence aux Belles-Ruries, l'arrivée des troupes avait dérangé la collation prévue, c'est pourquoi j'appréciais beaucoup ces frugales tartines. Je n'avais alors aucun renseignement sur l'endroit où mon assistant avait conduit mon cheval, du lieu qui m'était réservé comme cantonnement et où se trouvaient mes bagages, je me sentais trop fatigué pour me mettre à leur recherche, dans la nuit noire et en un lieu qui m'était totalement inconnu mais dont j'avais appris à connaître la route sale en descendant de cheval. Je considérais que le plus propice serait de rester quelques heures dans la salle à manger dans l'attente de la prochaine réunion. Un fauteuil plutôt agréable avait été poussé devant l'immense cheminée dans laquelle rougeoyait une grosse buche de

chêne et posant mes pieds nus sur une chaise disposée au plus près du feu, la lueur ondoyante du feu berça bientôt mon profond et délicieux sommeil.

21 Décembre (mercredi). À 5 heures précises débutèrent les débriefings et la distribution des ordres, et il fut décidé de transférer les blessés transportables à l'hôpital de Blois...

Dans les rues je rencontrais quelques officiers du 9^e régiments, deux d'entre eux avaient la tête bandée, un autre uniquement le bras. Heureux et satisfaits, ils parlaient de l'attaque perdue d'hier, et félicitaient tellement le courage audacieux de leur groupe que l'un d'eux, qui n'avait pas participé à l'attaque, étant ailleurs en mission, jalousait ses camarades. Je retrouvais le même sentiment de fierté et de profonde satisfaction commune chez les Uhlans, qui racontaient ce qui s'était passé aux quelques camarades qui n'avaient pas participé, et à ceux qui en avaient pourtant vu bien d'autres : comme combien ils auraient aimé partager cet acte de bravoure !

Après avoir rendu visite au centre de soins dans le château de Bellevue dans lequel les Uhlans blessés lors de l'attaque de hier soir avaient été transportés, et avoir attribué 2 ½ détachements au transport des blessés vers Blois, je gardais près de moi, un demi détachement et nous suivîmes les troupes dans leur marche vers Tours...

Portraits d'officiers prussiens tués ou blessés à Meslay (Uhlans de Poméranie)

Un site⁵⁷ internet liste les nobles prussiens qui ont perdu la vie ou ont été blessés dans cette guerre et précise le grade, le régiment, le jour, l'événement, le type de blessure, la cause du décès, l'hôpital où le décès a été enregistré. On peut aussi découvrir le portrait de plusieurs officiers Uhlans, confirmant leur participation à la bataille de Meslay⁵⁸. Rappelons que ce jour-là le 9^e régiment de Uhlans de Demmin fut décapité, perdant entre autres, ses officiers et son commandant le Major Graf Hugo von Wengersky qui fut gravement blessé :



Figure 43. Blason des Wengersky

Georg Thomas Emanuel Hugo Graf von Wengersky Freiher von Ungarschütz⁵⁹.

Le médecin Carl Richter, nous a expliqué dans quel état on avait rapatrié le Comte Wengersky aux Belles-Ruries. D'autres ne signalent « que de légères blessures à la bouche », mais reconnaissent qu'il dut abandonner son poste de commandement pour ne le retrouver qu'ultérieurement. On est en droit de croire préférentiellement le médecin qui l'a soigné plutôt que toutes autres informations colportées. Mais le personnage est insolite, les ouvrages sur la guerre de 1870, signalent ce qui lui advint mais souvent ne donne pas son prénom, voir son nom, l'appelant simplement le « commandant du 9^e de Uhlans ». Il est vrai que son cursus est plutôt étrange ; il naquit le 19 avril 1824 d'une très ancienne et grande noblesse à Pilchowice⁶⁰, en Silésie⁶¹, où ses ancêtres se sont installées vers 1560. Son père (Friedrich Wilhelm Maria Leonhard von

⁵⁷ <http://home.foni.net/~adelsforschung1/ehren00.htm>

⁵⁸ Voir « <https://demminer-heimatgeschichte.de/digitales-museum/demmin/ulanen/?lang=en> »

⁵⁹ Qu'on peut traduire par « **Comte Von Wengersky, Baron d'Ungarschütz** ». Ungarschütz, aujourd'hui Vitonice est en Tchéquie. Wengerski vient de l'adjectif polonais « węgierski » signifiant « hongrois », référence identique à celle de « Ungarschütz ». (Ungar, signifiant « hongrois » en allemand)

⁶⁰ <http://www.historiapilchowice.pl/historia/dzieje-rodu-von-wengersky-na-slasku-cz-i/&prev=search&pto=aue>

⁶¹ **La Silésie** est une région historique en Europe centrale qui s'étend dans le bassin de l'Oder sur trois États : la majeure partie est située dans le Sud-Ouest de la Pologne, une partie se trouve au-delà de la frontière avec la République tchèque et une petite partie en Allemagne. Vers 1850, la Pologne est en réalité déchirée entre la Russie, L'Autriche-Hongrie et la Prusse.

Wengersky) meurt subitement à Krowiarki (Silésie). La vie devint plus difficile et la famille quittera cette propriété vers 1840, se dispersa, rendant difficile la reconstruction de son histoire. Ses ancêtres reposent dans la crypte de l'église de la décapitation de Saint-Jean-Baptiste à Pilchowice. Lorsque son père décède, Hugo, (durant toute sa vie sera surnommé « Hugo ») n'a que 13 ans, et à partir de cette date il est très difficile de suivre son cursus. Il semble avoir mené une vie très itinérante puisque on le retrouve en Pologne, en Prusse, en Allemagne en Autriche- Hongrie. Il se marie, en Silésie, à Breslau⁶² le 29 novembre 1860 avec Louise von Sydow ; elle a 25 ans, est née à Dusseldorf, elle est évangéliste alors que lui est issu d'une famille très catholique.

Ils auront 6 enfants

- Victor Ferdinand Hugo Maria Wlihelm né à Pless⁶³ 5 octobre 1861 et qui fut colonel dans l'armée prussienne
- Ferdinand, né le 20 septembre 1862, il fut lieutenant dans l'armée prussienne
- Marie Louise, née le 3.8.1864
- HUGO Victor Karl Gustav, né à Demmin le 17 janvier 1868 (R.Pruss LtCol.)
- KONSTANTIN Wilhelm Egolf, Demmin, 18 novembre 1869 (fut major dans l'armée prussienne)
- . FRIEDRICH Victor Karl Léopold Hyacinthe Hugo, (capitaine prussien), né à Lubin le 6 juillet 1872.

Les lieux de naissance de ses enfants donnent une idée du parcours suivi. Le couple après son



Figure 44. Église de la décapitation de St Jean Baptiste, où reposent les ancêtres de Hugo Wengersky

mariage en 1860, s'était installé à Pless, ensuite il vint à Demmin lorsque Hugo fut affecté au 9^e Uhlan, puis après ses blessures retourna en Silésie dans sa région d'origine ; c'est là que naquit, huit mois

⁶² **Breslau** ; aujourd'hui « Wrocław » quatrième ville de Pologne, en 1860. la Silésie fut le théâtre de la guerre de Sept Ans et resta au traité d'Hubertsbourg (1763) à la Prusse qui la recolonisa en approfondissant la germanisation, déjà avancée, des campagnes alors que les villes l'avaient été depuis le Moyen Âge.

⁶³ **Le duché de Pless** (en allemand : Herzogtum Pleß) ou duché de Pszczyna¹ (en polonais : Księstwo Pszczyńskie) fut un duché vassal silésien dont la capitale était Pszczyna (Pleß) en Haute-Silésie.

après le décès de son père, son dernier fils. En effet Hugo mourut le 28 septembre 1871 dans la ville de Lubin (Lüben), en Basse-Silésie, il avait 47 ans. Son décès se situe moins d'un an après le combat de Château Meslay où il avait été sévèrement touché. On peut penser que sa mort est une conséquence de ses blessures ; il est tout à fait possible que les coups de crosse reçus à la tête aient créé un traumatisme dont il ne se remis pas ; ceux-ci avaient été d'une telle violence qu'ils finirent par l'emporter.

Rappelons que la présence Allemande en Prusse Orientale avait été violemment effacée par les troupes soviétiques en 1945, lorsqu'elles repoussèrent les populations germaniques et la frontière vers l'ouest, au-delà de la limite de l'Oder et de la Neiss. Cette destruction, sur son passage des documents et archives pourrait expliquer la difficulté de trouver trace de cet Hugo dans sa contrée d'origine, la Silésie, aujourd'hui en Pologne.



Figure 45 Blason de la famille Oertzen montre deux bras blindés en argent rouge, dont les mains nues soutiennent une bague en or. Au-dessus du casque les bras soutiennent l'anneau.



Figure 46. **Detwig Von Oertzen**, de Sophienhof dans le Mecklembourg-Schwerin, Sous-lieutenant de Réserve au 2^e Rég. de Uhlans #9 de Poméranie, grièvement blessé par une balle dans la poitrine et une balle dans la cuisse gauche lors de la bataille de Château Meslay le 20 décembre 1870, décéda à l'hôpital de Blois le 29 décembre : il reçut la Croix de fer 2e classe

Pour d'autres victimes de ce 20 décembre on peut retrouver des informations sur leur carrière. En particulier le **sous-lieutenant Detwig von Oertzen** (fig.46) du 9^{ème} Régiment de Uhlans de Poméranie. Voici ce qu'on peut relever : Il est né le 11 août 1844 dans la propriété familiale de Sophienhof⁶⁴, en 1868, il obtint son diplôme de droit des universités de Heidelberg et de Berlin ; Il avait reçu ses premières leçons de la part de tuteurs privés dans la maison familiale avant

⁶⁴ Nord de l'Allemagne au voisinage de Grabowhöfe au sud de Rostock dans le duché de Mecklembourg -Schwerin.

d'entrer à l'école publique de Pforta⁶⁵ en 1857. Après ses examens il devint greffier au tribunal de district de Francfort-sur-le-Main. Il avait fait son service militaire en tant que suppléant, comme les lois du Mecklembourg l'autorisaient. Lorsque la guerre éclata à l'été 1870, physiquement et mentalement apte au service militaire, poussé par son sentiment patriotique, il s'engagea en tant que volontaire, le 20 juillet au 9ème régiment de Uhlans à Demmin⁶⁶. Sans formation préalable au métier de militaire, il partit avec son régiment de Uhlans, le 29 juillet. Par contre, excellent cavalier, il acquit les connaissances nécessaires et après la bataille de Gravelotte, en septembre il est promu Lieutenant. C'est sous ce grade qu'il continua la campagne avec son régiment jusqu'à ce que le 20 décembre il soit blessé par deux balles dans un combat avec les gardes mobiles⁶⁷ français sur la « Chaussée⁶⁸ » près de Château Meslay, non loin de Tours : il reçut une balle à travers la poitrine, l'autre, selon les enquêtes officielles, une balle explosive⁶⁹, qui brisa sa jambe gauche. Dépouillé de ses armes, ses décorations, de ... et sa montre par les Français, il survécut et fut transporté à l'hôpital de Blois, où, après l'amputation de sa jambe blessée, il s'y trouvait le 28 décembre lorsqu'il mourut. Sur son lit de mort, en reconnaissance de son efficacité, son Général Divisionnaire, Hartmann, qui commandait la 1ere division de Cavalerie le décora de la Croix de Fer, la veille de Noël. La dernière joie de sa vie ! Il repose dans le cimetière de ses ancêtres à Blumenow dans le Mecklembourg-Strelitz. »



Figure 48 Devise (en français) et armes de la famille Oertzen



Figure 47. Pierre tombale de Detwig Oertzen à Blumenow (source Karsen Behens)

⁶⁵ L'École régionale de Pforta (Landesschule Pforta), naguère Académie royale de Pforta, est un internat destiné aux lycéens les plus doués d'Allemagne.

⁶⁶ Demmin est une ville de Poméranie dans le land du Mecklembourg-Strelitz. L'état-major et le 2e Régiment de Uhlans de Poméranie n° 9 déménagent à partir de décembre 1860 pour rejoindre sa nouvelle garnison de Demmin. Lors de la guerre franco-prussienne de 1870/1871, les Uhlans combattirent en Lorraine (bataille de Gravelotte et de Saint-Privat) et prirent part au siège de Metz (19 août au 27 octobre), de Diedenhofen (24 août au 19 novembre) et de Verdun (28 août au 8 octobre). Après la chute de Metz le 28 octobre 1870, le régiment s'installe dans la Loire. Le 20 décembre 1870, l'unité a lancé une attaque avec de lourdes pertes à la Monnaie. Le régiment était à Danzé (près de Vendôme) le 31 décembre, à Saint-Armand le 6 janvier, à Villechauve-Villeporcher le 7 janvier et à Villeporcher le 8 janvier (dans les environs de Château-Renault)

⁶⁷ Mobilisés en réalité

⁶⁸ C'est ainsi que les Prussiens appellent la RN10

⁶⁹ Ce que dément C.Chevalier « Tours capitale...page 195 »

Voici une liste publiée par les prussiens

Cette liste, fournie le grade, le lieu d'origine et la cause du décès (elle a été amputée des noms déjà cités) :

BECKER, Carl, uhlan, né à Scheune, district de Randow, tué le 20 décembre 1870, à Château Meslay, d'un coup de feu dans la tête.

BEHRENDT, Carl Albert Gustav, uhlan, né à Grishow, district de Demmin, tué le 20 décembre 1870, à Château Meslay, d'un coup de feu dans la poitrine.

BODDIEN (von), Friedrich Wilhelm August, Portepee-Fähnrich (équivalent au grade d'aspirant), né à Potsdam, gravement blessé le 20 décembre 1870 à Château Meslay par balle dans la tête et un coup de feu au genou gauche. Récipiendaire de la croix de fer de 2e classe.

FREIBURG (von), uhlan Carl Friedrich Wilhelm Adolph, né à Carolinenhof près Husum, disparu le 20 décembre 1870, à Château Meslay.

HELM, Johan, uhlan, né à Wiepars, district de Franzburg, tué le 20 décembre 1870, à Château Meslay, d'un coup de feu dans la poitrine.

HOFFMEYER, Richard, uhlan, né à Bonkow, district de Stolp, tué le 20 décembre 1870, à Château Meslay, d'un coup de feu dans la tête...

KOSSOW, Robert, volontaire, né à Demmin, tué le 20 décembre 1870, à Château Meslay, d'un coup de feu dans l'abdomen.

KÜSTER, Friedrich, Wilhelm, Helmuth, uhlan, né à Muttrin, district de Belgard, tué le 20 décembre 1870, à Château Meslay, sans précision.

LADENDORFF, Bernhard, uhlan, né à Penz, Demmin, tué le 20 décembre 1870, à Château Meslay, d'un coup de feu dans la tête.

LAU, Gustav, Gefreiter, né à Cöslin, district de Fürstenthum, tué le 20 décembre 1870, à Château Meslay, d'un coup de feu dans la poitrine.

NEUBERT, Heinrich, uhlan, né à Cammin, tué le 20 décembre 1870, à Château Meslay, d'un coup de feu dans la poitrine.

RAASCH, Ferdinand, uhlan, né à Ratzebuhr, district de Neustettin, tué le 20 décembre 1870, à Château Meslay (sans précision).

SABIN, Carl Ludwig, uhlan, né à Klokow, district de Belgard, tué le 20 décembre 1870, à Château Meslay (sans précision).

STEGMANN und STEIN (von), Hans Max Reinhold, Rittmeister (équivalent à capitaine de cavalerie), fonction de chef d'escadron, né à Nimptsch, gravement blessé le 20 décembre 1870 par



un coup de feu dans la cuisse droite et un coup de feu dans le bras gauche lors du combat à Château Meslay. Récipiendaire de la croix de fer de 2e classe.

VOSS (von), Hartwig Ludwig David, Sekonde-Lieutenant, né a Feldberg dans le Mecklenburg-Strelitz, tué le 20 décembre 1870 par un coup de feu dans la tête lors du combat à Château Meslay.

WIEDERGRÜN, Joachim, Malte, ulan, né à Lanschuritz, Rügen, tué le 20 décembre 1870, à Château Meslay (sans précision).

WIETZKE, Jacob Joseph August, Volontaire, né à Littnow, Flatow, tué le 20 décembre 1870, à Château Meslay d'un coup de feu dans la poitrine.

WODRICH, Friedrich, uhlan, né à Kagenow, district d'Anklam, tué le 20 décembre 1870, à Château Meslay d'un coup de feu dans la tête.

ZANDER, Carl Wilhelm Heinrich, uhlan, né à Werderfelde, district de Saatzig, tué le 20 décembre 1870, à Château Meslay d'un coup de feu dans la poitrine.



Figure 50 : **Carl Friedrich Gustav Von Kahlden**, de Kannenberg, canton de Stendal, Premier-Lieutenant au 2^e rég. de Uhlans #9 de Poméranie fut tué d'une balle à la tête dans la bataille de Château Meslay le 20. Décembre 1870. Il était fils de gentilhomme



Figure 51 : **Hartwig Ludwig Von Voss**, de Feldberg dans le Mecklenburg-Strelitz, sous-lieutenant au 2^e rég. de uhlans.#9 de Poméranie, tué d'une balle dans la tête lors de la bataille de Château Meslay le 20 décembre 1870.

Nota ; Les cavaliers qui seront ultérieurement inhumés dans les cimetières de Parçay-Meslay (5) et Saint Symphorien (11) sont tous des uhlands du 9^e probablement ués à Bellevue ; ils sont probablement inclus dans cette liste.

L'incident de Vernou

L'avancée des prussiens ne se fait pas sans pillages, réquisitions et débordements, nous ne ferons pas la liste des fermes ayant subi leurs exactions et rapporterons simplement l'épisode conté par Ingo Fellrath déjà reproduit dans « *Rochecorbon au fils du temps, au fil de l'eau* » du même auteur.

Durant cette journée du 20 Décembre, des cuirassiers prussiens s'approchent de Vernou. Ils sont accueillis par des francs-tireurs embusqués derrière le mur du cimetière et laissent deux morts. Considérant que la population a pris part activement au combat des représailles sont décidées. Le

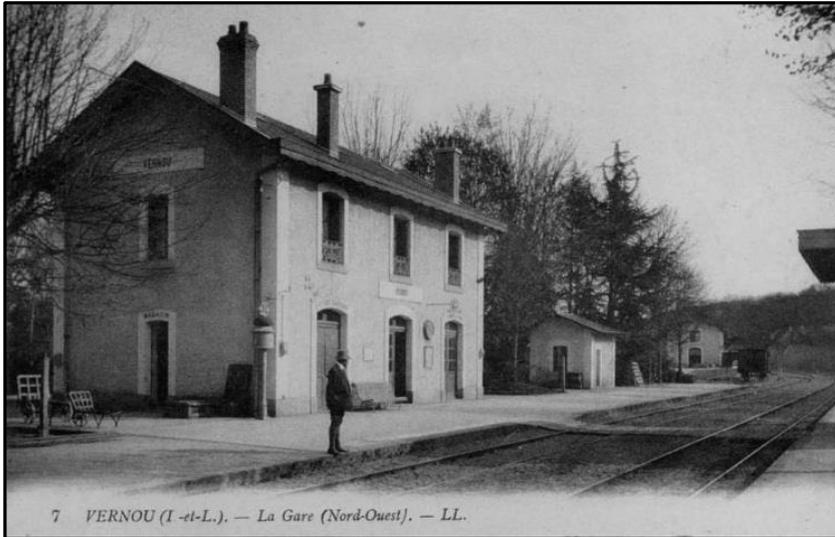


Figure 52. La gare de Vernou, où les otages furent rassemblés

lendemain les Prussiens reviennent, des « réquisitions sans reçus » sont ordonnées avec comme consigne de rafler autant de provisions que possible. On fracture portes et fenêtres, enfonce les armoires, emporte le linge, « ils ont mangé avec avidité toutes les dragées (bien dure sans doute) que contenait les bocaux des épiciers ». L'opération rapportée par Ingo Fellrath est un « succès » L'auteur nous traduit ensuite, les commentaires d'un témoin

Allemand, l'officier Ribbentrop du 90^e régiment d'infanterie de Brunswick. « On voulait exécuter le Maire, mais ce dernier s'est enfuit, on prend donc en otages d'anciens membres du conseil municipal et des habitants de la commune. » Ingo Fellrath, d'après Ribbentrop poursuit :

« Les otages furent enfermés dans la gare toute neuve et se tenaient dans la salle d'attente. Les notables de Vernou grelottaient de froid malgré leurs vêtements de bonne qualité. Un officier les observa et eut une excellente idée :

- « Qui a besoin d'un pantalon ? » Demanda-t-il à ses hommes.

Bien sûr un grand nombre d'entre eux s'avancèrent. Il leur fit écarter les pans de leur manteau pour désigner ceux dont le pantalon méritait le plus d'être remplacé, puis dit à voix basse :

- « Vous, vous et vous, vous pouvez en choisir un. »

D'un air béat, les chanceux entrèrent dans la salle où se tenaient les otages. Évidemment ils ne s'emparèrent pas du vêtement du premier venu. Le froid qui régnait imposait la nécessité de ne pas se fier à son aspect extérieur, mais de considérer la qualité du tissu comme décisive. On examina son épaisseur, et ce faisant avec la méchanceté innée, on pinça en même temps un peu de chair... et ceux



Figure 53. Réquisition dans une ferme par les prussiens. À la vue de leur uniforme et leur arme, il semble que l'on ait affaire à des Uhlans.

qui étaient palpés de cette façon bondissaient comme fous dans la salle. Une fois le choix arrêté, il fallut surmonter la barrière de la langue...

- « Assieds-toi ! Assieds-toi plus vite que ça ! » Bien sûr la victime ne comprit pas cette injonction.

- « Bon, on va faire autrement ! », et sans autre forme de procès, on enleva au malheureux ses bretelles et on déboucla sa ceinture. Puis, en appuyant doucement sur l'épaule, on l'obligea à s'asseoir et on tira sur le pantalon. Ceux que l'on

détroussait ainsi avaient une tête tellement drôle ! Ils ne pouvaient comprendre ce qui se passait et s'attendait au pire. Les expressions et attitudes avec lesquelles nos hommes regardaient ces pantalons laborieusement obtenus, étaient aussi comiques à voir. Tel un chaland qui examine la marchandise qu'il envisage d'acquérir, il retournait sur toutes les coutures la pièce qu'il tenait entre ses mains.

- « Dépêchez-vous il faut partir ! » cria-t-on par la fenêtre.

Aussitôt, nos hommes quittèrent leur guenille et enfilèrent ces pantalons élégants et neufs. Les victimes se gelaient et sautaient d'un pied sur l'autre en se frottant les jambes nues. On vida les poches et on procéda à l'échange des portefeuilles et autres objets personnels. Les soldats allemands fraîchement équipés leur tendirent en remplacement, avec 'un œil nostalgique, leur vieux vêtement.

- « T'as froid ? » dit un méchant coquin de fusilier « voilà mon pantalon, mais fais attention il est infesté de ... »⁷⁰

Voici donc l'histoire un peu cruelle que subirent quelques citoyens de Vernou. Ils furent ensuite emmenés en otages vers Blois et libérés après Noël.

Poursuite des hostilités jusqu'à la paix

Le lendemain, les forces prussiennes pénétrèrent dans Saint-Symphorien ; des tirs partirent des fenêtres blessant le major Scherff⁷¹ au bras ; la balle lui pénétra dans le côté et ressortit dans le dos. Vers 10 heures, six cuirassiers blancs accompagnés d'un officier tentèrent de se présenter à la mairie de Tours. Ils furent agressés par quelques Tourangeaux ; en représailles, les Prussiens jetèrent plusieurs obus sur la ville. **Le Général von Voigts-Rhetz avait été surpris de la résistance de l'armée française à Monnaie, et pensait avoir sous-estimé la force des troupes qui lui étaient opposées : il craignait de ne pas être capable d'occuper Tours et demanda au début de l'après-midi du 21 au commandant prussien de se replier, ce qu'elles firent, emportant des otages, dont ceux de Vernou. Les mobilisés de Maine et Loire avaient obtenu, ce jour-là, un résultat inespéré !**

Ce qui restait des armées françaises tenta de résister mais, très affaiblies, elles durent battre en retraite sur tous les fronts en janvier 1871. L'armée de la Loire, commandée par Chanzy, fut vaincue au Mans, l'armée de l'Est, commandée par Bourbaki, fut vaincue à Héricourt, l'armée du Nord, commandée par Faidherbe, fut vaincue à Saint-Quentin et les Parisiens le furent à Buzenval. Seule Belfort, assiégée, tenait bon. Le 20 janvier 1871, le gouvernement de la Défense nationale se résolut à demander l'armistice. Le 26 janvier un armistice était signé et aussitôt appliqué. La France perdait l'Alsace et la Moselle ; l'empire allemand était officialisé à Versailles, dans la Galerie des Glaces. La région de Tours et en particulier les villages du Nord de la Loire subirent durant plusieurs semaines la présence de l'ennemi ; les Allemands partirent le 9 mars 1871 après 33 jours d'occupation, chaque commune dut payer au nouvel empire germanique une contribution d'occupation et verser des sommes importantes pour dommages de guerre. Les registres de Parçay ne mentionnent que les sommes versées conformément à ces obligations ; rien ne concerne les combats du 20 décembre ni la présence d'uhlans dans la commune, alors que beaucoup de villageois furent manifestement témoins.

Après le traité de Francfort, le 10 mai 1871, l'occupation de 18 départements du Nord et de Belfort perdura jusqu'au paiement par la France, en septembre 1873, de 5 milliards de franc-or d'indemnités de guerre.

Très vivace jusqu'en 1914, la guerre franco-allemande de 1870 a été progressivement refoulée par la suite en raison de l'ampleur et de l'extrême violence des deux conflits mondiaux suivants. Après 1945, en Allemagne, cette période a été relue comme celle de la naissance du militarisme, d'autant que des figures, comme celles de Bismarck, avaient été instrumentalisées par les nazis. En France, la guerre a été réduite à la chute du Second Empire, régime tenu pour responsable d'une déclaration de

⁷⁰ Renning Ribbentrop " *Mit den Schwarzen nach Frankreich hinein! Erinnerungen eines Braunschweigischen Officiers aus dem Kriege 1870/71* "

⁷¹ Scherff, major Wilhelm c., De Francfort/Main, officier d'état-major de la 19e division d'infanterie, légèrement blessé par une balle dans le haut du bras gauche et dans le dos ; fut soigné à l'hôpital de Château-Renault : titulaire de la Croix de fer 1ère classe.

guerre inopportune et globalement mal aimée. À cela s'ajoute le malaise lié à l'interprétation de la Commune et de son écrasement.

Ce n'est pas par hasard que l'artiste Anton von Werner, témoin direct de l'événement, représente la proclamation du Premier Reich allemand, le 18 janvier 1871, dans la galerie des Glaces à Versailles, exactement sous une peinture de Charles Lebrun représentant le passage du Rhin par l'armée du Roi de France Louis XIV en 1672. Louis XIV avait annexé l'Alsace qui restera française jusqu'en 1871. Ce contexte rappelant la haine de Blücher dans la lutte de la Prusse contre la France et



Figure 54 Proclamation du Premier Reich allemand le 18 janvier 1871 dans la galerie des Glaces du Château de Versailles

Napoléon Premier ; pour une seconde fois la Prusse terrasse l'aigle napoléonien. Même si la Prusse domine et dirige la coalition, il s'agit bien d'une guerre franco-allemande. Une provocation (la dépêche d'Ems), tramée par Bismarck autour de la succession au trône d'Espagne - objet de rivalité entre la France et les États germaniques depuis le XVIIe siècle -, a permis à la Prusse de se poser en victime et de présenter la France comme l'agresseur. Napoléon III ayant commis l'erreur de déclarer une guerre voulue et soigneusement préparée par la Prusse, celle-ci a pu réunir autour d'elle non seulement ses alliés de la confédération de l'Allemagne du Nord, mais aussi ses anciens adversaires de 1866 comme la Bavière, le Bade, le Wurtemberg ou encore la Saxe. Mais l'Histoire ne s'arrêtait pas à Versailles en cette année 1871, bien plus cette guerre-éclair de 190 jours ouvrait la porte à 75 ans de conflits entraînant la mort de millions d'êtres humains, 75 ans de désolations dans une dimension mondiale : la guerre de 1870 fut la poudrière embrasant l'Europe et la planète.

Est-ce que nous avons compris ? On pourrait le penser lorsqu'on constate que l'Europe a cherché à oublier et se reconstruire ouvrant 75 nouvelles années de paix. Mais beaucoup ne se rappellent pas quel fut le prix de sang et de larmes qu'il a fallu verser pour en arriver là ; n'oublions pas 1870, cette guerre nous menait vers l'enfer de 1914 et 1940, sachons ne pas y retourner !

Inauguration du monument commémoratif de Monnaie le 20 décembre 1871

Dès la fin des hostilités, la commune de Monnaie, en dépit des difficultés financières rencontrées, propose de dresser un monument en souvenir de cette journée du 20 décembre. Les financements sont trouvés auprès des départements d'Indre et Loire, de Maine et Loire, de Seine et Marne, et avec participation de la Société de Secours aux Blessés militaires, présidée par le Comte de Flavigny. Suivant les consignes de l'architecte Guérin⁷² de Tours, le monument fut réalisé par le sculpteur ornementaliste Félix Bossay⁷³ en pierres de Lussac et de Chauvigny. « *Le cippe⁷⁴ est surmonté d'une croix antique faisant corps avec une couronne perlée. La base du cippe est en pierre de Lussac ; elle mesure en hauteur 0.72m* »⁷⁵. L'inauguration du monument fut organisée le 20 décembre 1871, date anniversaire des combats. On en a retrouvé le compte rendu⁷⁶.

« *On rappela que trois mille mobilisés Angevins, le 20 décembre 1870, avaient soutenu le choc*



Figure 55. Monseigneur Charles-Émile Freppel, né à Obernai (Bas-Rhin) le 1er juin 1827 et mort à Angers le 23 décembre 1891 ; sa présence à Monnaie a une double résonance, en tant qu'évêque d'Angers et en tant qu'Alsacien de naissance.

d'un corps ennemi trois fois plus nombreux, mieux armé, pourvu d'une artillerie formidable, et établi dans de meilleures positions. « Peu exercés au maniement des armes, imparfaitement équipés, n'ayant à opposer à leurs adversaires que des fusils à charge lente et difficile, ils montèrent ce que peut le courage français dans les conditions aussi inférieures où ils étaient placés. Ils suppléèrent, par une héroïque vaillance, à l'insuffisance des moyens, et ce ne fut que pied à pied qu'ils abandonnèrent le terrain, lorsque le corps prussien, tout entier, fort de 16.000 hommes d'infanterie, de deux régiments de cavalerie et de 6 batteries d'artillerie, menaça de les envelopper. Utilisant tous les accidents du sol, ils retardèrent la marche de l'ennemi qui les débordait de tous côtés, et lui firent subir de grandes pertes. Vainement la cavalerie prussienne essaya, à diverses reprises, de rompre leur colonne et de les mettre en déroute. Les Angevins résistèrent courageusement, et un escadron tout entier tomba sous leur feu.

Dans cette lutte héroïque, les mobilisés de Maine-et-Loire (2^e et 3^e légions) perdirent en tués, blessés et prisonniers 250 hommes. Leurs morts, lisons-nous dans le Journal d'Indre et Loire du 22 décembre 1871, furent ensevelis les uns dans les cimetières voisins, les autres à la place même où ils étaient tombés.

Sous le monument érigé à Monnaie seront réunis les dépouilles mortelles de nos braves compatriotes encore dispersées, et dont l'exhumation n'a pas été jusqu'ici possible.

En s'avançant dans le cimetière, on aperçoit, sur la droite un certain nombre de sépultures marquées par des croix blanches, en bois, portant des couronnes d'immortelles et sur lesquelles se trouvent, au-dessous du sigle des ambulances françaises (une croix rouge), le nom des défunts et

⁷² **Etienne Charles Gustave Guérin (1814-1881)**, il naquit dans l'Orne à Tessé-la-Madeleine le 8 juin 1814 et décéda à Tours le 26 juin 1881, il fut architecte du département d'Indre-et-Loire et de la ville de Tours de 1850 à 1881, ainsi qu'architecte diocésain, on lui doit la construction ou restauration de nombreuses église du département. Il fait partie de toute une famille d'architectes (son père, son fils et son gendre exerçaient la même profession).

⁷³ **Félix Bossay** : né à Monnaie le 14 août 1843

⁷⁴ Cippe = monument funéraire

⁷⁵ Inventaire général des richesses d'art de la France: Province: Monuments civils France. Commission de l'inventaire général des richesses d'art de la France. Province: Monuments civils E. Plon, 1911

⁷⁶ Idem

Monument funéraire - surmonté d'un Croix -
Inscriptions gravées sur chaque face -

Face au midi

Monnaie

20 décembre 1870.

Face au levant
Société française
de
secours aux blessés
comité de Monnaie

face au couchant
honneur aux légions mobilisées
de
Maine et Loire
Seine et Marne.

Face au Nord -
Maine et Loire

Brault capitaine
Moquereau
Bodin lieutenant
Grenouilleau
Besson sergent
Darchère

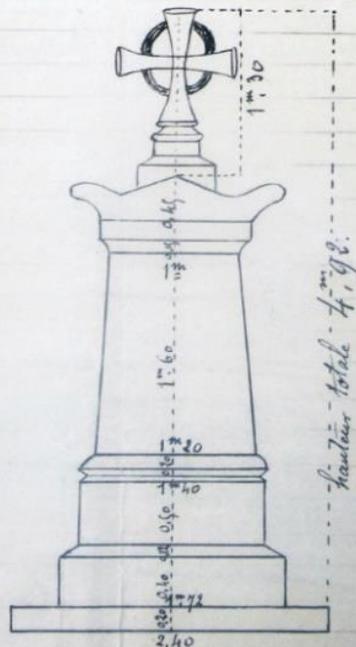


Lefort sergent
Granger
Moriceau
Fillet
Bouffas caporal
Bidouet

Amiot - Ayrault - Baron - Baubery - Bazin - Bayon - Beaumont - Bernard - Birot - Blouin
Bodinier - Boursier - Buffard - Chailloux - Chamaillet - Chemineau - Cottugeau - Courant -
Daburon - Delatre - Delaunay - Desproy - Drouet - Guibray - Jeannot - Just - Lanoue -
Maindron - Marchand - Mariette - Moriceau - Noyer - Firon - Tasquier Pierre - Tasquier François
Plot - Renou - Sionneau - Turquault - Vessier - Cheulier - Walter -

Seine et Marne

Garlon - Badère - Baussant - Lubin - Grodhon sergent au 4^e zouaves -



Plan en élévation du monument funéraire placé dans le cimetière de Monnaie

Face au Midi

Les 4 faces semblables.

Figure 56 Croquis du monument commémoratif de Monnaie

la date de leur mort. C'est là que reposent, en attendant leur transport dans le caveau funéraire, 37⁷⁷ français blessés soit dans le combat du 20 décembre 1870, soit dans les combats antérieurs, et qui succombèrent dans l'ambulance de Monnaie, malgré les secours dévoués dont ils furent entourés. Voici la liste de ces braves qui n'a pas encore été publiée :

- MM Brault, capitaine (2^e Légion) ; Eugène Blouin ; Jules Bernard ; François Ruault ; Baptiste Sionneau ; Jules Buffard ; Pierre Turpeault ; Eugène Bidouet ; Auguste Luard ; Louis Granger ; Dernault-Vital ; Auguste Baron ; Mobilisés de Maine et Loire.
- Emile Pierson, Mobilisé de Seine et Marne
- Désiré Renaudier, mobilisé de la Mayenne
- Maxence Burrit, mobilisé de l'Orne
- François Routau, mobilisé de Loir et Cher
- André Cramon, mobilisé de la Dordogne
- Jean Lambesa, mobilisé de la Gironde

Les noms suivants ne sont pas accompagnés, sur les croix, de l'indication des régiments :

Mathurin Bourasseau, Jean Rouse, Joseph Labassa, Frédéric Chartier, Jean-Alexandre Jeanrot, Pierre Chiron, Jean Rifalet, François Chalopet, Franc-tireur ; Jean Dumon, Barthélémy Cazemajou, Jean-Marie Couan, Charles Barbassange, Alfred Bisson, N.Barbesson, Jean-Baptiste Dalle, Jean-François Henri, Henri Labouret, N.Douillard, Pierre-Jean Carrien, gendarme.

Dès le matin du 20 décembre 1871, lisons-nous dans l'Union libérale du 22, une foule considérable, venue de tous les points de la Touraine et de l'Anjou, envahissait le bourg de Monnaie. Des députations de toutes les villes de Maine-et-Loire, un grand nombre d'officiers de cette légion de Mobilisés dont le dévouement, avec celui des Mobilisés de Seine-et-Marne, sut retarder de quelques jours, au prix d'un sang généreux, l'humiliation de la ville de Tours, étaient venus célébrer ce triste anniversaire.

Mgr l'Archevêque de Tours, Mgr l'Évêque d'Angers, les Préfets d'Indre-et-Loire, du Maine-et-Loire et du Cher, Mr le Sous-préfet de Saumur, Mr les Généraux Bastoul, Pisani, Cléret et Huot, avec leurs États-Majors représentaient l'armée. Toutes les municipalités du canton de Vouvray⁷⁸, quelques conseillers généraux et de nombreuses notabilités, par leur présence, jointe à celle de plusieurs blessés et des parents et amis des morts, donnaient à cette réunion un caractère à la fois solennel et touchant. Mgr l'Archevêque de Tours prononça dans l'église une oraison funèbre, et célébra, en termes éloquentes, l'alliance de la religion et de la patrie.

Puis quand le moment fut venu de bénir au cimetière le monument funèbre, Mgr l'évêque d'Angers, dans une improvisation que n'oublieront aucun de ceux qui ont eu la bonne fortune de l'entendre, trouva des accents admirables, qui, si la sténographie a été assez heureuse pour le reproduire, retentiront jusqu'en Alsace, sa malheureuse patrie.

Le général Pisani, dans une allocution dont l'énergie masquait imparfaitement la tristesse, souleva des applaudissements que la sévérité des lieux aurait dû peut-être interdire.

Enfin après un discours du Général Huot, délégué de Seine et Marne, Mr [Emmanuel] de Flavigny⁷⁹ Préfet du Cher, prononça, au milieu de l'émotion générale un discours qui trouvera, nous l'espérons, de l'écho dans tous les cœurs libéraux et français – C'est en son nom personnel – et comme habitant de Monnaie – qu'il a parlé ; mais le préfet de la République peut signer les paroles d'un simple citoyen.

Aux personnalités que nous venons d'énumérer, et qui étaient présentes à la cérémonie, présidée par Mgr Fruchaud archevêque de Tours, assisté de Mgr Freppel, évêque d'Angers, il faut ajouter Mr de Metz, directeur de la colonie de Mettray, et Mr Blanchard inspecteur de la colonie et Maire de Mettray. Les divers corps qui avaient pris part au combat de Monnaie étaient représentés par un grand nombre d'officiers, entre autres M. Bonneville, lieutenant-colonel de la 3^e légion des mobilisés de Maine-et-Loire, MM les commandants [Anatole] Tessié de la Motte, Moreau, [Miltiade] de la Frégeolière, [Aimé-

⁷⁷ En 1875 on en comptera 39, ce qui laisse à penser que 2 soldats moururent après le 20 décembre 1871

⁷⁸ Noter que le maire de Vouvray, à cette date, était Frédéric Derouët, propriétaire de Meslay.

⁷⁹ Il s'agit d'Emmanuel de Flavigny, préfet du Cher et président de la société Président de la Société de Secours aux Blessés Militaires, il possède le château du Mortier à Monnaie

Etienne] Blavier et Ramberger, et M. Sulpice, capitaine ; MM Beaudouin, commandant, Bernier et Perruchet, capitaines du 4e bataillon de Mobiles de la Mayenne et M. Courant, lieutenant du 14e de ligne.

La musique de la colonie de Mettray occupait la tribune de l'église.

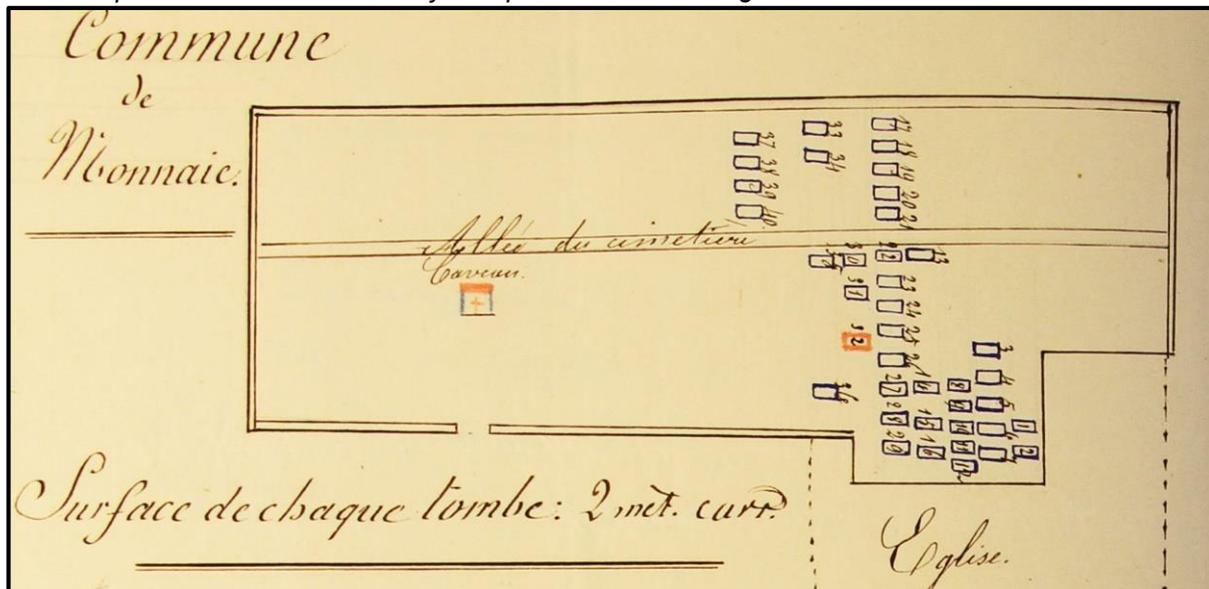


Figure 57 ; ce plan précise la position des différentes tombes réparties dans le cimetière. Notez la présence d'une tombe prussienne (n°32) colorée en rouge. La position du monument funéraire est indiquée par le mot « caveau ». Le nom des soldats des autres tombes est précisé dans la figure 60)

La publication de l'époque, « La Semaine religieuse de la ville et du diocèse de Tours »⁸⁰ retranscrite par Michel LAURENCIN, archiviste du diocèse de Tours complète le compte rendu précédent.

« Le mois de décembre nous rappelle de tristes anniversaires : le combat de Monnaie, de Notre-Dame-d'Oé, de Parçay-Meslay, le bombardement de notre ville, etc... Nous nous souvenons encore du jour où, plein d'angoisses et d'espérances, nous vîmes partir les mobilisés de Maine-et-Loire et de la Gironde pour aller à la rencontre de l'ennemi. Il nous souvient surtout de l'attitude des mobilisés de Maine-et-Loire, ils marchaient calmes, silencieux, résolus ; les aumôniers étaient à leur tête et tout dans leur tenue annonçait qu'ils ne failliraient pas au devoir. On sait comment ils se battirent : ils tinrent longtemps tête à un ennemi trois fois supérieur par le nombre ; ils furent obligés de se retirer après lui avoir infligé les pertes les plus sérieuses et ils laissèrent sur le terrain deux cent cinquante des leurs, tués ou blessés. C'est le souvenir de cette courageuse défense qu'il s'agissait de célébrer, mercredi dernier, sur le théâtre même de leur courage, à Monnaie.

Monseigneur l'Archevêque, Mgr l'évêque d'Angers, MM. les préfets d'Indre-et-Loire, de Maine-et-Loire, du Cher, etc., MM. les généraux Bastoul, Pisani, Cléret, un grand nombre d'officiers et de soldats du corps des mobilisés de Maine-et-Loire, MM. les doyens de Vouvray et de Château-Renault, un nombreux clergé, les maires du canton de Vouvray, les conseillers municipaux de Monnaie, une nombreuse assistance, avaient tenu à manifester par leur présence, leur admiration et leur reconnaissance pour les braves enfants de l'Anjou qui avaient, par leur courage, servi de rempart à la ville de Tours.

Le matin un service solennel avait été célébré. Mais c'est le soir, à deux heures, qu'eut lieu la plus imposante et la plus grande solennité. Elle commença par les vêpres des morts. La musique de la Colonie de Mettray avait bien voulu ajouter à l'éclat de la solennité : elle joua plusieurs marches funèbres.

Après le chant du Magnificat, Monseigneur l'Archevêque monta en chaire, et, dans une courte allocution, il rappela en termes émus l'objet de la réunion. Nous venons honorer la mémoire des braves, à l'exemple de ce qui s'est fait à Loigny, à Champigny, etc. Sa Grandeur a dit combien Elle était

⁸⁰ Source les « Archives diocésaines de Tours » n° 37 du samedi 23 décembre 1871, (p. 583-586).

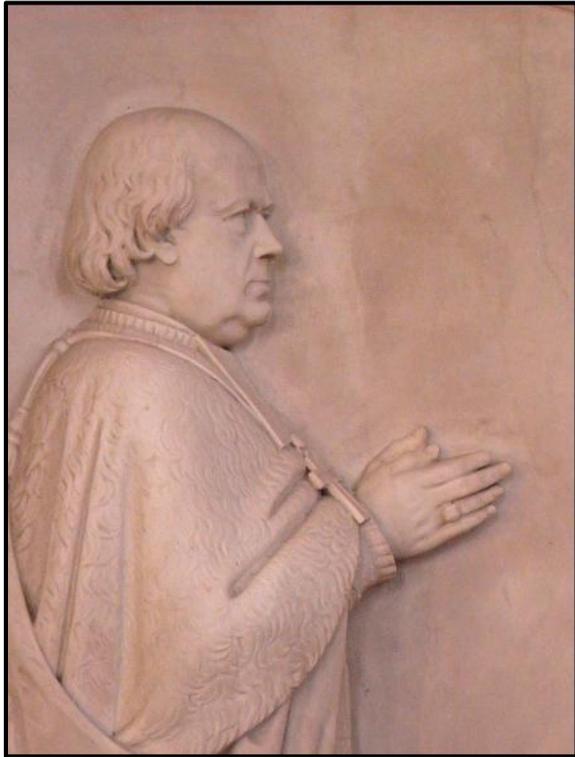


Figure 58. Mgr Felix-Pierre Fruchaud, archevêque de Tours

désireuse de payer son tribut à ces nobles enfants de l'Anjou, nés sur le même sol que lui⁸¹. J'en ai connu un grand nombre parmi eux, a-t-Elle dit, et je connaissais presque toutes les familles des autres. C'est donc avec une profonde émotion que je viens, avec vous, mêler mes prières et mes larmes, sur la tombe de ces généreux jeunes gens. Sa Grandeur a loué ensuite la mort de ces martyrs du devoir. Le patriotisme et la religion s'unissent pour bénir leur tombe et louer leur glorieuse défaite... Elle a rappelé qu'autrefois David avait maudit les montagnes de Gelboë, témoins de la mort de Saül et de Jonathas, « **nec ros nec pluvia veniant super vos...** »⁸² ; mais que lui appelait plus volontiers les bénédictions divines sur les plaines et les vallées de Monnaie, arrosées par le sang des braves et chrétiens soldats de l'Anjou. Ils ont mieux aimé mourir que de voir la patrie possédée par l'étranger : La mort leur a semblé moins dure que la vue des maux de la patrie...

Le monument que nous allons bénir, dit en terminant sa Grandeur, est surmonté de la croix. C'est un gage de triomphe après la lutte, et le sang de ces chers jeunes gens versé pour la France, participera, nous l'espérons, à la mystérieuse et puissante fécondité du sang versé sur la croix. Leur noble sacrifice est une espérance de résurrection pour la patrie.

Nous n'avons point la prétention de rendre cette parole simple, sans apprêt, paternelle et vraiment émue de notre vénéré prélat : elle fut écoutée avec un religieux respect et un profond silence, et elle a certainement fait naître dans le cœur des assistants les meilleures émotions.

En descendant de chaire, Monseigneur l'Archevêque a récité les prières de l'absoute, puis le clergé, suivi des autorités et des fidèles, s'est rendu au cimetière, où l'on devait procéder à la bénédiction du monument élevé à l'honneur des glorieuses victimes de cette journée, aux frais communs de la Société Française de Secours aux blessés, de la commune de Monnaie et de souscriptions recueillies dans le département de Maine-et-Loire.

Rendu au cimetière, Mgr l'Évêque d'Angers, la mitre en tête, gravit le degré du monument funéraire et adressa à la nombreuse assemblée une allocution aussi remarquable par la noblesse et l'élévation des sentiments que par la délicatesse avec laquelle ils furent exprimés. Sa Grandeur s'excusa de prendre la parole sans y avoir été préparée à l'avance ; mais prise à l'improviste, Elle s'empressait de faire acte de déférence envers son vénérable métropolitain qui l'avait pressée de parler.

À défaut de préparation, il me reste un cœur d'évêque et cela suffira. Ces jeunes gens qu'il s'agit d'honorer étaient mes enfants. Ils étaient de l'Anjou et de la catholique Vendée. Ils se sont souvenus de leurs pères. Mal vêtus, mal nourris, insuffisamment armés, malgré de généreux efforts, ils ont tenu tête à un ennemi trois fois supérieur par le nombre.... Je ne puis oublier l'heure où je bénis leurs armes... C'était à Saumur, dans l'église de Notre-Dame-des-Ardilliers, ce rempart et ce palladium de l'Anjou. Ils étaient là autour de moi, calmes, résolus... je priais avec eux... je leur disais que mes prières les suivraient... et nous priions tous ensemble pendant que leurs mères, leurs sœurs priaient dans l'église du village... L'émotion nous gagna tous, et ce jour restera comme l'un des plus beaux de mon épiscopat naissant... Ils ont donc tenu tête, c'est tout ce qu'ils pouvaient faire, ils ont fait plus cependant. Ils ont honoré la patrie. Il est, en effet, comme le dit un auteur du XVI^e siècle, Montaigne, « **il est des défaites triomphantes à l'égal des victoires** », et les trois cents Spartiates qui périrent aux Thermopyles ont donné plus de gloire à la Grèce que les victoires de Marathon, de Salamine et de Platée... Et d'ailleurs n'ont-ils pas triomphé ces jeunes soldats improvisés ? Ils ont remporté de vrais succès : l'honneur, le devoir accompli... Leur sang sera fécond, comme le disait tout à l'heure une

⁸¹ Mgr Felix-Pierre Fruchaud né le 30 juillet 1811 à Trémentines, dans le diocèse d'Angers - mort à Tours le 9 novembre 1874, fut évêque de Limoges puis archevêque de Tours.

⁸² « Monts de Gelboë, que la rosée ni la pluie ne tombent sur vous, là où sont tombés les héros d'Israël. »

éloquente voix. Ce monument sera un lien de plus entre la Touraine et l'Anjou. Plus tard, lorsque la patrie aura reconquis l'intégrité de son territoire.... Lorsque la France aura commencé à écrire, au milieu du monde, de sa vaillante épée, les gestes de Dieu par la France, « **gesta Dei per Francos...** » lorsque la France aura retrouvé son unité forte et puissante.... Lorsqu'elle aura repris sa prépondérance, son nom dans le monde... etc., etc., ce lieu deviendra un pèlerinage où l'on viendra, comme nous le faisons en ce moment, apporter le tribut du respect, de l'admiration et de la reconnaissance

Ces paroles, dites avec cœur et énergie, produisirent une profonde émotion sur l'assemblée entière. Nous regrettons vivement de ne pouvoir reproduire cette admirable et éloquente parole ; mais l'illustre prélat n'ayant rien écrit, il a fallu nous contenter de ces quelques mots bien insuffisants pour donner une idée de cette noble, chaleureuse et patriotique improvisation.

Après la bénédiction, par Monseigneur l'Archevêque, du monument élevé à la mémoire des victimes de la guerre, plusieurs discours furent prononcés. Nous n'en dirions rien, si M. le Maire⁸³ de Monnaie n'eût jugé à propos, à l'occasion de cette manifestation religieuse et patriotique, de faire, dans son discours, une manifestation en faveur de la République. Des murmures assez nombreux et des signes de désapprobation accueillirent ses paroles et durent lui faire comprendre combien un pareil langage était inconvenant dans un tel lieu et dans un tel moment.

La cérémonie, d'ailleurs, s'est parfaitement accomplie. La religion en bénissant la tombe des héros, morts pour la patrie, et en célébrant leurs louanges, les entoure d'une gloire impérissable, et elle remplit d'espérance ceux qui pleurent sur ces tombeaux. L'anniversaire du combat de Monnaie a une fois de plus confirmé cette vérité, et tous les assistants ont emporté au fond du cœur, en s'éloignant, un plus pur amour pour la patrie et un plus ferme espoir en sa résurrection future.

Si on érigea un monument dès 1871 le regroupement des victimes pose problème : en effet, en 1872 on grave le nom de soldats morts dans la bataille du 20 décembre, mais à cette date certains sont enterrés sur le champ de bataille avec, comme identification une croix financée par la Société de Secours aux blessés (Le comte de Flavigny, de Monnaie la préside) tandis que 39 autres tombes sont dans le cimetière. On trouve aux Archives d'I&L (cote 3R55 et 56) la liste de ces 39 soldats. Elle est remarquable car en plus des noms elle précise le grade, l'origine du militaire, la localisation de sa tombe dans le cimetière. Durant l'hiver 1876/77 les restes de tous les français sont regroupés dans le caveau situés sous le monument. Aujourd'hui le cimetière a été déplacé, mais le monument se dresse toujours au même emplacement, à côté de l'église.



Figure 59. Le 20 décembre 2020, en plein confinement covid 19, Mr Olivier Viémont, maire de Monnaie est venu rendre hommage aux héros de 1870

⁸³ Il s'agit d'Alfred Tiphaine (1835-1914), élu maire de Monnaie en juillet 1871, il le restera 40 ans ; il fut élu député en 1893 et, républicain et anticlérical convaincu, il appartiendra à l'extrême gauche radicale.

Légende:

- 1 Granger, Louis, mobilisé de Maine et Loire.
- 2 Derhault, Vital, mobilisé de la Mayenne.
- 3 Bidouet, Eugène, mobilisé de Maine et Loire.
- 4 Brault, capitaine du mobilisé.
- 5 Guard, Auguste, mobilisé de Maine et Loire.
- 6 Lambesa, Jean, mobilisé de la Gironde.
- 7 Baron, Auguste, mobilisé de Maine et Loire.
- 8 Carriou, Jean Pierre, gendarme.
- 9 Douillard, soldat.
- 10 Cramont, André, mobile.
- 11 Labouret, Henri, mobile.
- 12 Henri-Jean-François, soldat.
- 13 Maubriccau, René, sergent mobilisé.
- 14 Dalle, Jean-Baptiste, soldat.
- 15 Barbedou, soldat.
- 16 Bisson, Adolphe, soldat.
- 17 Labassa, Joseph, soldat.
- 18 Buffard, Jules, mobilisé de Maine et Loire.
- 19 Chartier, Frédéric, soldat.
- 20 Jeanrol, Jean-Alexandre, soldat.
- 21 Chiron, Pierre, soldat.
- 22 Rifale, Jean, soldat.
- 23 Bouton, François, mobile de Loir et Cher.
- 24 Chalopet, François, franc-tireur.
- 25 Dumont, Jean, soldat.
- 26 Cazemajou, Barthelmy, soldat.
- 27 Ouatt, Jean-Maurice, soldat.
- 28 Curpeault, Pierre, mobilisé de Maine et Loire.
- 29 Barbassange, Charles, soldat.
- 30 Rousse, Jean, soldat.
- 31 Lionneau, Baptiste, mobilisé de Maine et Loire.
- 32 Samuel Waltekar, sous-officier prussien.
- 33 Burrit, Moaxime, mobilisé de l'Orne.
- 34 Renaudier, Désiré, mobile de la Mayenne.
- 35 Ruault, François, mobilisé de Maine et Loire.
- 36 Rivault, René, mobile de la Mayenne.
- 37 Blouin, Eugène, mobilisé de Maine et Loire.
- 38 Pierson, Emile, mobilisé de Seine-et-Marne.
- 39 Bourasseau, Mathurin, soldat.
- 40 Bernard, Jules, mobilisé de Maine et Loire.

Figure 60 liste des dépouilles des 40 soldats enterrés dans le cimetière de Monnaie en 1876

L'article 16 du traité de paix signé à Francfort le 10 mai 1871 stipule que les deux gouvernements français et allemands s'engagent réciproquement à faire respecter et entretenir les tombes des soldats ensevelis sur leurs territoires respectifs.

En exécution de cette disposition le gouvernement allemand promulgua le 2 février 1872 une loi spéciale réglant les mesures à prendre au sujet des tombes militaires des deux parties belligérantes situées en Alsace-Lorraine.

De son côté le gouvernement de la République déposa un projet de loi qui a été adoptée le 4 avril 1873 et qui se devait d'assurer la conservation des tombes des soldats français et allemands inhumés en France. À partir de cette période un vaste travail fut entrepris pour rechercher les sépultures disséminées sur les champs de batailles et pour élever des monuments commémoratifs. Les échanges se multiplièrent entre les mairies et la préfecture. La participation de l'Etat se limita à l'acquisition de 2m² pour la dépouille du seul prussien enterré à Monnaie ; sa tombe fut transférée au nouveau cimetière, le ministère



Figure 61. Tombe du prussien Samuel Mattekatz, dans le cimetière de Monnaie.

montra sa désapprobation car il n'avait pas été consulté (!!). **Samuel Mattekatz** appartenait au *second escadron royal de cuirassiers de Prusse Orientale, Régiment N°3 Graf Wrangel*. Ce régiment venait de Königsberg en Prusse orientale ; Cette ville est aujourd'hui Kaliningrad en Russie et se trouve être une enclave russe isolée de la Russie et coincée entre la Pologne et la Lituanie. Samuel Mattekatz était né dans la paroisse de Gillischken district d'Intersburg. Son régiment est un régiment de cavalerie dont l'histoire est parfaitement connue⁸⁴, et Mattekatz y est cité. « *L'armistice franco-allemand est conclu le 28 janvier 1871 entre le Gouvernement de la Défense nationale et le gouvernement impérial allemand. Le régiment Wrangel apprend la nouvelle de la capitulation de Paris le 29 avec cessez-le-feu à partir du 30. Le régiment s'installe à la limite de la ligne de front, et doit sécuriser le territoire entre la Loire et le Cher. On crée des patrouilles pour éviter que la ligne de démarcation⁸⁵ soit franchie. Le 31 janvier, participant à une de ces patrouilles, sous la direction du lieutenant von Gottberg II, le sous-officier **Samuel Mattekatz** (sic) du 2ème Escadron fut blessé par des francs-tireurs. Il se trouvait dans les environs de Montbazou ». Il avait reçu une balle dans l'abdomen. Il mourut le 9 février suivant à l'ambulance de Monnaie... Le 9 mars 1871 les prussiens quittaient la Touraine.*

⁸⁴ Par Max Orlop « *Geschichte des Kürassier-Regiments Graf Wrangel (Ostpreussen) Nr 3* » : éditeur Mittler, Berlin 1892

⁸⁵ La ligne de démarcation allait d'Amboise à Montbazou puis suivait l'Indre

Érection d'un monument commémoratif à Parçay-Meslay.

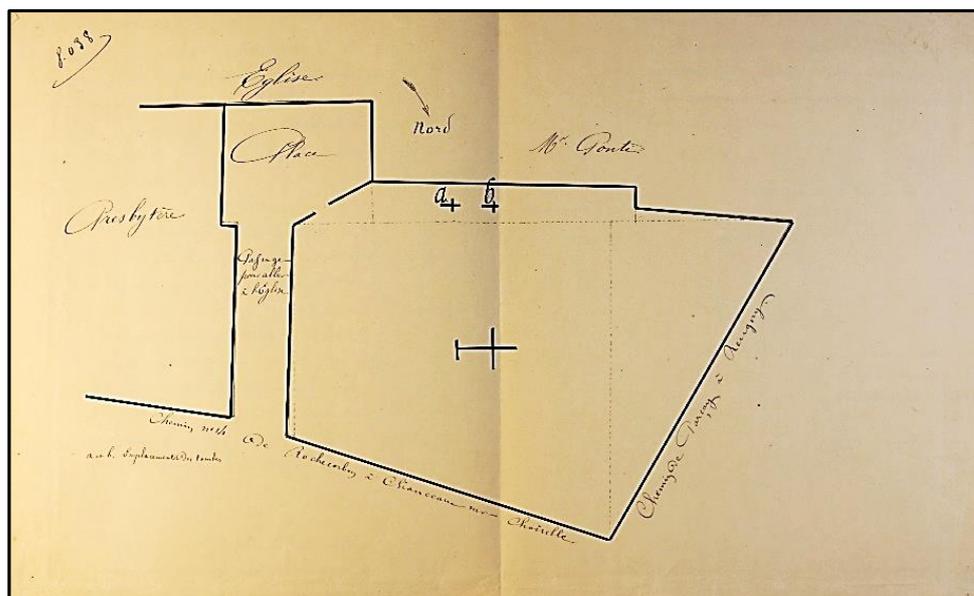


Figure 62. Plan de l'ancien cimetière devant la propriété de Mr Conti (château de Parçay ; la tombe des soldats français comme celle des soldats prussiens sont alignées en limite de Mr Conti, elles sont repérées sur ce plan. Le cimetière était entouré d'un mur et avait son entrée proche du porche de l'église.

Le maire de Parçay, François Serrault-Bordier, par courrier au préfet du 27 mai 1874, informa que 5 soldats allemands et 2 soldats français étaient enterrés dans sa commune sur des terrains privés et que les propriétaires renonçaient à toute indemnisation : à l'exception des corps des deux prussiens ensevelis à Bellevue, la situation des autres tombes provisoires n'est pas révélée, ni le noms des victimes : simplement le fait qu'ils ne soient pas identifiés conforte la certitude qu'ils furent tués le 20 décembre 1870, et enterrés, là où ils étaient tombés. Mais qui sont-ils ? Les Allemands ne peuvent être que des cavaliers Uhlans du 9^e régiment, puisqu'ils sont les seuls à avoir été tués sur le sol de la commune. Le Ministère de l'Intérieur décida d'acquérir dans le cimetière de Parçay Meslay 2m² pour y réunir les tombes françaises et 2 m² pour les tombes allemandes, chacune de ces tombes devant être entourée d'une grille de fer, cette acquisition de l'Etat étant à titre perpétuel. La mairie fournit un plan du cimetière avec disposition des tombes prévues (fig.62). Ces décisions furent acceptées par délibération du conseil municipal du 22 novembre 1879. Il semblerait que le transfert des tombes militaires ne s'effectuera que vers 1880. Mais, comme dans les autres Communes l'ancien cimetière sera déplacé en 1890 et les tombes résiduelles suivront avant la fin du siècle. Concernant les tombes militaires, il faudra l'autorisation du préfet, qui ne l'accorda qu'à condition que Mr le Maire assiste à l'exhumation.

- « L'an mille neuf cent à trois heures du soir, nous, Serrault Baptiste, maire de la Commune de Parçay Meslay, nous nous sommes transportés à l'ancien cimetière et avons fait extraire des tombes militaires les restes des Français et des Allemands qui ont été recueillis dans deux cercueils. Et, le même jour à quatre heures du soir, nous nous sommes transportés au nouveau cimetière, où en notre présence, ces cercueils ont été déposés, l'un à côté de l'autre, dans deux tombes séparées, à la place réservée à cet effet »

Il faudra attendre la séance du 12 déc.1900 pour que le conseil municipal aborde l'idée de dresser une stèle sur la tombe des soldats morts en 1870. La commune participa à son financement (80 F sur le total de 200F). On fit appel à l'entreprise de monuments funéraires Allette - Felix Tourteau, installée à Tours, au cimetière de la Salle. Étonnant l'inscription réelle gravée dans la pierre n'est pas conforme à la facture, on lit « *tombe militaire Français / Allemands* » et non « *pour les soldats morts pour la patrie* ». Remarquons que le style de cette pyramide est vraiment similaire à celui de la tombe de François Serrault, maire de Parçay, décédé en mai 1893.

Mais n'oublions pas le symbole que représente cette stèle dressée, face à la plaine où se déroulèrent les affrontements entre deux nations aujourd'hui réconciliées, et qui rassemble dans le sol de notre patrie des adversaires d'hier. Je ne peux oublier cette phrase en allemand inscrite sur le site de Demmin, site en souvenir des Uhlans du 9^e régiment dont plusieurs soldats reposent dans notre cimetière

**« Gott behüte die Seelen der
Unsrigen wie auch die der Gegner,
welche allesamt tapfer gekämpft
hatten.
Wo auch immer ihre Leiber bestattet
sein mögen.
Nie wieder Krieg !**

**« Que Dieu protège l'âme des vaincus
comme celle des vainqueurs où que leur
corps soient enterrés.**

Plus jamais la guerre ! »



Figure 63. Stèle dressée en l'honneur des combattants de la bataille de "château Meslay" et des combats de Monnaie. On la trouve au cimetière de Parçay-Meslay.

Monument au cimetière de Saint-Symphorien.



Figure 64. Monument aux Morts de 1870 du cimetière de Saint-Symphorien (monument actuel réalisé après 1904)

Il faut tout d'abord honorer le souci de la commune de Saint-Symphorien de donner une sépulture décente aux soldats tombés le 20 décembre ; je reproduis ci-après un article paru le 28 décembre 70 dans l'Écho Saumurois, sous le titre « **LES OBSEQUES DES MOBILISÉS DE MAINE-ET-LOIRE TUÉS AU COMBAT DE MESLAY** »

« Une touchante cérémonie a eu lieu aujourd'hui à trois heures en l'église et au cimetière de Saint-Symphorien ; on rendait les derniers devoirs aux jeunes mobilisés de Maine-et-Loire tombés bravement sur le champ de bataille de Parçay-Meslay, dans la journée du 20. Ils étaient neuf, ces braves et dignes enfants de l'Anjou, dont un lieutenant et un sous-officier ; ils faisaient partie de la compagnie qui a anéanti un corps de cavaliers prussiens tout entier ; c'est une mort glorieuse qui, en adoucissant la douleur de leurs familles, trouvera des vengeurs dans la Légion de Maine-et-Loire.

Les noms de ces braves soldais n'ont pu être proclamés pour être inscrits dans ce

panégyrique, car les notes et indications trouvées sur eux ont été insuffisantes pour constater leur identité sur l'heure, mais suffisantes pour les faire reconnaître plus tard. Nous croyons, toutefois, que le lieutenant se nomme Grimaux⁸⁶.

M. Palustre⁸⁷, maire de la commune de Saint-Symphorien, qui, aidé de M. Verna, son adjoint, et d'un capitaine en retraite, les a fait relever sur le champ de bataille au milieu des morts prussiens, mérite la reconnaissance des familles de ces jeunes soldats ; il s'est substitué à elles avec une sollicitude toute paternelle. L'assistance était très-nombreuse. M. le maire de Saint-Symphorien était accompagné de tout son conseil municipal ; M. le maire de Tours, empêché, était suppléé par M. Magaud-Viot, premier adjoint, et plusieurs conseillers municipaux, parmi lesquels nous avons remarqué MM. Auvray et Bienvenu. Lorsque les neuf cercueils ont été descendus dans la fosse, et après les dernières cérémonies du clergé. M. Palustre, d'une voix émue, a rendu hommage au courage de ces enfants de l'Anjou, tombés glorieusement en défendant la patrie envahie. En parlant de la douleur de leurs familles absentes, il a arraché les larmes des yeux de l'assistance, et les sanglots des mères, dont quelques-unes ont leurs fils devant l'ennemi, témoignaient de l'écho sympathique que ces paroles trouvaient dans les cœurs... »

On dressera, quelque temps plus tard au centre du **cimetière de Saint Symphorien** un petit monument sous lequel reposaient les 9 militaires français tués au combats de Monnaie le 20 déc. 1870, on y gravera l'inscription suivante « *Ici reposent neuf jeunes mobilisés de l'Armée Française, tués le 20 décembre 1870 sur le territoire de la Commune⁸⁸ en défendant leur pays contre l'invasion prussienne* ». Ce monument existe en 1874 et ne portait pas le nom des soldats tués.

⁸⁶ Il s'agit en réalité de Théophile Grénouilleau dont nous avons parlé précédemment et tombé sous « des tirs amis » comme les autres huit français

⁸⁷ Il s'agit d'Ernest Palustre et non de Léon Palustre.

⁸⁸ En réalité commune de Parçay-Meslay

20 autres français morts dans les ambulances seront inhumés dans des tombes individuelles.
11 militaires allemands enterrés dans une propriété communale seront rapatriés au cimetière dans une fosse commune de 2m².

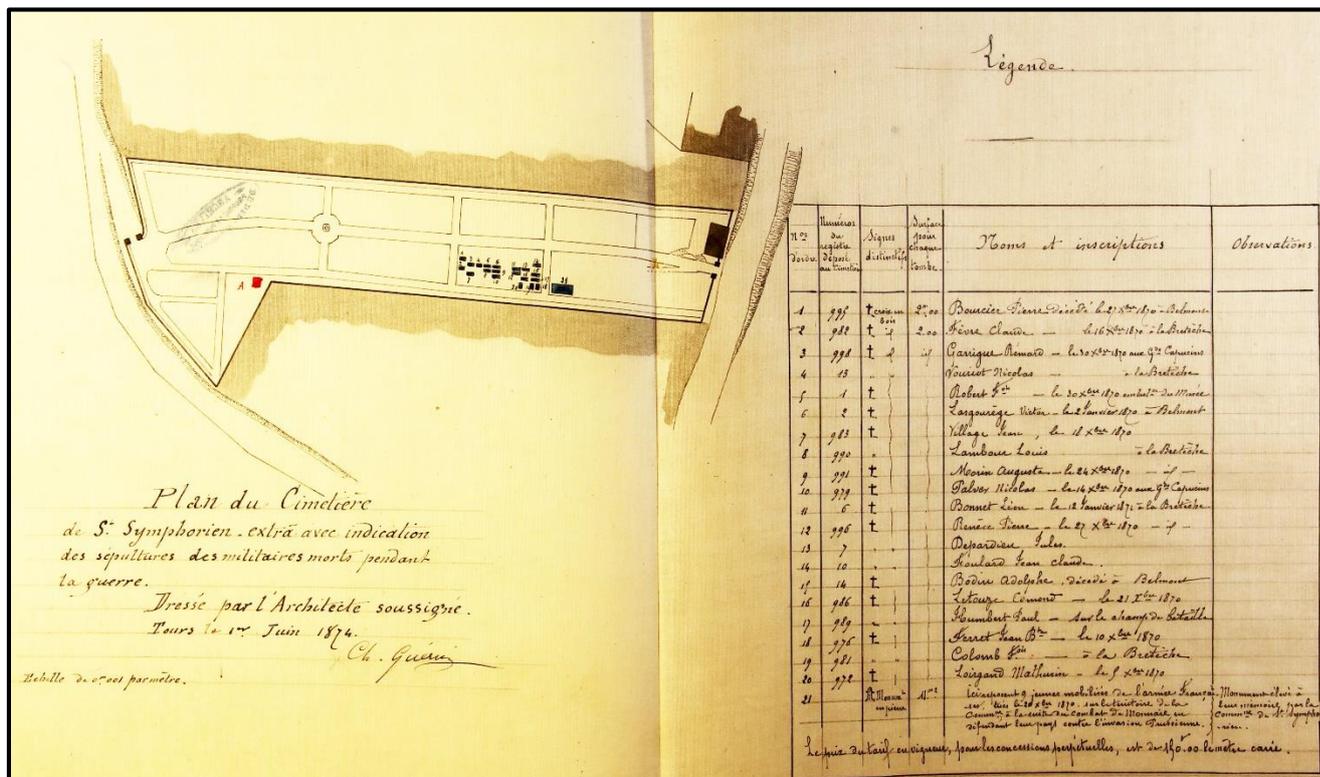


Figure 65 Plan de l'ancien cimetière de St-Symphorien en 1874, dressé par Charles Guérin (concepteur du monument de Monnaie). Les allemands ont été regroupés dans la tombe de couleur rouge ; les français morts le 20 déc.70 sont regroupés sous le monument dressé au milieu du cimetière, ce dernier ne porte pas de nom et ne fait pas référence à la Petite Arche comme le monument actuel ; les autres français (20) sont décédés dans les ambulances de la ville.

En décembre 1904, Saint-Symphorien envisage d'agrandir et déplacer le cimetière : le Souvenir Français propose de financer le nouveau monument qui pourrait être positionné au milieu du nouveau cimetière ; c'est ce qui sera fait. Toutes les tombes françaises sont regroupées au-dessous : nous y retrouvons la configuration d'aujourd'hui ; on en profita pour y graver quelques noms et faire référence à la Petite-Arche.

N'oublions pas !

La guerre 1870/71 n'évoque presque rien aujourd'hui et il n'est pas certain qu'elle soit encore enseignée dans nos écoles ; pourtant elle entraîna les deux conflits mondiaux de 1914 et 1940. Elle mit fin au second empire, et permit la mise en place de la Troisième République. D'ailleurs les Allemands considéraient cette guerre de « Guerre contre la République ». Ce fut effectivement une guerre contre la Nation Française, et il faut, aujourd'hui se souvenir de ces jeunes mobiles et mobilisés qui vinrent verser leur sang dans la plaine de Parçay pour défendre leur pays, qu'ils soient Républicains, Monarchistes ou pour l'Empire, oubliant leurs querelles politiques ou religieuses. Rappeler certains épisodes de cette guerre c'est rendre hommage à ces anonymes qui moururent chez nous, à Parçay.

